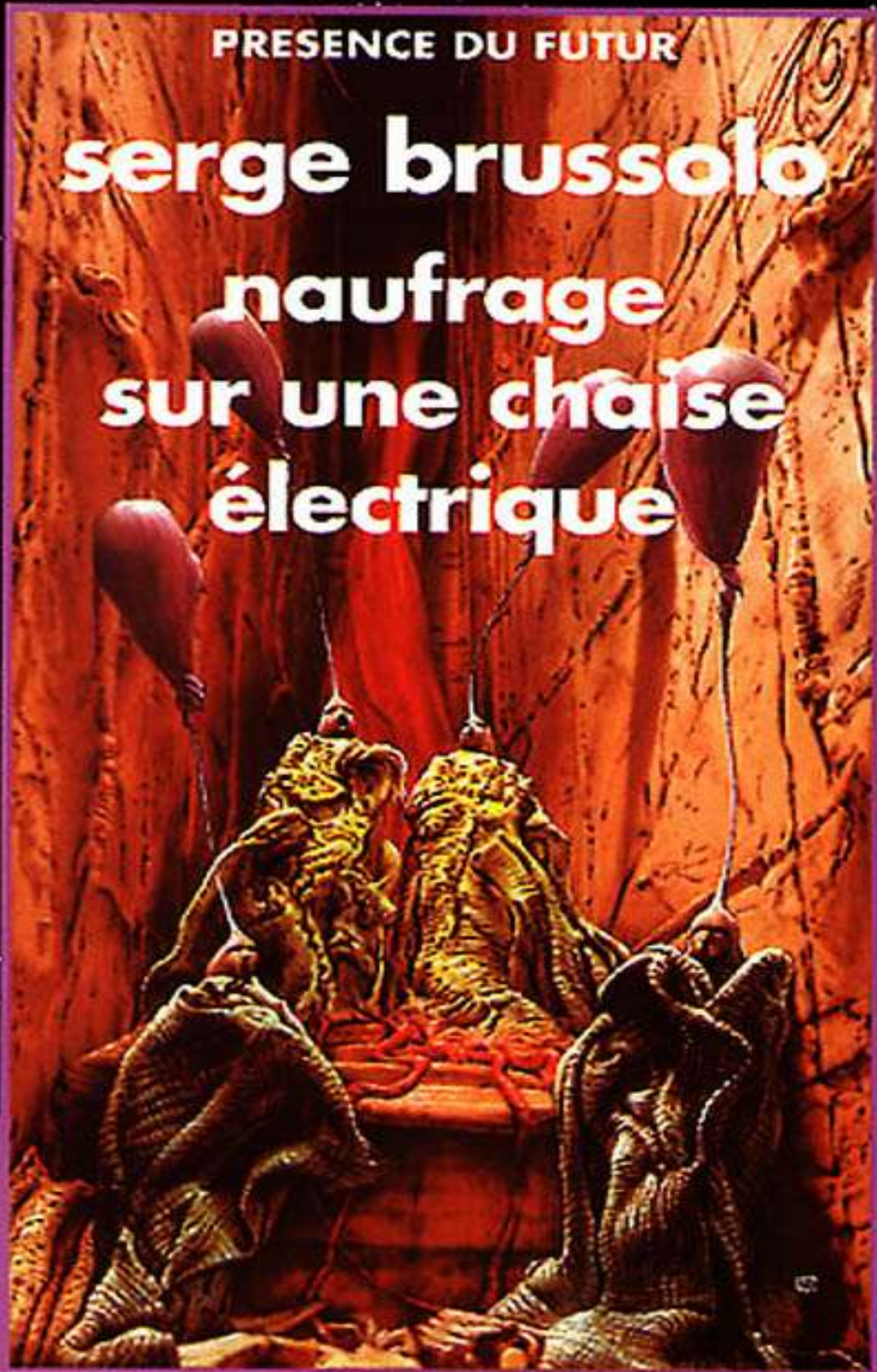


PRESENCE DU FUTUR

**serge brussolo**  
**naufrage**  
**sur une chaise**  
**électrique**

**Denoël**



Serge Brussolo

LA PLANÈTE DES OURAGANS - 3

# Naufrage sur une chaise électrique



Denoël

## PROLOGUE

L'avis de recherche, gravé sur une lourde stèle de pierre grise, représentait une adolescente aux longs cheveux et au visage effronté. À côté d'elle, une seconde vignette reproduisait en ronde bosse l'image d'un chien (peut-être un doberman aux oreilles non coupées). On avait colorié ces figures avec une mauvaise peinture qui s'écaillait déjà, donnant à la borne un curieux aspect de dalle funéraire.

Un texte sculpté à la hâte s'alignait en colonnes plus ou moins parallèles sous les deux motifs. Lorsqu'on s'y attardait on pouvait lire :

« Sexe féminin, prénom : Nathalie, patronyme inconnu. Âgée d'approximativement treize ans, circule en compagnie d'un chien extrêmement dangereux répondant au nom de Cedric.

« Soupçonnée d'avoir subi l'endoctrinement d'un universitaire hérétique. Accusée d'avoir contribué au sabotage et à la destruction du musée d'Almoha. Se trouve probablement en possession de textes sacrilèges de caractère éminemment satanique. Est peut-être envoûtée, voire susceptible de jeter des sorts.

« Doit être interceptée et si possible livrée vivante au représentant local de la Compagnie du Saint-Allégement afin d'être exorcisée et remise dans la voie de la rédemption.

« ... Que la divine légèreté vienne en aide au croyant et nous préserve de l'apocalypse.

« ... Que les tempêtes nous protègent des âmes mauvaises et emportent ceux qui blessent le sol de leurs pieds impurs.

« Rendons grâce à Santäl et bénissons le vent, *car l'ouragan est sa justice !* »

## CHAPITRE PREMIER

Les arbres n'avaient plus de branches. La récente tempête les avait changés en une forêt de pieux dressés vers le ciel. Le vallon était une fosse, un piège à tigre attendant qu'un félin colossal daigne enfin tomber des nuages. L'adolescente courait entre les troncs massacrés, un grand chien noir sur les talons. Elle était vêtue d'une blouse noire d'écolière, déchirée, salie, que ses seins naissants rendaient déjà trop étroite. Ses cheveux blonds, très longs, lui cachaient le visage et se collaient en serpentins de filasse sur son front luisant de transpiration.

Le paysage bouleversé, lacéré, mâché, semblait se défaire de partout. Nathalie s'arrêta pour reprendre sa respiration. Cedric le doberman constellé de cicatrices vint se frotter contre sa hanche, comme pour lui faire sentir le poids de sa fatigue. Elle lui gratta machinalement la tête. Elle aurait voulu s'arrêter, prendre du repos, mais elle ne se sentait pas en sécurité. À plusieurs reprises elle avait détecté la présence de silhouettes suspectes postées en observation de loin en loin. Des guetteurs en soutane qu'elle préférerait ne pas rencontrer.

Elle songea qu'elle se trouvait à présent à égale distance des deux pôles d'aimantation qui, depuis des années, régissaient sa vie : la maison familiale, et la plaine de fer du sud-ouest où galopaient ces chevaux mutants aux sabots électrifiés dont tout le monde avait peur. La lassitude de la course lui commandait de rentrer chez elle, sa faim de chimères lui conseillait de continuer vers la plaine chromée où les cavalcades d'étalons allumaient des courts-circuits étincelants. Si elle regagnait l'asile de la maison, il lui faudrait affronter son père qui lui pardonnerait difficilement sa longue fugue. Non, elle devait poursuivre.

À l'entrée de la vallée s'élevait le quadrilatère d'une muraille à demi affaissée.

Nathalie se dirigea mécaniquement vers la grille d'accès. Elle pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'une propriété bourgeoise plus ou moins abandonnée. Peut-être une ancienne maison de campagne. Ce fut en s'approchant de l'entrée qu'elle avisa les croix de marbre brisées qui jonchaient le sol et les angelots mutilés que les bourrasques avaient fait voler par-dessus les murs d'enceinte. La dernière tempête avait ravagé le cimetière. Le vent, non content d'éparpiller dalles et mausolées, avait aspiré les cercueils hors de terre !

Nathalie s'arrêta sur le seuil, dans l'étroit passage que lui livrait la haute grille tordue.

Les caisses funèbres avaient crevé le sol meuble, entraînées par les tourbillons de l'aspiration. La plupart étaient à demi sorties de leur gangue boueuse. Elles se dressaient, verticalement ou légèrement couchées en diagonale, comme de curieux menhirs à poignées de cuivre !

L'adolescente s'avança dans l'allée centrale. Les cercueils terreux faisaient penser à des cabines de bains luxueuses et compassées. Elle songea : « Des cabines de bains pour croque-morts ! » et elle pouffa d'un rire nerveux.

Il ne restait plus ni stèles ni croix intactes. Les plaques de marbre, si lourdes fussent-elles, avaient succombé à la tornade.

Les cercueils, eux, avaient bénéficié de la dérive des courants aériens, mais le prochain cataclysme les ferait décoller comme des fusées, et l'escadrille mortuaire filerait vers les nuages, s'entrechoquant, perdant couvercles et occupants avant d'être réduite en poudre par le broyeur de la tourmente.

Nathalie s'enhardit. Elle s'approcha de la première sépulture. C'était une tombe de riche, sans aucun doute récente, car la caisse funèbre avait été conçue selon les nouvelles normes anti-ouragan. Le sarcophage de béton était scellé au fond du caveau par de puissantes chaînes. Plusieurs enveloppes gigognes protégeaient le cercueil de bois précieux contenant la dépouille.

Cet emboîtement alternait les matériaux lourds : plomb, bronze, dans l'espoir d'épuiser les bourrasques.

Le résultat final était, sinon efficace, du moins impressionnant. On avait toujours l'impression de côtoyer un

bunker d'outre-tombe. Une sorte de capsule spatiale totalement aveugle.

Nathalie tendit la main, se ravisa. Les coffres se dressaient comme des guérites hermétiques, bouclées sur des fonctionnaires endormis d'un sommeil sans fin.

À contre-jour, leur ressemblance avec un cercle de menhirs était frappante. Cedric grogna, pattes vibrantes, cou tendu. L'adolescente frissonna. Dans la lumière rare qui tombait des nuages, le cimetière prenait une dimension nouvelle, agressive. Ces cercueils caparaçonnés, pachydermiques, qui trouaient les allées comme des légumes géants et pétrifiés distillaient une angoisse insidieuse.

Des images incongrues traversaient l'esprit de Nathalie.

« Des cabines téléphoniques, se disait-elle, les morts, forment le numéro des enfers ! Au-dessus de leurs crânes il y a un panneau : en période d'affluence la durée de la communication est limitée à cinq siècles... »

Elle devenait idiote. Pire : la moquerie ne chassait pas ses craintes.

Le doberman gronda encore. Elle le retint par le collier. Comme elle se remettait en marche, elle avisa une ombre derrière un cercueil à demi sorti de terre. Elle faillit hurler. Son premier réflexe fut de lâcher le chien mais l'ombre se déploya pour venir à sa rencontre. Alors qu'elle allait ordonner à Cedric d'attaquer, elle identifia la silhouette d'un enfant.

Un peu plus grand qu'elle, le gosse était affublé de guenilles plus ou moins ceinturées de ficelle. Il avait les pieds en sang et son visage disparaissait sous la crasse et la boue. Il tenait un gros éclat de marbre à la main, dans un geste de défense dérisoire. Ils s'observèrent durant quelques secondes, puis le garçon secoua sa tignasse huileuse.

— T'as un chien mais t'es pas avec les prêtres, constata-t-il, qu'est-ce que tu fais là ? T'es pas un peu dingue de te promener en plein jour ?

— Pourquoi ?

Le gamin haussa les sourcils.

— Ben, c'est la chasse à courre des curés, tiens ! répliqua-t-il. Dès qu'un village est rasé par la tempête, ils viennent recueillir les rescapés.

— Et tu ne veux pas être secouru, c'est ça ?

— Pas fou, hé ! La Compagnie du Saint-Allègement, vaut mieux pas trop la fréquenter. Reste pas debout, ils ont des jumelles. Ils peuvent nous voir de loin.

— Tu as trouvé une cache ?

— J'ai fracturé un sarcophage et viré le cercueil. On peut facilement se planquer dans le boîtier de protection. Tu viens ?

Nathalie n'hésita qu'un court instant. La nuit tombait. Une nuit sans lune qui changerait la plaine en un territoire obscur semé de crevasses. Il pleuvrait, probablement, et elle serait une fois de plus trempée en quelques minutes. Malgré sa défiance elle céda. Le garçon lui fit signe de le suivre et l'amena au pied d'un caisson de béton fissuré qui avait servi d'écrin à un très beau cercueil de chêne verni.

— Il était mal scellé, observa le gamin, fais attention aux bouts de bois qui le maintiennent entrebâillé. Si tu les pousses et que le couvercle te retombe sur la main t'entendras tes os craquer !

Le caisson était légèrement incliné sur la droite. Il avait souffert des chocs et le béton écaillé laissait voir son armature de fil de fer. Nathalie se baissa pour entrer dans la cache. Il y régnait une senteur de feu refroidi et les parois en étaient tièdes. Elle s'assit dans l'obscurité en soupirant de plaisir.

Le garçon la rejoignit. Cedric hésita longuement sur le seuil et finit par se coucher en travers de l'entrebâillement.

— Laisse-le, dit le gosse, il rentrera quand il se mettra à pleuvoir.

— Il fait bon, souffla Nathalie, tu t'appelles comment ?

— Corn, et toi ?

Elle se présenta, puis lui posa des questions sur son village. Elle lui demanda si la catastrophe l'avait privé de ses parents.

— Ils sont morts depuis longtemps, lâcha-t-il, non, j'étais valet de forge dans une fabrique de poids de lest. La tempête a tout raflé. Mon patron s'était attaché une enclume à chaque cheville pour ne pas être emporté par la trombe. Quand je suis

sorti des décombres j'ai retrouvé ses pieds, toujours attachés aux enclumes, mais rien d'autre. Tu te rends compte ! Deux pieds coupés juste au-dessus des chaînes qui les entouraient. C'est un miracle que je m'en sois sorti. Les prêtres sont arrivés le lendemain. On raconte trop de choses sur eux, je préfère ne pas les rencontrer. Et toi, tu viens d'où ?

— D'Almoha.

— L'opéra abattoir ?

— Exactement.

— C'est dur là-bas ? Il paraît que la Compagnie du Saint-Allègement y fait la loi avec une milice de culs-de-jatte et un bataillon de dingues suspendus à des ballons. C'est vrai ?

Nathalie hocha affirmativement la tête. La lumière mourante entraînait dans le sarcophage, éclairant le profil de Corn. Il avait un visage ferme et buté aux pommettes fortement marquées. Ses guenilles laissaient deviner un corps précocement musclé. Il sentait fort mais l'adolescente se savait elle-même d'une saleté repoussante.

— T'as quel âge ? s'enquit soudain le garçon.

— Je ne sais pas. Quatorze, peut-être.

— Moi aussi, conclut-il avec satisfaction, comme si cette coïncidence impliquait un mystérieux enchaînement d'obligations réciproques.

Nathalie ferma les yeux. La fatigue des derniers jours lui faisait un corps de plomb. Elle se laissa aller, épousant les courbes intérieures du sarcophage.

— J'ai allumé un feu pour sécher la moisissure, expliquait le garçon, mais il ne faut pas recommencer pendant la nuit. Les lueurs se repèrent de loin sur la plaine.

Nathalie ne l'écoutait pas. Elle glissa dans le sommeil. Lorsqu'elle se réveilla quelques instants plus tard, Corn fouillait sous sa jupe et ses doigts rivés à l'élastique de la culotte essayait de faire rouler la pièce de lingerie. Nathalie ne se débattit pas.

— Si tu fais ça mon chien te bouffera, dit-elle d'un ton glacé.

L'adolescent hésita. Ses paumes calleuses reposaient sur les cuisses de la fillette, chaudes.

— T'as quatorze ans et t'as jamais été plantée ? s'étonna-t-il. Mince vous êtes pas en avance, vous, les filles des villes !

— Retire tes pattes ou je siffle Cedric.

— D'accord.

Il s'exécuta. Nathalie ne bougea pas. La chaleur des mains de Corn imprimée sur ses cuisses tardait à s'évaporer. Elle était troublée et agacée. Elle savait que dans le monde cataclysmique des ouragans les adolescents commençaient leur vie sexuelle de plus en plus tôt. On mourait jeune sur Santäl, et les tornades pouvaient vous cueillir n'importe où, n'importe quand...

— Je ne te ferai pas mal, insista Corn, revenant à la charge. T'as peur d'être enceinte ? Pourtant ça pourrait t'aider, tu pèserais plus lourd. P'têtre que je te collerai dans le ventre un bébé de plomb, qui sait ?

Nathalie soupira, exaspérée. Le bébé de plomb ! C'était une légende vivace des campagnes. On racontait que certains hommes, sécrétant un sperme miraculeux, faisaient croître dans l'utérus des femmes fécondées un fœtus pesant et magique qui les alourdissait et les rendait invulnérables au vent durant toute la durée de la gestation. De nombreux séducteurs sans scrupules usaient et abusaient de ce conte à dormir debout pour profiter des paysannes terrifiées par les tempêtes.

— On dit que le vent épargne les femmes enceintes, continuait Corn, c'est comme à la chasse, on ne tue jamais les femelles pleines. La tempête ne chasse pas n'importe comment ! Ça pourrait bien te sauver la vie !

Nathalie se demanda s'il était dupe de ses propres racontars. Sans doute après les avoir mille fois entendus dans la bouche des hommes de son village avait-il fini par y croire ?

— Je n'ai aucune envie d'être engrossée ! coupa l'adolescente. Tu peux garder ta bouée de sauvetage au fond de tes testicules. Merci tout de même de l'intention.

Corn grogna de dépit. La fillette remonta son slip et rabattit sa jupe élimée. Les caresses rugueuses, jouant de la complicité du sommeil, ne l'avaient pas laissée indifférente. Elle en avait un peu honte. Elle songea qu'à Almoha, la grande cité abattoir d'où elle s'était échappée voilà deux mois, la plupart des filles de son âge se prostituaient pour survivre. Elle avait eu beaucoup de chance d'échapper à ce sort lamentable. Elle roula sur le flanc et s'endormit sans plus s'occuper de son compagnon.

Un peu plus tard la pluie se mit à sonner sur le couvercle du tombeau et Cedric vint les rejoindre à l'intérieur de la niche funèbre. L'aube les trouva enchevêtrés, dans un concert d'odeurs, de poils et de vêtements mouillés.

— Faut pas rester là, attaqua tout de suite Corn, les prêtres ratissent la campagne. Ils parquent les survivants dans des camps de secours entourés de barbelés ! Moi ça ne me dit rien, mais je ne sais pas où aller. Tu as un plan ? En principe les filles des villes c'est pucelage et intelligence réunis, alors ? T'as une idée ?

Nathalie haussa les épaules.

— Je vais en direction de la plaine de fer, dit-elle en se peignant avec les doigts, l'endroit où galopent les chevaux électrifiés. Les prêtres n'oseront jamais nous suivre là-bas.

— Mais c'est vachement dangereux ! s'exclama l'apprenti forgeron. Tes bestioles vont nous électrocuter dès qu'on s'approchera d'elles !

— Je ne te force pas à m'accompagner ! Mais je crois que ça pourrait être comme une île. Les animaux ça s'apprivoise. Ils sentiront bien qu'on ne leur veut pas de mal.

Le garçon bougonna, visiblement peu convaincu. Nathalie se coula dans l'entrebâillement du sarcophage. Le ciel était bas et gris. Les cercueils fichés dans la glaise du cimetière luisaient comme des valises sur un quai de gare détrempe. Il faisait froid.

— Faut pas marcher à découvert, marmonna Corn, le mieux c'est de prendre par la forêt de Santo-Marco, la tornade l'a épargnée. On sera planqué. Tu en as vu, toi, des nageurs aériens ? Il paraît qu'il y en a plein à Almoha, c'est comment ?

— Des types très maigres suspendus au bout d'un harnais attaché à un ballon d'hélium. Ils flottent à dix mètres au-dessus du sol. C'est la milice volante de la Compagnie du Saint-Allègement, mais on n'en verra pas ici.

— Pourquoi ?

— Trop de vent. Ils ne quittent jamais les villes, ce serait trop dangereux pour eux. On y va ?

Corn sortit du sarcophage et s'ébroua. Un cercueil s'abattit dans la boue comme une sentinelle foudroyée, les aspergeant de grosses larmes fétides.

Ils se mirent en marche, dérapant dans la glaise. La forêt les accueillit au fond de la vallée. La progression y était difficile car les arbres, pour résister aux trombes, avaient dû développer tout un réseau de racines hypertrophiées qui s'enchevêtraient en nœuds complexes. Certains n'avaient plus de feuilles, d'autres au contraire, en pleine mutation, développaient une végétation caoutchouteuse dont les limbes défiaient le fil du couteau. Quand on avait la chance de trouver une feuille détachée de sa branche on s'en faisait une cape imperméable.

À force d'enjamber les racines, Nathalie avait mal aux cuisses. De plus il fallait marcher les yeux à terre pour ne pas se prendre les pieds dans cette toile d'araignée ligneuse.

— On va déboucher dans la clairière du nouveau cimetière, observa Corn, tu veux voir ?

— Le nouveau cimetière ?

— Oui, le Saint-Allègement a interdit les enterrements. Il paraît qu'il ne faut pas torturer la croûte de Santäl déjà trop fragile, alors on procède autrement...

— Comment ?

— Tu verras. Mais ne te montre pas.

Saisissant la fillette par le poignet il lui fit signe de se baisser. Les troncs s'espaçaient. Une tonsure se dessina. Nathalie distingua une étendue pelée au centre de laquelle s'élevait une gigantesque catapulte. Des hommes, vêtus de soutanes jaunes rayées de noir, étaient occupés à rouler des cadavres en posture fœtale.

— Ce sont les morts du village, chuchota Corn. Les prêtres leur font une piqure pour supprimer la rigidité cadavérique. Ils les plient comme des paquets et les chargent dans la catapulte qui les expédie au-dessus des nuages.

— Au-dessus des nuages ? hoqueta Nathalie.

— Oui. D'après ce qu'ils disent, il existe à cet endroit un courant aérien permanent. Une sorte d'arc-en-ciel aspirant qui troue l'air au-dessus de nos têtes. Un couloir de trombe, si tu préfères. Quand on y lance un mort il ne retombe pas. Il voyage pendant des centaines de kilomètres pour rejoindre le volcan du grand désert de verre.

— C'est un tube pneumatique naturel !

— Si tu veux. Tiens, regarde !

Le bras de la catapulte venait de se détendre en vibrant, émettant une trémulation qui fit claquer les dents des deux enfants. Le cadavre lié telle une botte de foin fila en diagonale ascendante, traversa le plafond de brume... et ne retomba pas.

— Tu vois ! triompha Corn. Même en temps normal l'aspiration subsiste au-dessus des nuages.

C'est pour ça qu'il n'y a plus d'oiseaux. Les morts s'envolent et le volcan les mange. Les idiots sont contents, ils croient que leurs chers défunts montent droit au ciel !

— Ça suffit ! trancha Nathalie. Ma mère est morte comme ça, emportée par un couloir d'aspiration verticale.

— Et alors ? gronda Corn. Mes parents aussi ! Et toi, et moi, on finira tous comme ça ! C'est pour ça qu'il faut profiter de la vie.

— Ne me reparle pas de ton bébé de plomb !

— Pourquoi ? Vous pensez tout savoir dans les villes. Le bébé de plomb c'est peut-être vrai. T'as jamais remarqué que les femmes enceintes ne se font pas aspirer ? Je suis sûr que j'ai raison. Santäl sait chasser, une femelle pleine ne risque rien, les vents sont sélectifs.

— Où as-tu pris ça ? ricana Nathalie.

— L'apothicaire du village le disait, siffla le garçon vexé, sélectifs !

La vibration de la catapulte lui coupa la parole. Un autre cadavre s'envola dans la brume et disparut.

Nathalie était pressée de s'éloigner. La présence des prêtres la mettait mal à l'aise. Elle craignait qu'un avis de recherche n'ait été diffusé. Depuis qu'elle avait quitté Almoha elle se sentait dans la peau d'une hors-la-loi.

Corn se détourna de la clairière et plongea dans la forêt. Il avait l'air de savoir où il allait. Ils marchèrent deux heures puis s'arrêtèrent pour ramasser quelques baies. Le garçon émietta ensuite un gros champignon mou qui avait poussé sur le tronc d'un chêne. Nathalie fit la grimace.

— Ça n'a pas de goût mais c'est comestible, lâcha l'adolescent, et ça remplit l'estomac. En quittant la forêt on

trouvera un village abandonné. Un vieux type y habite encore, un éleveur de larves. On lui demandera l'hospitalité.

Ils mâchonnèrent en silence. Malgré l'éloignement, la vibration de la catapulte les poursuivait comme le bourdon d'une guitare.

## CHAPITRE II

Alors qu'elle se tordait la cheville pour la millième fois, Nathalie entendit s'élever le chant aigrelet d'une chorale. Des voix d'enfants se fondaient en une mélopée criarde et mal maîtrisée qui écorchait les tympans. L'adolescente s'abrita derrière un tronc pour découvrir l'origine de ce curieux concert. Les paroles du refrain, reprises en chœur, se chevauchaient, passant du simple décalage au déraillement le plus complet.

La cacophonie se rapprochait. Au bout de quelques minutes Nathalie vit émerger d'entre les arbres une bande de gosses en guenilles menés par une grande fille aux cheveux noirs. Elle s'appuyait sur un bâton noueux et portait une longue chemise de toile grise serrée à la taille par une corde tenant lieu de ceinture. Derrière elle s'égrenait un bataillon de marmots boueux et fourbus dont certains suçaient encore leur pouce. Les plus petits titubaient de fatigue, et des larmes silencieuses striaient leurs joues sales. La chanson de marche s'amollissait, trahissant l'épuisement de la cohorte. Un enfant de cinq ou six ans tomba sur les fesses, avec la grâce d'un paquet de linge sale, et se lova – les yeux clos – au creux d'une racine, tétant avidement son pouce.

— Sylvia ! Arrête ! supplia un garçon aux cheveux roux, on n'en peut plus. Les petits ont encore fait dans leur culotte, ils ne veulent plus avancer !

— Cessez de gémir et remuez-vous ! siffla la grande fille brune. Si vous croyez que les prêtres vont vous oublier ! Secouez les bébés qui traînent, pincez-les au besoin ! Vous entendez, les petits ? Si vous vous arrêtez le grand crocodile des bois vous bouffera les mains, les pieds et la quéquette ! C'est compris ?

Les moutards attardés en queue de colonne se mirent aussitôt à pleurer de plus belle, les poings sur les yeux. Le fond de leur pantalon, alourdi par le poids des excréments, ballottait

entre leurs jambes. Quelques-uns allaient le derrière nu, les fesses barbouillées de matière brunâtre. La dénommée Sylvia capitula et planta son bâton en terre.

— Un quart d'heure de pause, soupira-t-elle, et n'enlevez pas vos chaussures !

Tout le monde se laissa tomber sur le sol. On n'entendit que les reniflements des plus jeunes que personne ne venait consoler ni moucher. Nathalie sortit de sa cachette, Cedric et Corn sur les talons. Aussitôt Sylvia se redressa, le bâton levé. La mise des nouveaux arrivants parut la rassurer, mais elle continua à brandir son gourdin en direction du doberman.

— Fuyards ? demanda-t-elle, les yeux plissés par la méfiance.

— Tu nous trouves des gueules de touristes ? ricana Corn. Range ta massue et épargne tes forces pour les prêtres.

— Vous êtes poursuivis ? s'enquit Nathalie en posant les doigts sur le collier de Cedric.

La jeune fille abaissa le bâton. Sa longue chemise de nonne était déchirée, laissant apparaître sa cuisse gauche jusqu'à la hauteur de la hanche. Des traces de terre la maculaient partout où l'on avait posé les doigts.

— Nous nous sommes échappés, dit-elle enfin, les rabatteurs du Saint-Allègement nous avaient ramassés dans la plaine de Saint-Euphrate. Ils avaient un chariot.

— Ils ont dit qu'ils nous emmenaient au camp de la catapulte ! lança le garçon roux qui avait interpellé Sylvia tout à l'heure.

— C'est des... croque-mitaines ! bafouilla un marmot crotté échoué aux pieds de Nathalie.

— Des krokrodiles ! reprirent aussitôt ses congénères en bas âge, heureux de seriner un refrain familial.

— Des croque-mitaines !

— Des crocodiles !

— Des croque-mitaines !

— Hou !

— La paix ! brailla Sylvia.

— Le camp de la catapulte, releva Corn, je m'en doutais.

— On ne voulait pas y aller, commenta la jeune fille. Je n'aime pas ce qui se passe là-bas. Ces cadavres qu'on propulse

dans les nuages et qui ne retombent jamais. Y en a pour dire que les morts qui servent de projectiles ne seraient pas si morts que ça !

— Des sacrifices humains ? interrogea Nathalie.

— Oui, confirma la fille aux longs cheveux. Arrivé au camp on te file de la soupe chaude à pleines bassines. Seulement elle est droguée ! Dès que tu t'endors les prêtres s'amènent, te roulent en paquet, et te chargent sur la catapulte. Tu décolles sans même t'en apercevoir. Sacrifier des vivants ça a plus de valeur, tu comprends ? Ils pensent que la colère de Santäl s'apaisera plus rapidement si on expédie dans le ventre du volcan du gibier en bon état. Offrir des morts en holocauste ça fait un peu radin, faut l'avouer ! Santäl pourrait bien ne pas apprécier la pingrerie...

— Quand ils ont liquidé les morts il leur faut évidemment d'autres munitions ! renchérit le garçon roux.

Nathalie se mordait la lèvre inférieure. Elle comprenait la méfiance des enfants. Elle connaissait les méthodes des prêtres. On ne pourrait jamais rien prouver, ils étaient trop prudents, mais aucune hypothèse ne devait être écartée. Lors de son séjour à Almoha elle avait vu de près les menées surnoises de la Compagnie du Saint-Allègement. Elle avait assisté aux « concerts de tempête », ces sacrifices collectifs déguisés en manifestations musicales !

— J'ai assommé le conducteur du chariot et j'ai pris les rênes, continuait Sylvia, mais on a cassé un essieu hier matin. Depuis on tourne dans la forêt. On ne sait pas où aller. Les prêtres nous cherchent.

— Ça c'est sûr ! approuva Corn. Les gosses représentent la meilleure des proies. Quand ils errent c'est que leurs parents sont déjà morts et que personne ne les réclamera.

— Le Saint-Allègement veut être partout présent, vociféra Sylvia, à la ville mais aussi dans les campagnes. Total : ils engagent n'importe qui ! Même les anciens pillards portent maintenant la soutane !

— Des croque-mitaines ! chantonna le gosse vautré aux pieds de Nathalie.

À ce signal le chœur des bébés parut se réveiller. Le même refrain parcourut les rangs du groupe :

— Des krokrodiles ! Des croque-mitaines !

— Des caca-curés !

Cette dernière trouvaille alluma une étincelle d'hilarité générale.

— Des caca-curés ! mâchonna-t-on ensemble jusqu'à obtenir un bourdonnement inintelligible.

Enhardis, les marmots s'approchèrent de Cedric.

« Oh ! Le zien ! Oh ! le toutou ! » scandaient-ils, faussement admiratifs, en arrachant les poils du doberman. Un grondement du chien noir les rejeta en arrière.

— Il ne faut pas rester là, dit gravement Nathalie en fixant Sylvia dans les yeux, il y a peut-être un moyen d'échapper aux rabatteurs...

Elle parla encore une fois de la plaine de fer, du territoire des chevaux électriques.

Sylvia n'avait jamais entendu mentionner l'existence d'une telle oasis. Elle venait de l'ouest, de Shaka-Kandarec.

— J'étais monitrice dans un camp de « sécurité-distraktion », précisa-t-elle, c'est une sorte de colonie de vacances pour orphelins des villes. On y parque les gosses dont les parents ont souscrit une assurance « prise en charge », afin que leurs rejets ne deviennent pas des errants.

— Vous avez pas tellement choisi le bon coin ! rigola Corn.

Sylvia haussa les épaules.

— Nous étions en transit entre deux camps, dit-elle visiblement vexée, la tempête a renversé les autocars plombés. Nous sommes les seuls survivants, la trombe a aspiré tous ceux qui sont sortis des véhicules...

Elle hésita, réfléchit et laissa tomber à l'adresse de Nathalie :

— Ton histoire de chevaux, je n'y crois pas. De toute manière ce que tu nous proposes c'est de faire naufrage sur une chaise électrique. Très peu pour moi, merci !

— Bonjour le cul roussi ! s'exclama l'enfant roux qui suivait toujours la conversation.

Les gosses éclatèrent de rire, répétant avec émerveillement « Cul-roussi ! Cul-roussi ! » qui se métamorphosa très vite en « cucuroussi ». Sylvia leva les yeux au ciel, exaspérée.

— C'est comme ça toute la journée, soupira-t-elle, j'en ai marre. Parfois j'ai envie de les solder aux prêtres, par paquets de dix ! Bon Dieu, c'est l'enfer ! Ces mômes je suis sûre que même le volcan n'en voudrait pas ! Je ne sais pas pourquoi j'essaye de les sauver !

Les petits, béats, écoutaient cette diatribe en souriant niaisement. L'un d'eux, qui allait les fesses à l'air, entreprit consciencieusement de pisser sur Cedric.

— Ze lave le chien ! gazouillait-il en faisant zigzaguer le jet d'urine. Ze lave le toutou !

— On repart, décida Sylvia, montrez-nous le chemin pour sortir de la forêt. Ici on ne trouve rien à se mettre sous la dent.

— Il y a une ferme à larves à deux kilomètres, indiqua Corn, elles profilèrent et le vieux est sympa. Suivez-moi, je vous ouvre la route...

La troupe renâcla. La plupart des bébés s'étaient endormis. Sylvia les réveilla du bout de son bâton. Nathalie, déçue du peu d'intérêt que la « grande » avait accordé à son idée, se tenait à l'écart avec Cedric. Cette marmaille poisseuse et surnoisement vindicative lui inspirait des sentiments mêlés. De la répugnance et de la pitié. Elle ne savait pas.

— Cette fois ne chantez pas ! dit-elle sèchement, on vous entendait à dix kilomètres à la ronde.

— Je sais, fit Sylvia, mais c'est pour les empêcher de dormir.

La colonne se reforma, ronronnant un refrain mou aux paroles idiotes, que les gosses transformaient au fur et à mesure pour leur donner un sens scatologique.

La progression était extrêmement lente car les plus petits, soulevant difficilement leurs jambes, tombaient chaque fois qu'ils devaient franchir une racine. Sylvia les remettait debout en les saisissant par le col, comme des chatons qu'on attrape par la peau du dos.

Houspillés, les gamins se mettaient invariablement à sangloter. La morve et les pleurs leur accrochaient aux lèvres de

grosses bulles rosâtres qui crevaient sans claquer. Nathalie rongea son frein.

Soudain, alors qu'elle commençait à siffloter mécaniquement le refrain imbécile de la chanson rythmée par le bâton de Sylvia, un claquement résonna, immédiatement suivi d'un cri de terreur. L'un des enfants fut soulevé de terre, tête en bas, et commença à s'élever dans les airs, remorqué par un gros ballon de caoutchouc gris ! Une véritable panique s'empara de la troupe qui s'égailla en hurlant.

— Le krokrodile ! braillaient les uns.

— Les caca-curés ! répondaient les autres.

Nathalie demeura pétrifiée. Le gosse malchanceux continuait à s'élever entre les arbres. Une menotte d'acier, fermée sur sa cheville, le reliait au gros ballon. Le gaz extrêmement véloce qui emplissait la baudruche le soulevait avec une facilité déconcertante. Il gesticulait, le visage rouge et gonflé, pendant que les branches des arbres lui lacéraient la peau au passage.

— Attrape quelque chose ! lui lança Corn. Sers-toi des arbres !

Mais l'enfant se contentait de remuer en tous sens, négligeant le secours des branches auxquelles il aurait pu se raccrocher. Le ballon-piège le tirait inexorablement vers le ciel, forant son chemin dans l'entrelacs de la ramure. Très rapidement le prisonnier disparut au creux de la voûte des arbres. Les branches le cinglaient au passage, ou lui griffaient la face avec des claquements de cravache savamment maniée. Lorsque le bruissement cessa, il devint évident que le ballon montait maintenant au-dessus de la forêt.

— Il grimpe vers le tunnel d'aspiration, constata Corn d'une voix blanche, vers l'arc-en-ciel cannibale !

Nathalie eut un frisson. La pendaison volante était une invention de la Compagnie du Saint-Allègement. On la pratiquait couramment à Almoha.

— Ne bougez plus ! cria-t-elle, il y a probablement des pièges un peu partout !

Elle s'agenouilla et entreprit de fouiller le tapis de brindilles du bout des doigts. Elle ne tarda pas à mettre au jour une sorte de petit piège à loup dissimulé sous un cône de terre

pulvérulente rappelant les déjections des taupinières. Un système astucieux en couplait les mâchoires dentelées à une bouteille de gaz enfouie dans le sol. Dès que la menotte claquait, le flux comprimé gonflait une baudruche pliée comme un parachute. La victime, pourvu qu'elle ne pesât pas trop lourd, s'élevait immédiatement dans le sillage du ballon. Cette machine infernale avait été conçue de toute évidence pour une cible enfantine.

Corn caressa de l'index la toile de la vessie.

— C'est du caoutchouc de combat, expliqua Nathalie, un latex qui résiste aux aiguilles et aux objets tranchants. Les nageurs aériens l'utilisent pour leurs aérostats. Si on veut avancer il faut « déminer ». Que chacun prenne un bâton, tâte le sol avant d'y poser le pied.

Sylvia bataillait pour rassembler son troupeau. Terrifiés par le stratagème des « caca-curés », les gosses s'étaient dispersés au mépris de la plus élémentaire prudence. On en dénichait dans tous les trous d'arbres, se mangeant les doigts, succombant aux affres d'une diarrhée provoquée par la peur. Des gifles claquèrent sur les joues des plus grands. Le groupe se reconstitua.

— Tâtez devant vous avec le bout d'une badine, ordonna Nathalie, comme si vous chassiez des serpents.

— J'ai peur des serpents ! se lamenta un gamin à face lunaire. J'veux pas aller où y a des serpents !

Nathalie tapa du talon.

— Mais il n'y a pas de serpents, bon sang ! C'est une image !

— Y a bien pire que des serpents, mon pauvre ! lança Corn. Y a les mines-ballons !

Mais l'enfant demeurait accroché à son idée fixe. Un début de panique parcourut les rangs du troupeau. On entendait : « Pas les serpents ! Pas les serpents ! »

Corn commençait à s'énervier. Nathalie eut la sensation que seule la présence de Sylvia l'empêchait de tourner les talons et d'abandonner les naufragés de la colonie de vacances à leur triste sort.

Ils repartirent. Pendant un moment tout se passa bien, puis les grands – qui avaient maîtrisé leur crainte – entreprirent

d'effrayer les petits en leur racontant d'horribles histoires de reptiles géants. Sylvia les fit taire en leur cinglant les mollets à coups de badine.

Le troupeau piétinait, louvoyant entre les nombreux pièges mis au jour. Il y eut encore une victime mais cette fois Nathalie, Sylvia et Corn eurent le réflexe de s'accrocher aux basques du malheureux. Cedric fit un bond prodigieux et planta ses crocs dans la baudruche. Il resta un long moment suspendu avant de réussir à déchirer l'enveloppe. Enfin le gaz s'échappa en sifflant et le gosse prisonnier retomba à terre.

Tout se passa bien jusqu'à la ferme indiquée par l'apprenti forgeron. C'était une mesure en ruine, sans fenêtres et à demi éboulée. Ils eurent beau appeler, personne ne leur répondit.

— Le vieux est parti, ou alors il est mort, conclut Corn. Il doit pourrir dans un coin.

Par bonheur le cellier à larves regorgeait de cocons dorés gonflés comme des épis de maïs. Ils le pillèrent avec gourmandise, collectant à pleine paume les grappes duveteuses et blondes des chrysalides.

— Ne vous gavez pas, vous aurez la colique ! lança Sylvia à la ronde. Et faites des baluchons ! Ceux qui n'auront rien emporté ne mangeront que ce qu'ils trouveront dans leurs poches.

Pendant que s'organisait le pillage, Cedric coucha brusquement les oreilles et montra les crocs. Nathalie saisit Corn par le bras.

— Il y a quelqu'un ! souffla-t-elle. Derrière les arbres...

Comme si elles avaient perçu les mots de l'adolescente, deux silhouettes en soutane rayée sortirent soudain d'un fourré d'épineux et détalèrent en relevant leur froc à deux mains. En quelques secondes elles se perdirent dans le labyrinthe des troncs.

— Des rabatteurs ! murmura Sylvia. Ils vont chercher du renfort, et cette fois ils ne nous emmèneront pas en douceur !

Elle était pâle. Ses narines palpitaient au rythme de son affolement.

— C'est mauvais, confirma le garçon, si tu leur as défoncé le crâne ils ne prendront pas de gants pour nous ramener au camp.

Ils se turent. Ils avaient tous l'impression d'entendre vrombir la sinistre catapulte.

— Tout à l'heure tu parlais d'une oasis de fer où ils n'oseraient pas nous poursuivre ? hasarda la monitrice. C'était sérieux ?

— Très sérieux, fit Nathalie. Séparons-nous en deux groupes. Si l'un est attaqué, l'autre lui portera secours. Corn prendra la tête du premier, moi celui du second. Si nous marchons bien nous pouvons être au seuil de la plaine de fer avant la nuit.

Sylvia plissa le nez, mécontente malgré son âge de devoir s'en remettre à deux enfants.

— D'accord, capitula-t-elle, je n'y crois pas mais je le fais par acquit de conscience.

Séparer la colonne en deux troupes distincts ne fut pas une mince affaire. Aucun des gosses ne voulait suivre Corn. Tous désiraient aller avec « la monitrice et le chien noir ! ». Nathalie s'en sentit humiliée. On n'avait même pas remarqué sa présence ! Elle qui, depuis le début, tentait de venir en aide à cette bande pouilleuse et crottée ! Les dents serrées, elle prit la tête de son groupe et s'éloigna sans un mot.

## CHAPITRE III

Vers midi les regards des fuyards captèrent un éclat métallique au centre de la lande. Cela brillait comme une flaque de mercure ou un disque de chrome. Ils crurent d'abord à un reflet de soleil sur une retenue d'eau, mais, la distance diminuant, force leur fut de constater qu'il s'agissait bel et bien d'une plaine d'acier !

Sur plus de dix kilomètres la lande cédait la place à une surface métallique plus ou moins bosselée et tachée de rouille. Ce relief de fer ondulait en collines, se plissait en ravines, comme si on avait revêtu la terre d'une cuirasse faite sur mesure, d'une armure plate épousant étroitement la configuration du terrain. Quelque chose ou quelqu'un avait « métallisé » le paysage, l'emprisonnant sous un capot gigantesque. Des animaux qui ressemblaient à des chevaux évoluaient sur cette lande d'acier oxydé, provoquant un épouvantable vacarme.

En les observant plus attentivement, Sylvia crut comprendre que les sabots des bêtes étaient eux aussi de métal ! Interdite, elle voulut s'avancer pour aller vérifier la chose de plus près, mais Nathalie devina son intention et agita la main en signe d'avertissement.

— Ne pose pas le pied sur le fer ! cria-t-elle.

La monitrice obéit sans chercher à comprendre. De l'autre côté de la route les chevaux sauvages, bien campés sur leurs sabots d'acier, regardaient approcher ces étrangers en guenilles et aux mines fourbues.

Nathalie se laissa glisser au bas de la colline, et s'avança jusqu'à la limite de la pellicule métallique recouvrant la lande.

— C'est un météore qui a fait ça, dit-elle en avançant les questions de ses compagnons. Un météore qui s'est liquéfié en traversant l'atmosphère de Santäl. Il n'a pas pu se refroidir

suffisamment et le métal en fusion qui composait sa masse s'est aplati sur le sol, s'y répandant en flaque. Ensuite les animaux des alentours ont muté. La corne de leurs sabots s'est peu à peu chargée de copeaux d'acier, ou de limaille...

Sylvia fit encore un pas. La main de Nathalie s'abattit tout de suite sur son épaule.

— Mais pourquoi ne peut-on pas s'y promener ? s'insurgea la monitrice. Ces chevaux ont l'air plus craintifs que belliqueux...

— Ce n'est pas ça, coupa Nathalie, mais la mutation s'est effectuée en tenant compte des trombes aspirantes. Ces animaux ont développé un système d'aimantation naturelle, comme les poissons-torpilles ou les gymnotes dont tu as sûrement entendu parler.

— Un système d'aimantation naturelle ? releva Sylvia incrédule.

— Oui, renchérit son interlocutrice, comme les gymnotes ils possèdent des glandes chargées d'électricité. Ce courant électrique, lorsqu'ils le libèrent, va droit dans leurs sabots, les transformant en électro-aimants naturels. Tant que le voltage est maintenu, leurs pattes restent collées à la plaque métallique, les enracinant sur place. La trombe qui passe ne peut rien contre ce phénomène tout le temps que les glandes continuent à sécréter leur courant de protection. C'est pour cela qu'il faut éviter de s'avancer sur la plaque. Si le troupeau décidait subitement de s'enraciner parce qu'il a détecté un courant d'air ou un souffle de vent, la décharge produite par l'aimantation collective électrocuterait immédiatement l'imprudent qui se serait risqué sur la plaine de fer.

— Mais comment font-ils pour se nourrir ? s'enquit Sylvia.

— Ils broutent l'herbe qui pousse sur le pourtour de la zone métallisée. Ils tendent le cou mais prennent toujours bien garde de conserver les quatre sabots sur le territoire d'aimantation. Allons, viens, ne reste pas là, c'est dangereux.

Les enfants contemplaient l'île de métal, les yeux emplis d'une convoitise apeurée.

Ils distinguaient mal les chevaux organisés en troupeau mouvant. De plus les reflets du jour sur le tapis de chrome créaient un brouillard d'irisations, une fantasmagorie

rayonnante au sein de laquelle il était bien difficile d'isoler une ligne nette. Il régnait au cœur de l'oasis de fer une palpitation, un halo propice à l'éclosion des mirages. Les étalons traversaient ces vapeurs lumineuses en se jouant des lois communément admises par la physique des solides. On les sentait prêts à se distordre, à onduler comme des oriflammes.

Les gosses reculèrent, une main en visière au-dessus des sourcils. Nathalie, qui n'avait jamais vu la plaine de fer qu'au moyen de fortes jumelles, était surprise par tant de chatoiements. Les éclats de lumières lançaient leurs épines à la face des visiteurs, leur opposant un barrage impalpable qui blessait cruellement la rétine.

Dépourvu de la moindre végétation, l'oasis métallique avait pourtant sa broussaille de lueurs. Les reflets la couvraient, l'enveloppaient dans une herbe floue où se mêlaient toutes les couleurs du prisme. Le bleu, le jaune, le rouge vrillaient leurs trilles en bosquets acérés générateurs de migraine ophtalmique.

— C'est le potager où poussent les arcs-en-ciel ? demanda la voix grêle d'un petit.

Nathalie ouvrit la bouche mais ne put qu'acquiescer. La flaque solidifiée paraissait servir de socle à quelque jaillissement céleste encore en gestation.

Cedric grogna, impatienté par l'inertie des gosses et la menace qu'il sentait grossir derrière la barrière des bois.

— On ne pourra jamais grimper là-dessus ! lança enfin Sylvia en secouant ses longues mèches. Tu nous as fait venir ici pour rien !

— Pas du tout ! protesta Nathalie. Il faut se fabriquer des isolants ! Ça fait longtemps que j'y réfléchis.

— Des isolants ? Tu rêves ! Et comment ?

— D'abord on ramasse des pierres pour fabriquer un four, et du bois pour l'alimenter. Pendant ce temps-là d'autres feront des boules de glaise et modèleront des sabots. Il suffira de les faire cuire pour obtenir des souliers qui nous permettront de marcher sur la plaque.

— Des sabots de porcelaine ? glapit Sylvia. C'est tout ce que tu as trouvé !

— On n'a qu'à découper des tranches de bois ! proposa un garçon aux lunettes fêlées. On se les attachera sous les pieds avec des ficelles, ou de la fibre, ça fera des sandales.

— Idiot ! coupa Nathalie. Les fibres de bois se gorgent facilement d'eau. S'il pleut l'humidité conduira le courant électrique aussi sûrement que du fil de cuivre !

Le garçon piqua du nez, humilié et furieux. Le reste du groupe hésitait, partagé entre l'espoir, l'amusement et l'anxiété. La perspective de jouer avec la glaise enthousiasmait les plus jeunes. Vrai, on n'avait jamais entendu parler de chaussures de porcelaine ! Décidément, cette Nathalie était folle mais elle avait des idées vraiment amusantes.

Sylvia s'entêtait, faisait la moue.

— De la porcelaine ! répétait-elle avec mépris.

— Jadis, les isolateurs des lignes à haute tension étaient tous dans cette matière ! grogna Nathalie, déçue par les atermoiements de la troupe.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on branle ? vitupéra le garçon à lunettes. Vous voulez commander et vous ne savez même pas prendre de décision !

— Séparez-vous en deux groupes, ordonna Nathalie, les grands, ramassez des pierres pour le four ! Les petits, occupez-vous de la terre. Il ne s'agit pas de travail artistique. Je veux quelque chose d'épais, de solide. Du moins dans la mesure du possible. Vous avez tous fait de la poterie, non ?

Les enfants murmurèrent un vague assentiment. Sylvia haussa les épaules.

Les gosses se dispersèrent. La glaise et les cailloux ne manquaient pas. Il fut beaucoup plus difficile de trouver du bois sec. Cedric, excité, zigzaguait entre les travailleurs, reniflant les boules d'argile collante que les gamins roulaient entre leurs mains. Nathalie allait de l'un à l'autre, distribuant des conseils auxquels elle ne croyait pas elle-même. Les sabots gluants commençaient à s'aligner, énormes pommes de terre bosselées et creuses parfaitement inesthétiques.

Les grands, eux, bâtissaient le four en s'injuriant. Ils avaient réussi à ériger en un temps record un igloo plus ou moins stable

au centre duquel ils enfournaient du bois. Sylvia saisit durement Nathalie par l'épaule.

— Tu es dingue ! reprit-elle. Tes godasses de porcelaine éclateront en morceaux si nous devons courir !

Nathalie se dégagea.

— Il ne faudra jamais courir ! répliqua-t-elle.

— Mais dès que nos pieds nus toucheront la plaine nous serons électrocutés !

— Le sol n'est sous tension que lorsque les chevaux déchargent leurs glandes. Et ils ne le font qu'en cas de coup de vent.

— Ils auront peur de nous, ils se sentiront menacés et aimeront aussitôt leurs pattes, par réflexe !

— Pas obligatoirement. Nous les apprivoiserons.

Sylvia arqua les sourcils. Une expression atterrée sur le visage. Nathalie lui tourna le dos. L'assurance qu'elle affichait était en grande partie feinte. Le plan imaginé en cours des longues heures de rêverie sur le perron de la maison paternelle lui avait jadis paru très fiable. Aujourd'hui elle prenait conscience de ses aspects terriblement fantaisistes. Une fumée âcre la saisit à la gorge. On allumait le « four ». Bientôt les pierres chaufferaient, on y déposerait la première fournée de sabots protecteurs. La glaise qu'on trouvait aux abords de la plaine de fer avait la propriété de cuire rapidement.

— Ça va prendre des heures ! cria Sylvia en martelant le sol boueux du talon.

— Si tu as une meilleure solution ! siffla Nathalie. On ne peut pas courir durant des jours droit devant nous. Nous sommes tous fatigués, les prêtres seront sur nous d'ici vingt-quatre heures. Ils vont encercler la plaine de fer pour tenter un blocus. Toute la stratégie consiste à tenir plus longtemps qu'eux.

— Ils auront le meilleur rôle ! Rien ne les empêchera d'attendre dix ans.

— Pas forcément. Leur quête doit être rentable. Ils sont contraints à un certain quota. Ils ne s'attarderont pas éternellement, il y a d'autres enfants sur la plaine, d'autres victimes potentielles. Pourquoi voudrais-tu qu'ils prennent des risques pour nous capturer ?

— Je ne sais pas. À première vue ton raisonnement se tient. C'est vrai qu'à leur place je ne me hasarderais pas sur la plaque pour un gibier qui court les landes.

— Alors arrête de te casser la tête, et aide-moi à ramasser du bois.

— Mais ton chien ? Comment vas-tu faire pour ses pattes ?

— Je modèlerai des bottillons. Cedric en a vu d'autres.

Le four répandait une odeur pestilentielle. Il fallut d'énormes quantités de fagots pour parvenir à en rendre les pierres brûlantes. Enfin les sabots grésillèrent, perdant leur humidité. Quelques-uns éclatèrent comme des châtaignes. Les petits riaient en battant des mains. Quelqu'un fut brûlé par une braise et éclata en sanglots déchirants.

Corn arriva à la tête du second groupe alors qu'on tirait du feu la première fournée de souliers. Il écarquilla les yeux, stupéfait.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? rugit-il. On a les prêtres au cul et vous faites de la poterie !

Il fallut lui réexpliquer le plan de Nathalie. Il écouta, le front bas, la lèvre boudeuse.

— Mais alors on va être condamnés à rester tout le temps debout ! protesta-t-il à la fin de l'exposé. Comment ferez-vous pour dormir, hé, pommes ? Vous vous prenez pour des oiseaux, vous roupillerez sur une patte ?

Nathalie soupira, agacée. Elle savait que le garçon avait raison mais elle ne parvenait pas à concevoir une quelconque parade.

— Il faudra résister à la fatigue, hasarda-t-elle.

— Tu parles ! ricana Corn. Dans l'état où vous êtes ! Non, il faut pouvoir s'allonger sans courir le risque d'être électrocuté.

Il parut réfléchir, puis laissa tomber :

— Y a peut-être une solution, mais ça ne sera pas facile. Il nous faudrait des couvertures caoutchoutées. Des capes isolantes, si vous préférez.

— Et d'où les sortiras-tu ? siffla Nathalie.

— De la terre, expliqua Corn. Tu n'as pas entendu parler de l'arbre qui rampe ?

— De quoi ?

— C'est un serpent, daigna préciser Corn, un énorme boa. Il est pourvu de tentacules aux deux extrémités du corps. À la tête et à la queue. Ça ressemble à des branches et à des racines. Les paysans racontent qu'un jour les arbres en ont eu assez de subir les assauts du vent, de perdre leurs feuilles, leur écorce. Ce jour-là ils ont décidé de devenir mous et de rentrer dans le sol pour y vivre à l'abri. Depuis ils rampent comme des serpents, au fond de leur tanière de glaise. De temps à autre ils sortent leurs tentacules pour attraper une proie et la digérer.

— J'ai peur, gémit un enfant de cinq ou six ans qui avait écouté les propos de Corn, bouche bée.

L'apprenti forgeron le fit taire d'une bourrade.

— L'arbre rampant habite généralement les terrains boueux, insista le garçon, il s'y déplace plus facilement. Sa peau est caoutchouteuse et épaisse d'un bon centimètre. Si on en attrapait un, on pourrait l'écorcher et se tailler des tapis de sol.

— Ça va prendre un temps fou, objecta Sylvia, il aurait été plus simple de cueillir les feuilles élastiques des arbres à latex de Santo-Marco.

Corn rejeta l'idée d'un haussement d'épaules.

— Elles finissent toujours par pourrir au bout de quarante-huit heures. Et puis le serpent on peut le manger ! Il nous faudra bien des provisions une fois sur la plaque !

— Ton arbre mou, coupa Nathalie, on l'attrape comment ?

Embarrassé, Corn se balançait d'un pied sur l'autre. Il finit par avouer qu'il n'en savait rien. Il émit l'idée d'utiliser des harpons de bois. Nathalie sentit le découragement la gagner. Le temps passait terriblement vite et elle réalisait que son plan présentait bien des failles.

— Essayons déjà de localiser un serpent, proposa-t-elle, ensuite on avisera.

Pendant que les sabots de terre continuaient à cuire, fournée après fournée, les trois adolescents entreprirent d'explorer les alentours de l'oasis de métal.

— Faites attention, prévint Corn, la plupart du temps les tentacules sont recouverts de boue, on les confond avec le lichen. Lorsqu'on marche dessus, ils vous enveloppent et vous entraînent dans le terrier de l'arbre.

Nathalie serra les mâchoires. Elle avait les paumes un peu moites. Dans son imagination le reptile avait réellement l'aspect d'un arbre élastique. Elle le voyait sous les traits d'un grand chêne rebelle, aux branches et aux racines garnies de ventouses.

Ils pataugèrent plus d'une heure dans la boue sans détecter le moindre terrier. Le doberman courait en zigzag, le mufle au ras du sol, en quête d'une piste. Parfois il s'immobilisait, décontenancé, et revenait sur ses pas, la queue basse. Mécontent.

— Cedric ne trouve rien, observa Nathalie, ce n'est pas la peine de continuer, on perd trop de temps. Je pense qu'il faudra se contenter de la suggestion de Sylvia.

— Les feuilles, grogna Corn, elles nous pourriront sous les fesses avant deux jours !

— Les prêtres n'attendront peut-être pas aussi longtemps, objecta Nathalie.

— Et la bouffe ? souligna le garçon. On se serrera la ceinture ?

— Si on a trop faim, hasarda Sylvia, il sera toujours possible de tuer un cheval...

Nathalie se raidit.

— Vous êtes fous ! explosa-t-elle. Il n'est pas question de toucher aux chevaux. Si nous les effrayons ils se retourneront contre nous. Il faut au contraire les apprivoiser.

Sylvia ricana, les lèvres serrées.

— Apprivoiser des monstres aux pattes électrifiées, on aura tout vu !

— Arrêtez de vous chamailler ! intervint Corn. On n'aura peut-être pas besoin d'en arriver là. Tout dépend de la patience des prêtres.

Nathalie vibra de rage contenue. La situation lui échappait de plus en plus.

— Allons ramasser des feuilles, soupira-t-elle, la nuit va bientôt tomber. Que tous ceux qui ont des couteaux nous les confient.

Ce dernier point souleva de grosses difficultés car les enfants qui possédaient des canifs ou des poignards scouts se refusèrent à les prêter.

— Vous ne nous les rendrez pas ! siffla le garçon aux lunettes fêlées. Vous voulez être chefs et vous n'avez même pas de couteaux, c'est idiot !

Nathalie étouffait d'impuissance. Elle s'évertua à expliquer que de la cueillette des feuilles dépendait la survie des fuyards, mais les gosses renâclaient toujours, se cramponnant furieusement à leurs lames fétiches.

— D'accord, capitula enfin l'enfant myope qui semblait s'être fait le porte-parole de la contestation, on vous les passe. Mais si vous en paumez un seul faudra élire d'autres chefs !

— O.K. ! O.K. ! rugit Corn, file les surins et retourne à tes fourneaux.

Les couteaux changèrent de mains. Les trois adolescents prirent le chemin de la forêt dans la lueur grise du jour finissant.

Ils durent s'avancer profondément sous les frondaisons avant de rencontrer un arbre couronné de vert. Aucune feuille n'était tombée, il fallut donc grimper aux branches pour en sectionner les tiges.

Nathalie s'écorcha les cuisses au cours de cette reptation verticale, et s'entailla la commissure des lèvres en s'obstinant à tenir son couteau entre les dents.

Calée à la fourche d'une branche maîtresse, elle observa les grandes feuilles lancéolées dont la consistance rappelait celle d'une chambre à air. Les grosses nervures se rassemblaient en une tige qui résistait à la morsure des canifs. Chaque langue végétale mesurait approximativement un mètre de long sur cinquante centimètres de large.

— Aujourd'hui elles sont solides, cria Corn au-dessus d'elle, mais tu verras dans quarante-huit heures ! Au matin du deuxième jour tu te réveilleras allongée sur une vieille feuille de salade.

Cedric, assis au pied de l'arbre, lança un bref aboiement.

« Il sent le danger, songea Nathalie, les chasseurs se rapprochent. »

La cueillette dura une bonne heure. Quand les trois adolescents regagnèrent le sol ils étaient maculés de sève verte et collante. L'odeur d'herbe coupée montait à la tête. Les feuilles

entassées les unes sur les autres avaient l'air de petits tapis aux découpes fantaisistes. La nuit emplissait déjà le sous-bois.

— On rentre, commanda Nathalie, je crois qu'il y en a pour tout le monde.

Chacun se chargea d'une pile de carpettes végétales et prit la direction du four dont la lumière se voyait de loin sur la plaine.

En arrivant au bord de l'oasis métallique, Nathalie constata avec désespoir que les enfants – ne se sentant plus surveillés – avaient abandonné la fabrication des sabots pour se poursuivre et se battre avec des boules de glaise ! Les plus petits, qui avaient faim et soif, pleuraient à l'écart en se mordant les poings.

— On ne s'en sortira jamais, laissa échapper Corn, ces mioches sont débiles. On devrait les abandonner en pâture aux prêtres, ça ferait diversion.

Nathalie eut la désagréable impression qu'il ne plaisantait pas. Sylvia distribuait déjà force gifles, attrapait les réfractaires par les cheveux pour les ramener au travail. Effrayés par tant de violence, les tout petits hurlèrent de plus belle, entonnant un concert de sirènes d'alarme. Cédant à la colère, Corn les bombarda de glaise, leur emplissant la bouche de débris boueux.

Quand le calme fut revenu, Nathalie prit la parole pour expliquer la manière dont il convenait d'utiliser les feuilles isolantes.

— Vous dormirez dessus, insista-t-elle, vous vous roulerez en boule en prenant garde qu'aucune partie de votre corps n'entre en contact avec le métal du sol, c'est compris ? Les grands veilleront sur les plus jeunes. Ils seront peut-être obligés de les ficeler pendant la nuit. Quoi qu'il en soit nous placerons les feuilles côte à côte, comme les tuiles d'un toit, afin de disposer d'une surface de protection étendue. Chacun d'entre vous recevra un « tapis » dont il aura la charge. Prenez-en soin. Votre vie en dépendra peut-être.

Le discours terminé elle procéda à la distribution générale. Chaque enfant reçut son limbe personnel, roulé comme une carpe. Au terme du partage les fuyards se regroupèrent

autour de la tache de chaleur du fourneau. Les derniers sabots cuisaient en grésillant.

La nuit recouvrait la plaine mais les flammes éveillaient de grandes ondulations sur la carapace de l'oasis de fer.

— Et si le vent se lève ? chuchota insidieusement Corn à l'oreille de Nathalie. Nous serons complètement exposés sur ton île ! Et cette fois pas moyen de creuser un trou pour s'y enfouir !

La fillette ferma les yeux, une immense lassitude l'envahissait.

— Tu peux continuer droit devant toi, lâcha-t-elle, en essayant de conserver le contrôle de sa voix, mais à mon avis, si les chasseurs connaissent leur travail, ils doivent en ce moment même nous encercler. Avec un peu de chance ils auront fait d'autres prises et se tiendront éloignés de la plaque. Je mise sur leur lâcheté et sur l'existence d'un gibier proliférant ne justifiant pas les risques d'une excursion en terrain électrifié !

— Ouais ! marmonna Corn, tu parles bien, mais tout ça c'est des mots. Les prêtres, je m'en méfie. S'ils décident de nous affamer, nous ne tiendrons pas très longtemps, et si le vent se lève...

— Si le vent se lève pour nous il se lèvera aussi pour eux ! martela l'adolescente. Dans ce cas il n'y a pas de problème.

Le garçon haussa les épaules et se détourna. Quelqu'un jeta un nouveau fagot dans le brasier et une gerbe d'étincelles monta dans l'obscurité.

Nathalie entraîna Cedric à l'écart. Après lui avoir longtemps parlé à l'oreille, elle lui modela quatre bottillons de glaise rouge.

## CHAPITRE IV

Nathalie n'avait pas dormi de la nuit. Elle fut donc la seule à voir les lumières de l'aube envahir de leurs irisations fluides la surface de l'oasis. Les couleurs ruisselaient, liquides, serpentant entre les bosses du métal pour finir par stagner en flaques huileuses. L'île chromée se parsemait de mares criardes. Des fantômes bariolés traînaient leurs suaires d'arcs-en-ciel dans les déclivités de la gigantesque cuirasse. Des prismes délayés, égouttant leurs rinçures, sinuaient tels des pastels devenus couleuvres. Cela dura un moment, puis la lumière parut perdre son aspect liquide pour se faire nuée, brouillard. Les anamorphoses du sol s'évaporèrent, se changeant en vapeurs colorées. Le flou se réinstalla. Essaims de miroitements qui blessaient l'œil. La plaine d'acier réendossait son costume de strass, s'entourait d'une brume de paillettes en suspension colloïdale.

Les enfants se réveillaient, grommelants et courbatus. Les petits qui avaient faim trépignaient déjà. Le four charbonnait, faisant craquer ses pierres dans le froid du matin.

Nathalie se redressa, passant le troupeau en revue. Le travail de modelage avait laissé les gosses dans un effroyable état de saleté. La glaise craquelait sur eux en myriades d'écailles vertes. La suie du four leur avait enduit le visage et les cheveux de son saindoux funèbre. Tels qu'ils se présentaient, on eût dit des gnomes préposés à l'alimentation des marmites de l'enfer.

Ils riaient, la crasse ne les gênait nullement si elle n'impliquait pas de se faire savonner sous une douche. Les bébés, eux, trituraient la boue grasse avec une jubilation baveuse. Ils aimaient ce contact moelleux et fétide dont on les avait trop longtemps privés. Ils ahaient de bonheur, accroupis, libérant leurs sphincters dans une extase mêlée d'éruclations.

Quelques adolescents avaient piqué des larves au bout de longues brindilles et se bousculaient pour les faire rôtir aux dernières flammèches du fourneau.

Le jour avait gommé l'anxiété des ténèbres, on s'éparpillait déjà.

L'enfant aux lunettes fêlées donnaient des directives : « On va faire une bataille de glaise, faut tirer au sort pour savoir qui seront les bons et qui seront les méchants. Le four, c'est le château de la princesse... »

Nathalie n'entendit pas le reste. L'insouciance de ses compagnons l'effrayait. Elle avait l'impression de côtoyer des infirmes, des malades mentaux dont la mémoire s'effaçait au fur et à mesure, n'autorisant qu'un quart d'heure de stockage. Les enfants ignoraient le passé et n'avaient aucune conscience d'un quelconque futur. Ils ne se projetaient pas en avant.

Ils bougeaient immobiles, prisonniers d'un présent perpétuel. Nathalie, elle, avait grandi dans l'ombre des névroses paternelles. On lui avait toujours présenté le futur comme une menace, un ennemi dont il convenait de prévoir les ruses. Elle avait fini par s'habituer à ce jeu de stratégie permanent. Elle avait appris à tirer des plans, à tenter de maîtriser l'imprévisible. Aujourd'hui elle réalisait qu'on avait fait d'elle une enfant précocement vieillie. Elle enviait l'idiotie béate de ces marmots, leur stupidité pleine d'énergie.

Quatre petits, le cul nu, en cercle, s'appliquaient à hurler joyeusement, tour à tour et chacun plus fort que le précédent. Leurs cris, d'une insupportable stridence, ne dérangaient que Nathalie, Corn et Sylvia. Les autres, absorbés dans leurs propres vociférations, n'entendaient rien.

La monitrice apparut brusquement dans le champ visuel de Nathalie. Elle poussait devant elle une demi-douzaine de gamins nus et boueux.

— Ces crétins passent leur vie à se déshabiller ! lança-t-elle avec mauvaise humeur. Je ne sais pas comment on les fera tenir sur la plaque. Il faudra sans doute les encorder, leur attacher les mains et les pieds.

Corn inspectait les sabots d'argile.

— On se décide à y aller ? jeta-t-il à l'adresse des deux filles.

Nathalie acquiesça, Sylvia battit le rappel. Les enfants se rassemblèrent en grognant.

— Juste au moment où on commençait à s'amuser, se plaignit l'un d'eux, de la glaise plein les mains.

— Vous allez enfiler vos chaussures protectrices leur expliqua Nathalie, elles sont fragiles, ne courez pas et déplacez-vous délicatement. Si vous les cassez vous vous retrouverez pieds nus, et ce sera très dangereux.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? geignit l'un des mômes.

— Elle dit qu'il ne faut pas se promener pieds nus, répondit l'enfant roux, c'est dangereux.

— Pourquoi ?

— J'sais pas. À cause des serpents, sans doute.

— J'ai peur des serpents ! crièrent en chœur trois garçonnetts d'une dizaine d'années.

Cedric gronda en regardant vers la forêt.

— Les prêtres approchent ! murmura Corn. Cette fois faut s'grouiller.

Joignant le geste à la parole, il glissa ses pieds à l'intérieur d'une paire de pantoufles difformes. Nathalie l'imita. Les souliers râpeux et rigides pesaient terriblement au bout de ses chevilles.

— Allez, les gosses, ordonna Sylvia, et pas de bousculade ! Les petits, venez ici, si vous n'arrivez pas à marcher correctement les grands vous porteront.

— Moi j' veux pas les porter ! protesta le garçon aux lunettes fêlées. Ils ont le cul plein de merde !

— Ouais ! rigola l'enfant roux, qu'on laisse les cucu-bébés aux caca-curés !

La formule fit sensation, et chacun se prit à la scander. Les plus jeunes, qui avaient d'abord bêtement ri, perçurent peu à peu l'agressivité du slogan. Le martèlement des mots leur fit trembler le menton et des larmes jaillirent au coin de leurs yeux.

— Mince ! rugit Corn rouge de colère, ils passent leur vie à pisser et à pleurer, je me demande comment il leur reste encore une goutte d'eau dans le corps !

— Taisez-vous ! hurla Sylvia distribuant des gifles au hasard. Chaussez-vous et suivez Nathalie !

Il fut décidé que ceux qu'on surnommait à présent « les trois chefs » prendraient chacun deux gosses en bas âge dans leurs bras.

— On peut encore en attacher deux sur le dos du chien, observa Corn. S'il les bouffe, tant pis pour eux.

Cette dernière remarque terrifia bien sûr ceux qu'on désignait sous le terme générique de « bébés », et qui englobait tous les enfants de quatre à six ans. Aucun ne voulut grimper sur l'échine de Cedric.

Nathalie avait la respiration courte et deux taches rouges sur les pommettes. Rassemblant le groupe des dix-douze ans, elle s'avança vers la plage métallique. Au moment où elle posait le pied sur la surface de l'île, le silence se fit. Tous la regardaient, les yeux écarquillés, s'attendant visiblement à ce qu'elle tombe foudroyée. Le sabot crissa en s'émiettant légèrement mais aucun éclair ne jaillit. Nathalie avança l'autre jambe. La plaque n'était pas activée. De toute manière on ne distinguait pas les chevaux perdus au sein du brouillard lumineux. La troupe suivit, se dandinant grotesquement.

— J'ai l'impression d'avoir les pieds dans des pots de fleurs ! lança un gamin.

— Attention qu'un géranium ne te sorte pas du cul ! répliqua un autre.

Et le groupe s'esclaffa.

Nathalie avançait lentement, alourdie par le bébé qu'elle tenait dans les bras. C'était un garçonnet à la chevelure hirsute et frisée, prénommé Charles-Henri, et qui suçait avec obstination les cinq doigts de sa main droite.

Les sabots crissaient horriblement sur le métal, laissant derrière eux une légère poudre verte. De près on s'apercevait que l'île de fer, loin de présenter une surface lisse de capot d'automobile, était constellée de minuscules cratères et de bulles solidifiées.

— On dirait une crêpe, observa l'enfant roux d'une voix altérée, une crêpe de ferraille.

Nathalie tourna la tête. Tous les naufragés étaient à présent engagés sur la plaque. La colonne progressait dans un vacarme

de raclements qui devait s'entendre à trois kilomètres à la ronde.

Il faisait grand jour et les reflets gagnaient en vélocité. On avait l'impression qu'une multitude de serpents bleus, rouges, jaunes, filaient au ras du sol. Les silhouettes réfléchies se déformaient au hasard des bulles de chrome, se dilatant en anamorphoses pâteuses.

— On dirait qu'on marche sur une glace déformante, souffla le gosse aux lunettes fendues, comme y en a dans les foires...

— En attendant elle pourra pas te déformer plus que tu l'es déjà ! ricana une voix moqueuse.

— Ta gueule !

— Va donc !

Nathalie dut intervenir malgré le problème posé par Charles-Henri qui s'obstinait à lui arracher les cheveux et à lui introduire les doigts dans les oreilles. L'éblouissement gagnait en intensité au fur et à mesure qu'on s'éloignait des bords. Il fallait plisser les yeux pour minimiser l'agression des reflets. La plaine de fer agissait à la manière d'un réflecteur géant. Çà et là se dressait la forme d'un rocher ou la silhouette d'un tronc abattu, tous recouverts de la même pellicule métallique.

Nathalie donna le signal de la halte. Elle ne voulait pas s'enfoncer plus avant pour ne pas effrayer les chevaux.

— Tu t'arrêtes ? s'étonna Corn.

— On est assez loin du bord, non ? Je voudrais établir un contact en douceur avec les bêtes. Leur montrer qu'aucune mauvaise intention ne nous anime. C'est notre intérêt. On ne gagnera rien à provoquer leur colère.

— Mmouais..., grogna l'apprenti forgeron, dubitatif. Bon, vous les mêmes, posez-vous le cul sur les feuilles de repos. Et tenez-vous tranquilles. Je ne veux voir personne pieds nus, compris ?

Un grommellement collectif tint lieu d'assentiment.

— Hey ! cria soudain le garçon myope, y a des mecs qui sortent de la forêt ! Mince, c'est les caca-curés ! Dites donc on a eu chaud aux fesses !

Nathalie frissonna. L'enfant ne mentait pas. Une dizaine de silhouettes émergeaient du sous-bois. Le vent plaquait le tissu

rayé des soutanes contre leurs corps. Les « guêpes » passaient à l'offensive.

Cette constatation figea le troupeau occupé à dérouler les grands limbes caoutchouteux qui devaient faire office de nattes.

Là-bas les rabatteurs du Saint-Allègement descendaient le versant de la colline. Ils portaient de gros sacs à dos kaki, comme en ont les militaires. Ils hésitaient, visiblement surpris de l'initiative des fuyards. Ils avaient sans aucun doute pensé que le territoire de chrome barrerait le chemin aux gosses, transformant la plaine en cul-de-sac, et que le gibier demeurerait peureusement en deçà de l'oasis, attendant en gémissant d'être ramassé par la patrouille.

Nathalie retenait son souffle. C'était la minute de vérité. Les prêtres allaient-ils se montrer aussi fous que leurs proies ? Allaient-ils se moquer de l'obstacle et monter sur la plaque ? Dans ce cas tout serait perdu.

Nathalie serra les poings. Indifférent, Charles-Henri lui dessinait des arabesques sur le visage du bout de son index copieusement mouillé de salive. La fillette était si tendue qu'elle faillit jeter le bébé sur le sol pour se débarrasser de ce contact gluant.

Les prêtres avançaient lentement, au coude à coude, formant une ligne de soutanes faseyantes. Ils contournèrent le four, parlèrent en remuant la tête puis s'approchèrent de la limite du territoire de chrome. Là, ils s'arrêtèrent. L'un deux se baissa, tendant la main pour effleurer le métal mais celui qui paraissait commander la patrouille le retint. Finalement ils reculèrent et s'assirent autour du fourneau pour tenir conseil.

— Ils n'ont pas osé ! souffla Corn entre ses dents. Franchement, j'y croyais pas.

— Merde, geignit un gosse d'une voix grêle, si les caca-curés n'ont pas osé grimper sur la plaque c'est qu'on est vraiment en danger !

Une telle évidence consterna l'assemblée. Sentant l'atmosphère s'alourdir, les petits tournaient la tête dans tous les sens, quêtant un réconfort animal.

— Qu'est-ce qu'ils font ? s'impacienta Sylvia. Tu avais dit qu'ils n'insisteraient pas.

— Ils sont fatigués et déçus, lâcha Nathalie, ils vont se reposer un peu avant de repartir.

Les rabatteurs avaient rompu le cercle du conseil de guerre. Maintenant ils défaisaient leurs havresacs.

— Ils s'installent ! murmura Corn. Ils sont en train de monter leurs tentes !

— Plus bas ! commanda Nathalie. N'affole pas les mômes. Ils vont faire semblant de tenir le blocus pour nous intimider, c'est normal. Il ne faut pas se laisser impressionner.

— Facile à dire ! C'est nous qui sommes assis sur la chaise électrique !

L'un des prêtres, un homme grand et maigre, s'avança, les mains en porte-voix.

— Écoutez ! hurla-t-il un ton trop haut, vous vous méprenez, nous ne vous voulons aucun mal. Venez à nous. Vous n'aurez plus froid ni faim. Vous n'avez pas choisi la bonne solution. Ce territoire est extrêmement dangereux. Il attire la foudre comme un paratonnerre, seuls les chevaux sont capables d'y survivre. Vous allez être électrocutés à la prochaine tempête. Revenez, vous ne serez pas punis. Nous comprenons votre frayeur !

— Ta gueule ! cria Corn.

Mais sa voix dérapa dans l'aigu, rendant l'injure inefficace.

— À votre aise ! répliqua le prêtre. Comme nous ne sommes pas rancuniers nous allons vous donner une chance. Nous camperons ici dans l'espoir que vous changiez d'avis, mais réfléchissez vite, vous dansez sur un volcan ! Ceux qui vous ont forcés à les suivre n'ont pas toute leur tête. C'est du suicide. Les chevaux sont extrêmement agressifs, dès qu'ils vous auront vus ils vous attaqueront. Ce sont des bêtes terrifiantes. Nous n'avons pas d'armes car nous sommes des hommes de prières, aussi ne pourrions-nous rien faire pour vous. Revenez ! Pensez à la foudre, à la tempête...

Sur cette dernière mise en garde il tourna les talons. Nathalie ruisselait de sueur. Les enfants s'agitaient, fâcheusement impressionnés.

— Je vous interdis de bouger ! vociféra Sylvia. Ces types mentent, nous serions encore plus en danger avec eux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Corn.

— On attend, lâcha Nathalie, je vais essayer de prendre contact avec les chevaux. Passez-moi un sac de larves. La nourriture les attirera peut-être.

Une musette changea de mains. La fillette déposa Charles-Henri dans les bras de Sylvia.

— O.K., capitula Corn, je viens avec toi.

— Non ! rugit Nathalie, ils sentiront que tu ne les aimes pas. Les bêtes sont très intuitives. Il faut quelqu'un de bien disposé à leur égard, quelqu'un qui ne dégage que de bonnes vibrations.

— M'dame ! Chef ! lança l'enfant aux lunettes cassées en levant le doigt comme un écolier, j'peux venir avec vous ? J'ai fait du poney pendant deux ans dans un club. J'aime bien les chevaux !

Nathalie hésita puis songea qu'il ne serait pas mauvais d'avoir un allié dans la troupe. Si elle refusait, le gosse lui en voudrait probablement à mort et s'ingénierait ensuite à la contredire systématiquement.

— D'accord, fit-elle, amène-toi. Tu t'appelles comment ?

— Michel m'dame, heu... j'veux dire chef !

Elle lui tendit la musette de larves. Le garçon l'assujettit sur son épaule avec autant de soin qu'un sac de grenades.

Nathalie se mit en marche. Les sabots n'autorisaient que de lents déplacements. Pendant tout le temps qu'il leur fallut pour se fondre dans le brouillard lumineux les regards du groupe pesèrent sur eux.

Nathalie prenait des repères. Les luisances du sol l'aveuglaient comme des grappes de projecteurs. Elle avait un peu mal à la tête. Les sabots pesaient une tonne au bout de ses jambes. Elle remarqua de grandes taches d'oxydation sur le sol. À ces endroits le métal argenté se marbrait de grandes fleurs rousses plus ou moins friables.

— C'est la pluie qui a fait ça ? demanda Michel.

— Non, réfléchit la fillette, quelque chose de beaucoup plus acide. De l'urine sans doute.

— La pisse des chevaux ?

— Pourquoi pas ?

— Et nous ? On fera pipi comment ? Si on fait sur la plaque et que les bêtes déchargent leur électricité, le courant nous grimpera droit dans la quéquette, non ?

Nathalie fronça les sourcils. Elle n'avait pas pensé à ça.

— Il... il faudra s'arranger, hasarda-t-elle. Et puis les chevaux ne seront pas toujours autour de nous !

— Je sais, fit l'enfant, mais je dis ça parce que les petits, quand ils ont peur, ils font souvent dans leur culotte. Et comme maintenant, justement, ils n'ont plus de culotte !

Il parut méditer intensément, puis lâcha d'un ton grave :

— Moi je crois qu'ils auront la trouille quand ils verront les canassons. Les petits ils ont peur de tout. On devrait les filer aux prêtres, p'têtre que comme ça les caca-curés nous ficheraient la paix ?

Nathalie renonça à s'engager sur cette pente.

— Ouah ! s'exclama Michel, du crottin !

C'était vrai. Des boulettes d'excréments cartonneux jonchaient le métal.

— De la merde de cheval électrique ! s'extasia le gamin. P'têtre que si on y plantait une ampoule elle éclairerait, comme une vraie lampe ?

Nathalie hésita à juger la remarque saugrenue. Sur Santäl il fallait s'attendre à tout. De toute manière elle n'avait pas de lampe-torche qui lui permît de vérifier si les fèces des chevaux-gymnotes fonctionnaient réellement à la manière d'une batterie.

— Ils sont passés par là, se contenta-t-elle de dire un peu bêtement.

Michel avait oublié sa peur. Il s'excitait, transpirait et sentait fort. Nathalie lui jeta un bref coup d'œil. La crasse le rendait anonyme. On lui devinait des cheveux en brosse, une figure un peu poupine. Pour le reste... Soudain ils s'immobilisèrent, figés par un cri chevrotant qui venait de jaillir du brouillard lumineux. C'était un hennissement guttural, assez proche, plutôt menaçant.

— Les chevaux, souffla Nathalie, ils nous ont repérés...

Ils ralentirent instinctivement. Les taches de rouille bruissaient sous leurs pas comme des feuilles mortes dans un sous-bois, à l'automne. De grosses cloques de métal crevaient

dans une bouffée de limaille pourpre. Les deux enfants avaient l'impression de se déplacer sur le flanc d'une épave. Et soudain l'animal jaillit du brouillard de lumière pour s'immobiliser, le cou dressé. Nathalie eut un hoquet de surprise. La bête, blanche, paraissait plus grande qu'un cheval ordinaire. Ses pattes étaient autant de colonnes musculeuses. Elles avaient un aspect courtaud par rapport au reste du corps. On sentait que l'adaptation avait fait d'elles des piliers d'enracinement, des faisceaux de fibres entrecroisées à la puissance prodigieuse. Nathalie ne pouvait détacher son regard des sabots luisants, métalliques, constitués de particules de fer agglomérées par la corne. Le bord d'attaque, un peu émoussé, brillait comme la lame d'un sabre.

Le cheval blanc balançait sa grosse tête aux yeux saillants. Le pelage, très court, ne masquait pas les veines striant les flancs et le poitrail. La crinière, elle, présentait une texture surprenante, comme si elle était formée de tentacules translucides.

La bête souffla fortement par les naseaux, hésitant sur la conduite à tenir. Ses yeux globuleux, roulant dans leurs orbites, lui donnaient une expression hallucinée.

— Passe-moi une larve, chuchota Nathalie.

Michel tremblait de tous ses membres. Sa main disparut dans la musette et revint, crispée sur le cocon barbu d'une chrysalide. Nathalie s'en saisit et leva doucement le bras, en un geste d'offrande d'une extrême lenteur. Le cheval s'ébroua et fit un pas en arrière. Sa crinière et sa queue grouillaient comme des buissons de reptiles. La fillette se demanda si les tentacules préhensiles n'allaient pas s'abattre sur elle pour l'étrangler.

Les naseaux de la bête se dilatèrent. Les lèvres se retroussèrent, dévoilant les grandes dents rectangulaires qui s'avançaient en pince.

Le cheval courba le col et son haleine brûlante caressa la main de Nathalie. La fillette était terrifiée. Elle maudissait sa peur, persuadée que son manque de maîtrise était à l'origine de vibrations néfastes. Elle ne savait pas si elle devait fixer la bête ou regarder ailleurs. Ses genoux s'entrechoquaient. Elle ferma les yeux. Il y eut une secousse au bout de son poignet et son cœur rata un battement. Quand elle rouvrit les paupières sa

paume était vide et le cheval mastiquait bruyamment. Nathalie eut un sourire tremblant. Elle avait gagné ! Il était possible d'établir un contact avec les animaux électriques !

Déjà le cheval relevait la tête, quêtant une autre friandise. Sa crinière et sa queue s'agitaient de façon moins convulsive.

— Une larve, vite ! murmura la fillette.

Michel sursauta, brutalement tiré de son hypnose il eut un faux mouvement. La besace lui échappa et tomba sur le sol avec un bruit de gong. Cette fois le cheval se dressa sur ses pattes postérieures en hennissant sur une note stridente. Ses sabots fouettèrent l'air, puis retombèrent sur la plaque dans une gerbe d'étincelles.

Nathalie sentit passer l'éclair. Un flash aveuglant l'enveloppa tandis que l'espace crépitait. Des milliers d'aiguilles coururent sur sa peau, ses cheveux se dressèrent tandis que le court-circuit bleuissait la plaque sous ses semelles d'argile. Cela chuinta dans une explosion de chalumeau et une forte odeur d'ozone emplît l'air. Le cheval fit volte-face, s'éloignant dans un lourd galop qui martelait le fer telle une enclume. Nathalie se mordit le dos de la main, ébahie d'être encore en vie. Une grande fleur de suie tachait le sol, là où la décharge avait libéré son flux énergétique. À travers ses pantoufles de glaise la fillette percevait la chaleur qui montait du métal surchauffé.

— Ben mince ! bredouilla Michel, j'ai cru que ça y était ! T'as vu l'éclair ? Ça bourdonnait comme un essaim de guêpes !

Nathalie hocha la tête. Ses sabots avaient noirci. Quelle avait été la force de la décharge ? Trois cents volts peut-être. Trois cents volts irradiés à pleine puissance sur une surface de trente ou quarante mètres carrés !

Michel se baissa pour ramasser la musette. Le fond en était carbonisé et des flammèches brasillaient sur l'étoffe. Le tissu craqua soudain et les larves roulèrent sur le chrome. La plupart avaient éclaté sous l'intense chaleur comme de vulgaires châtaignes jetées sur la braise.

Nathalie s'essuya le visage. La plante des pieds lui cuisait. Peut-être avait-elle subi des brûlures au second degré ? Elle bougea.

— On rentre ? quémenda Michel.

— D'accord. Après tout on a réussi, non ?

— Tu parles ! Le canasson a failli nous griller debout mais à part ça tout baigne !

Nathalie retint une injure. Il fallait ménager le garçon, ne pas s'en faire un ennemi, et surtout ne pas souligner que le contact avait échoué à cause de sa maladresse.

— On peut les apprivoiser, insista-t-elle, c'est ce que je voulais démontrer. Tu as vu, il a mangé dans ma main.

— P't'être que si t'avais attendu il t'aurait AUSSI mangé la main ! ironisa le gosse.

Nathalie ne répondit pas. Ils ramassèrent les larves grillées et reprirent le chemin du campement. Quand ils émergèrent enfin du brouillard lumineux toutes les têtes se tournèrent vers eux. Corn vint à leur rencontre.

— On croyait que vous étiez morts ! lança-t-il, on a vu l'éclair. Putain, quel flash ! L'eau des trous s'est mise à grésiller et à faire des bulles.

Michel, tramant la savate, se précipitait déjà vers le groupe compact des gosses éberlués.

— On a rencontré un cheval, criait-il, un vrai monstre. Des tentacules plein la tête, des dents longues comme ça et des yeux énormes. Et ses sabots ! Ils crachaient le feu ! On a eu l'impression que la foudre nous passait sous les orteils ! C'est un miracle qu'on soit pas grillés comme des gigots !

Nathalie eut un soupir de lassitude. Elle avait espéré se faire un allié et voilà que celui-ci, au lieu de relater l'aspect positif du contact, s'ingéniait à terrifier ses camarades par un récit digne d'un film d'épouvante.

Les gosses entouraient Michel, le pressant de questions. Des bribes de narration dérivèrent en direction de la fillette.

— Alors elle a tendu la main, entendit-elle, les crocs du cheval ont failli lui bouffer le bras jusqu'au coude. Le pot qu'elle a eu ! Le bourrin, on croirait qu'il a une pieuvre sur la tête. Des tentacules empoisonnés qui remuent tout le temps... ziou, ziou... Comme des serpents en colère.

Sylvia perçut le découragement de Nathalie.

— Qu'est-ce que tu espérais ? observa-t-elle. C'était fatal ! Maintenant ils vont se monter mutuellement la tête et ce soir les

petits crieront dans leur sommeil. Tu n'y peux rien, le flash les a trop impressionnés. C'était comme si la foudre jaillissait du sol. Tu n'imagines pas comme les prêtres nous ont paru soudain inoffensifs.

## CHAPITRE V

La journée s'écoula dans une morne hébétude. Sylvia avait réussi à obtenir des enfants qu'ils disposent les feuilles de repos à la manière des écailles d'un grand poisson. Pour cela elle avait dû user d'astuce et présenter ce travail comme un jeu d'équipe.

— Nous allons bâtir une baleine ! avait-elle crié d'un ton faussement enthousiaste. Pour le moment elle est toute nue, nous allons lui passer son habit d'écailles, vous êtes d'accord ?

Les gosses avaient applaudi. Les plus petits surtout. Mais dans l'inévitable bousculade qui suivit plusieurs « tapis de sol » furent déchirés, réduisant d'autant l'espace de protection.

Malgré cela on parvint à former une espèce de radeau vert et mou dont les limbes se chevauchaient. La fragilité de l'ensemble interdisait bien sûr les déplacements violents ou répétés. Contraints à une semi-immobilité les enfants se laissèrent peu à peu gagner par la morosité des jours de pluie. La station assise, s'éternisant, leur rappelait les longs confinements sous la tente, tandis que l'averse crépite sur le double toit, et les jeux idiots que les moniteurs s'évertuent à animer jusqu'à ce que la nausée gagne tout le monde.

Sylvia, le visage blême et les yeux cernés, déployait un dynamisme de commande qui ne trompait personne. En quelques heures elle avait épuisé tout ce qu'on lui avait appris au cours du stage de formation. Chaque fois qu'elle proposait une quelconque activité, elle voyait invariablement les visages de ses auditeurs se plisser de dégoût...

— Et la charade-éléphant ? proposait-elle d'une voix mourante.

— Beerk ! bramaient les enfants.

— Et les proverbes queue leu leu ?

— Beerk !

Les poings serrés, elle finit par exploser :

— Alors proposez quelque chose, vous !

Les marmots hésitèrent, puis les premières boutades fusèrent, faisant rapidement boule de neige.

— Le jeu de la plus grosse quéquette ! lança un plaisantin anonyme, provoquant un éclat de rire général.

Corn, agenouillé à la frange du tapis, tâtait le limbe des feuilles du bout des doigts. Nathalie le rejoignit.

— Ça commence à mollir, murmura l'adolescent en pinçant une nervure, regarde, la chlorophylle pâlit, c'est mauvais signe.

— Combien de temps encore ? interrogea anxieusement la fillette.

Corn fit la moue.

— 'sais pas. Vingt-quatre heures. Pas plus.

Ils se turent et reportèrent leurs regards sur le campement des prêtres. Ceux-ci, se désintéressant apparemment des fuyards, s'absorbaient dans la confection de leur repas. Ils avaient ranimé le fourneau et posé sur les pierres branlantes une grosse marmite. Personne ne montait la garde. Deux rabatteurs, torse nu, jouaient au ballon. Le tableau ne trahissait aucune agressivité.

— Ils sont vachement malins, grommela Corn. On croirait des campeurs attendant l'heure du pique-nique !

Quelques minutes s'écoulèrent, puis une délicieuse odeur de poulet rôti flotta dans les airs, poussant ses effluves en direction de l'oasis. Ce parfum s'estompa pour être remplacé par une bouffée de pain chaud et craquant. En dix secondes toute la plaine fut baignée par cette atmosphère de fournil.

— Ce n'est pas possible ! grogna Nathalie, salivant malgré elle. Ils ont ouvert une auberge !

Corn haussa les épaules.

— Idiotie ! tu ne connais pas le truc ? Ils se servent de petits sachets de poudre aromatique concentrée. Une cuillère à soupe dans dix litres d'eau bouillante, et tu fais naître n'importe quelle odeur : viande rôtie, gâteau sortant du four... Tout ce que tu veux ! Ça fait partie de leur panoplie de blocus. C'est une arme psychologique terriblement efficace dès qu'il s'agit de s'en prendre à une bande de crève-la-faim dans notre genre. Tu vas voir, dans trois minutes les mômes vont réclamer à bouffer !

Tout ça à cause de quelques sachets délayés dans une marmite de flotte boueuse !

Le plus drôle c'est que ces produits ne sont même pas comestibles ! Une fois l'odeur évaporée on n'a plus qu'à se dépêcher de vider la marmite dans une ornière.

Nathalie jura à voix basse. Cedric, le museau tendu, reniflait en salivant. Les parfums se succédaient dans le vent : fragrances de pâtisserie, de boulangerie, cuissons gourmandes aux savantes dorures...

Le minuscule fait-tout coincé entre deux pierres semblait cuire entre ses flancs des montagnes successives et disparates de gigots, de ragoûts, de brioches, de caramels fondants au rhum roux. Des brises de pralines, des alizés de kirsch, balayaient les contours de l'île. Des hectolitres de confitures les plus diverses bouillaient, encerclant la plaine de fer...

— Des poudres, répéta Corn, maussade, de foutues poudres chimiques sans valeur nutritive. Des poisons amers qui vous brûlent la langue. Ce ne sont que des mirages... De simples fantômes ! Il n'y a rien dans la marmite. Rien que de la flotte dégueulasse !

Les enfants ne tardèrent pas à se plaindre. Il fallut distribuer les dernières larves, mais ce repas parut bien frugal en regard des succulences que laissaient présager les odeurs émanant du camp des prêtres.

Les petits recrachèrent leur part en criant qu'ils voulaient « du gâteau des curés ». Les autres garçons, après s'être d'abord contentés de grogner, commencèrent à se battre avec la nourriture.

— Ton rata c'est du caca ! cria l'un d'eux à l'adresse de la monitrice.

En quelques minutes les derniers vivres finirent éparpillés dans les cheveux des mutins. Sylvia, débordée, tenta de raisonner les rebelles, mais elle fut lapidée à l'aide de débris alimentaires.

— On veut bouffer comme les curés ! hurla un adolescent rouge d'excitation.

Et il fit mine de quitter la surface de protection pour marcher à la rencontre des prêtres. Corn le frappa violemment au visage,

lui faisant éclater la bouche, puis, lorsque le gosse s'effondra sur le sol, il redoubla d'un coup de pied au ventre qui rejeta sa victime sur le dos, à demi inconsciente et bavant des bulles de sang.

— Avis aux amateurs, gronda l'apprenti forgeron, bouchez-vous le nez ! Il s'agit simplement d'un piège des curés. Ramassez donc la nourriture que vous avez gâchée et savourez-en les miettes car vous n'aurez rien d'autre à vous mettre sous la dent tant que les guêpes n'auront pas levé le camp !

Sylvia alla soulever l'enfant sanguinolent qui pleurait en poussant des couinements de porcelet blessé.

— T'es dingue ! jeta-t-elle en fixant Corn avec horreur, tu aurais pu le tuer !

— Ouais, bafouilla la victime, y m'a cassé les dents... J'le dirai, j'le dirai...

— Et alors ! vitupéra l'apprenti, tu crois que je vais pleurer sur lui ? Je déteste les mômes, ça pisse, ça chie, ça dégueule ! Ça se vide par tous les bouts ! C'est mou, ça me donne envie de taper dedans dès que j'en vois un... Si tu ne les fais pas marcher à coups de bottes ils auront ta peau, ma vieille. D'ailleurs ils ont déjà commencé !

Il s'interrompit, haletant, les yeux fous. De la bave coulait sur son menton. Il fit face au troupeau, les poings sur les hanches, dans une attitude de pur défi.

— Vous entendez ? vociféra-t-il. Le prochain qui me cherche je le balance sous les sabots des chevaux électriques !

Nathalie avala péniblement sa salive. Corn lui faisait peur. En terrifiant les orphelins il jouait le jeu des prêtres du Saint-Allègement. Déjà les « bébés » reniflaient leur morve et leurs larmes en balbutiant :

— Peur... Veux m'en aller. Méchant, le garçon !

Son avertissement énoncé, l'apprenti forgeron s'isola à l'une des extrémités du tapis végétal. De temps à autre il regardait par-dessus son épaule, considérant la masse indistincte des marmots, et lâchait une invective.

— Vous n'avez même pas de poils à la bite, conclut-il enfin, alors n'espérez pas faire la loi !

Sylvia, agenouillée, essayait de tamponner les lèvres fendues du gosse maltraité.

— Il est fou ton copain ! souffla-t-elle en jetant un bref coup d'œil à Nathalie. On se demande ce qu'il fait ici. C'est de la graine de guêpe ! En attendant c'est gagné, tous les gosses sont persuadés d'être aux mains d'un cinglé !

Nathalie se mordit la lèvre. Elle savait que Sylvia avait raison.

Les rabatteurs du Saint-Allègement n'avaient probablement rien perdu de la querelle. À peine se formulait-elle cette pensée qu'une voix amplifiée par un mégaphone retentit dans les airs.

« Mes enfants ! Mes enfants ! » disait-elle, onctueuse en dépit de l'écho métallique. « Mes enfants, je vous en conjure, venez à moi ! Nous vous protégerons. Fuyez les voyous qui vous commandent, n'écoutez pas les contes à dormir debout dont ils vous abreuvent. Mon cœur se serre car mes frères et moi allons devoir reprendre la route en vous laissant entre les griffes de ces vauriens. Oh ! j'ai peur pour vous... Je sens que vous allez souffrir. Beaucoup souffrir. Réfléchissez, il n'est pas encore trop tard ! »

Nathalie ferma les paupières pour ne plus voir les visages attentifs qui l'entouraient. Le nez levé, les gosses se gavaient de ce chant des sirènes. Ils avaient envie de croire à la voix qui tombait des nues. L'homme qui parlait ainsi ne paraissait pas méchant. Après tout c'était une sorte de grand-père professionnel, n'est-ce pas ? Un vieux type maigre, plein de rides, qui vous embrassait en vous piquant les joues. Qui sentait le tabac, le savon... des trucs de grandes personnes, quoi ! Et puis un mec à soutane ça ne pouvait pas vous blesser. Une soutane ! Allons donc, une espèce de robe trop longue comme en portent les mémés ! Est-ce qu'un type affublé d'une robe pouvait vous faire du mal ? Les curés, ils ont toujours des petits gestes étriqués, comme si ça allait leur briser les articulations de trop bouger ! Et puis des mains roses de bébé. Des mains de feignants, comme on dit... Ils doivent juste avoir de la corne au bout des doigts à force de tourner les pages de leurs bouquins de prières. On sait bien que c'est le seul sport qu'ils pratiquent. Ça, et le plongeon dans l'eau bénite... Nathalie redressa la nuque.

Oui... Elle n'avait pas besoin de sonder les regards pour recomposer l'itinéraire intérieur de chacun des garçons qui l'entouraient.

Le silence revint. Là-bas, le prêtre avait tourné les talons. Il jouait habilement la partie. L'indécision faisait vaciller les yeux des naufragés.

Nathalie cherchait désespérément quelque chose qui pût faire basculer le rapport des forces en sa faveur, mais elle ne trouvait rien.

« Les premières désertions auront lieu cette nuit », pensa-t-elle avec fatalisme.

— Il faut bouger, chuchota Sylvia, faire diversion. Organisons une marche, une randonnée. Partons à la découverte de l'oasis.

— Et si les chevaux nous chargent ? objecta Nathalie.

Sylvia haussa les épaules.

— Au point où nous en sommes ! Si nous laissons les mêmes croupir dans leur peur ils fugueront tous au cours de la nuit.

— D'accord. Allons-y.

La monitrice eut beaucoup de mal à secouer le bloc compact que constituaient à présent les enfants rétractés dans un attentisme méfiant.

« Ils n'ont plus confiance en nous, songea-t-elle, ils se demandent qui est leur véritable ennemi. »

Une colonne molle se constitua. Les garçons avançaient en traînant les pieds. Certains même s'étaient déchaussés dans une attitude de défi évident. Nathalie se garda d'intervenir. Les petits traînaient en queue de colonne. Le nez froncé, ils reniflaient en bégayant : « Gâteau... Gâteau. » Et leurs mains humides de salive se tendaient vers le camp des prêtres.

La promenade sur la plaque n'allégea aucunement l'atmosphère. Les gosses marchaient contre leur gré, fixant le sol, refusant tout dialogue. Après une demi-heure d'une déambulation sinistre Sylvia donna le signal du retour.

— La nuit sera longue, dit-elle quand ils atteignirent le tapis de feuilles.

## CHAPITRE VI

Les enfants se plaignaient dans leur sommeil. Le petit Charles-Henri, dont Nathalie avait la garde, gigotait en geignant. Par moments il murmurait quelque chose à propos d'une espèce de croque-mitaine qu'il surnommait le « mange-bébés »... La fillette crut comprendre qu'il s'agissait d'un ogre hybride, une sorte de centaure personnifiant Corn et les chevaux électriques.

Torturé par son cauchemar le gamin finit par se dresser en hurlant :

— La mézante bête ! sanglotait-il, le manze-bébé, il est là...

Ses cris réveillèrent les autres petits qui commencèrent aussitôt à pleurer en réclamant les choses les plus diverses.

— Gâteau !

— Pipiii !

— Fait caca...

Nathalie ne chercha pas à les calmer. Elle scrutait les ténèbres, craignant une action de commando des prêtres. Sa résistance nerveuse fortement amoindrie par le manque de sommeil peuplait son esprit de craintes vagues. Sylvia réfuta ses arguments.

— Pourquoi les curés attaqueraient-ils ? disait-elle. Les mômes s'éparpilleraient aussitôt. Ce serait trop compliqué. Non, ils vont s'évertuer au contraire à gagner leur confiance. Si les choses continuent au train où elles vont, les gosses ne tarderont pas à nous lâcher. Ils ont faim et peur. L'immobilité leur pèse. De toute manière dès que les feuilles seront pourries il faudra bien se décider à bouger. Tu as vu le ciel ? En fin de journée il était noir. Il pleuvra d'ici peu, ça veut dire que l'oasis va se couvrir de mares et de flaques. Chaque dépression du terrain retiendra l'eau de l'averse. Nous allons patauger et nos sabots s'imprégneront comme des éponges ! N'oublie pas qu'ils ne sont

pas imperméables ! Humides, imbibés, ils ne nous protégeront plus des décharges !

Elle fit une pause avant d'ajouter plus bas :

— De toute façon tu sais qu'ils sont mal cuits. La flotte va les ramollir progressivement. De poreux ils deviendront mous. Nous finirons pieds nus, clopinant dans les flaques. Autant plonger dans une baignoire, un sèche-cheveux branché à la main.

Nathalie se rongait l'ongle du pouce.

— Les curés vont peut-être se lasser ? dit-elle d'un ton mal assuré.

— Tu rêves ! vitupéra Sylvia. Ils attendront encore un peu. Après quoi ils utiliseront la manière forte. Tu n'as pas encore compris qu'ils nous assiègent parce qu'ils n'ont pas découvert d'autres victimes aux alentours ? Nous sommes leur seul gibier, ils n'abandonneront pas la chasse.

— Caca ! Caca ! hurla brusquement un petit en se tenant le ventre à deux mains. Il galopait déjà sur la plaque à la recherche d'un endroit pour se soulager. Sylvia bondit à sa poursuite.

— Moi aussi, gémit un autre marmot en baissant la guenille qui lui tenait lieu de culotte.

— Les bébés, ils ont bouffé les feuilles du tapis, m'dame ! intervint Michel ; ça leur a filé la colique !

Nathalie repoussa les enfants pour examiner les contours des limbes flétris. Des marques de dents en ébréchaient le périmètre comme si des chenilles géantes avaient décidé de dévorer la natte de protection. Qu'y avait-il de surprenant à cela quand on prenait la peine de se rappeler que les gosses passaient la majeure partie de leur temps à sucer et mâchouiller tout ce qui leur tombait sous la main ?

— Ils sont p't'être empoisonnés ? envisagea Michel. Si ça se trouve ils vont devenir tout bleus et mourir-dans-d'atroces-souffrances...

« Mourir-dans-d'atroces-souffrances », la locution lui plaisait, c'était sensible. Nathalie alla prévenir Sylvia.

— Je ne sais pas si les feuilles sont toxiques, avoua celle-ci, je ne suis pas du coin. Et puis les stages de botanique ça me barrait !

Les malades ne moururent pas. Tout juste se contentèrent-ils de gigoter en se comprimant le ventre à deux mains pendant que les grands les abreuyaient des quolibets d'usage : « Hou ! les chiasseux ! Hou ! les merdeux ! »

Nathalie s'endormit, assise en tailleur, le menton sur la poitrine, vaincue par la fatigue. Le froid de la nuit avivait les brûlures de ses pieds. Sous ses fesses la grande feuille aux nervures complexes prenait la consistance d'un ballon dégonflé. À l'aube elle fut réveillée par le cri d'alarme de Corn. L'apprenti forgeron pointait le doigt, désignant trois enfants qui couraient vers le camp des prêtres en se tenant par la main.

Ils avaient jeté leurs sabots pour aller plus vite, et leurs pieds nus se décollaient de la plaque avec des bruits de ventouse.

— Les saligauds, jura Corn, je vais les rattraper !

— Non, ordonna Nathalie, ils vont trop vite, tu ne pourrais les avoir qu'en ôtant tes chaussures.

Là-bas les gosses galopèrent vers la prairie sans regarder derrière eux. Soudain, alors qu'ils allaient franchir les derniers mètres les séparant de la boue du chemin, un galop grondant ébranla le sol brillant. Toute l'oasis tremblait dans un cliquetis d'armure attaquée par un vibromasseur. Les chevaux surgirent du brouillard de reflets. En pleine course, l'encolure allongée. Ils galopèrent pour le plaisir, martelant le chrome. Les fuyards leur barraient la route, gnomes sombres et gesticulants se déplaçant à ras de terre, comme les prédateurs qui vous mordent aux jarrets.

Le cheval de tête se cabra en hennissant, ses sabots battirent l'air et retombèrent sur le sol avec un craquement de câble à haute tension qui se rompt.

L'éclair crépita, flaque magnésique et bourdonnante dont la lumière mortelle enveloppa les enfants aux pieds nus.

Durant une interminable seconde les trois corps tressautèrent, soumis à d'effroyables spasmes, puis le court-circuit mourut dans une dernière gerbe d'étincelles. Les chevaux se regroupèrent, la crinière hérissée.

« Ils vont nous charger ! » pensa Nathalie impuissante. Le grand cheval blanc qui paraissait commander la horde

s'approcha lentement, en éclaireur. Dévisageant ce troupeau d'envahisseurs blottis au milieu d'une tache verte à l'odeur âcre.

En le voyant marcher vers eux, les enfants gémirent en chœur et se pressèrent contre Sylvia. Nathalie saisit Cedric par le collier. Comme tous les chiens il n'aimait guère les chevaux et elle ne voulait pas courir le moindre risque.

L'étalon aux pattes musculeuses s'immobilisa en face de la fillette, flairant le vent. Nathalie eut la conviction qu'il s'agissait de l'animal avec lequel elle avait réalisé son premier contact. Il semblait hésiter sur la conduite à tenir. Le court-circuit avait noirci ses sabots qui paraissaient maintenant enduits de cirage. Il baissa le cou, renflant les limbes du tapis et se mit à brouter l'une des feuilles de protection.

Nathalie frémit en pensant que la horde entière allait l'imiter, réduisant à néant la fragile retraite des naufragés. Par bonheur le végétal se révéla d'un médiocre intérêt gustatif, et le grand cheval recracha ce qu'il venait de prélever.

Faisant volte-face il lâcha sur les enfants une interminable salve de crottin, puis s'éloigna au petit trot. Le troupeau l'imita. Dans un vacarme de ferraille la horde s'enfonça au cœur de la brume de reflets.

Nathalie fut la première à reporter son regard sur les trois corps abattus au centre de la tache de suie marquant le bord de la plaque.

Malgré la distance on les devinait tordus, cassés par les convulsions.

— Là, c'était au moins du mille volts ! souffla Michel admiratif. Putain ! Quelle fricassée !

Personne n'eut le courage de le gifler. Ce fut la seule oraison funèbre des trois déserteurs.

## CHAPITRE VII

Les feuilles pourrissaient doucement. Leur beau vernis lisse et caoutchouté avait d'abord pris la consistance de la baudruche flasque pour évoluer ensuite vers celle de la mie de pain mouillée.

Elles partaient en lambeaux au moindre mouvement. Lorsqu'on les touchait on pensait immédiatement à ces débris de salade flétrie qui s'effilochent au fond des vivariums chez les marchands d'animaux domestiques. En peu de temps le tapis de protection se désagrégea. La gesticulation des petits y contribua à vrai dire fortement, car les bébés, enthousiasmés par la déliquescence générale, pétrissaient les débris végétaux de toute la vigueur de leurs doigts potelés. Ils écrasaient, trituraient, malaxaient, et finissaient invariablement par porter le fruit de leurs pétrissages à la bouche. Comme si leur estomac était le seul organe capable de leur donner une image exacte de l'univers.

Cette démarche laissait Nathalie perplexe. Les marmots mâchaient indifféremment tout ce qui leur passait entre les mains. Lambeaux de vêtements, débris végétaux, qu'ils étaient en mesure de sucer des heures entières pour en extirper les sucres les plus secrets. Le malaxage leur prenait aussi beaucoup de temps. Les surfaces dures ne les intéressaient guère, ils préféraient de loin le mouillé, le malléable. Tout ce qui s'écrase entre les doigts ou s'aplatit sous le poing. L'amollissement du tapis végétal fut pour eux une véritable aubaine, et il ne leur fallut que peu de temps pour changer les limbes nervurés en une répugnante bouillie d'épinards dont ils se barbouillèrent avec des gloussements extatiques.

Un autre problème, toutefois, harcelait Nathalie. L'eau commençait à manquer. Au début on avait rempli les gourdes avec l'eau des flaques qui parsemaient le sol métallique. Mais le

temps s'écoulant, ces stagnations avaient fini par s'évaporer, ne laissant subsister au fond des cuvettes qu'un dépôt vaseux chargé de copeaux de fer. Les gosses se plaignaient de la soif et il avait fallu restreindre les distributions de liquide. Corn et Nathalie partirent en exploration avec l'espoir de dénicher un nouveau point d'approvisionnement, mais ils ne rencontrèrent que des mares boueuses aux reflets métalliques. L'eau croupie était saturée de limaille. D'ailleurs, à certains endroits, une sorte de sable ferreux crissait sous les pieds des marcheurs. Cette poussière brillante irritait la peau comme du papier de verre. Si l'on y touchait, ses particules poudreuses s'incrustaient aussitôt sous l'épiderme, provoquant d'insupportables démangeaisons.

— C'est la poussière de la plaque, observa Corn, les copeaux arrachés par les sabots des chevaux qui frappent le sol. D'ordinaire l'humidité fixe la limaille à terre, mais dès qu'il fait chaud les grains se décollent. Si le vent se lève nous prendrons toute cette mitraille en pleine gueule !

— Il faudrait qu'il pleuve ! soupira la fillette en examinant son index auquel s'accrochaient quelques grains de limaille.

— S'il pleut nous courrons le risque d'être électrocutés, dit sobrement Corn, il n'y a plus de tapis et nos pantoufles ne resteront pas longtemps imperméables. D'ailleurs la plupart des gosses ont fêlé ou fendu l'une ou l'autre de leurs godasses. La situation va devenir intenable. Déjà qu'on crevait de faim. Si les curés ne partent pas on tuera un cheval.

— Je te l'interdis ! explosa Nathalie.

— Tu dérailles, se moqua l'apprenti forgeron, tu préfères qu'on bouffe l'un des bébés ? Remarque que moi ça me gênerait pas outre mesure. Au moins c'est plus facile à tuer... et moins dangereux !

En désespoir de cause ils remplirent les gourdes dans un trou qui leur sembla moins fangeux que ceux précédemment visités.

« On la passera à travers un mouchoir, décida Nathalie, ça éliminera la limaille. Enfin, je l'espère... »

Au camp les bébés pleuraient avec des voix enrouées et les adolescents boudaient, tournant ostensiblement le dos à Sylvia.

— Tu nous enquiquines avec tes jeux idiots ! lança un garçon. Tes charades, tes portraits chinois on s'en fout ! C'est pour les moutards !

— Ouais ! renchérit un second, si tu veux nous distraire montre-nous plutôt tes nichons !

— Et ta mouillette !

— Ouais !

— À-poil-la-mono ! À-poil-la-mono ! scanda bientôt le groupe en martelant la plaque à coups de sabots.

L'arrivée de Corn ramena le silence. On entreprit de distribuer l'eau en improvisant un filtre à l'aide d'un morceau de chemise ficelé sur le goulot de la gourde. Le liquide gouttait dans les gobelets avec une lenteur de clepsydre.

— C'est encore de la flotte qui a le goût de ferraille ! se plaignit l'un des gamins. Ça va nous rendre malades, on va se rouiller les boyaux ! Quand est-ce qu'on va manger ? Les curés se privent pas, eux ! Tout à l'heure ça sentait le rôti de porc...

— Et le bonbon ! lança un petit.

— Et le gâteau tout chaud !

— Miamm !

— Si vous avez faim boulottez l'un des bébés, grogna Corn, il en restera toujours trop !

— Ouais ! s'exclamèrent les garçons enthousiastes, dévorons les bébés. Bouffons-leur les mains !

— Et les pieds !

— Et les oreilles !

— Et les fesses !

— Et la quéquette !

— Ah ! c'est chouette...

Tout en scandant leur comptine les garçons s'étaient mis à poursuivre les petits. D'abord ils les chatouillèrent, provoquant des trilles de gloussements aigus. Puis les agaceries dégénérèrent en pincements et en oreilles tirées. Les « bébés » se débattaient, hésitaient entre le rire et les larmes.

— Je suis Croque-marmots ! cria un garçon.

— Et moi Bouffe-moutards ! hurla un autre en grossissant sa voix. Sus aux tête-biberons !

— À la broche !

— À la marmite !

Sous l'alibi de la plaisanterie perçait, comme de coutume, la cruauté enfantine et le plaisir pervers de faire mal. Les petits, qui connaissaient bien la règle du jeu, ne riaient plus du tout.

Nathalie dut frapper dans ses mains pour ramener le calme.

Dans le courant de l'après-midi les nuages, qui n'avaient cessé de s'assombrir, paraissaient toucher la crête des arbres. Le ciel était presque uniformément noir. Les prêtres, debout au bord de la plaque, avaient endossé des cirés de marin. L'un d'eux observait le troupeau des réfugiés, longue-vue au poing.

— Il n'y a pas de vent, dit Nathalie, la pluie n'amènera pas la tempête.

Corn cracha sur le sol.

— Tu sais bien que la pluie précède toujours l'ouragan de quelques jours ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Si les chevaux décident de se coller au sol ils vont électrifier toute la surface de l'oasis jusqu'à la fin de l'averse. Tu as vu ce que produit un seul de ces canassons quand il décharge ? Alors, imagine ce qui peut se passer lorsque le troupeau tout entier joue aux électro-aimants ! Je suis sûr qu'ils fabriquent autant de courant qu'une petite centrale électrique. Combien de temps peuvent-ils tenir ?

Nathalie fronça les sourcils, rassemblant des souvenirs de lecture.

— Trois ou quatre heures à ce qu'on dit, lâcha-t-elle. Pendant toute la période d'aimantation ils sont indéracinables. Mais nous nous affolons peut-être pour rien. Ils n'éprouveront sûrement pas le besoin d'adhérer au sol... Ce ne sera qu'une averse sans risque de trombe.

— Comment peux-tu prévoir ce qui se passera dans la tête de l'étalon leader ? C'est lui seul qui définira l'attitude du clan. S'ils se branchent tous sur la plaque, le fer va virer au rouge ! L'oasis ne sera plus qu'une chaise électrique géante ! Nous allons frire comme des lardons dans une poêle.

— Tous les points du territoire ne sont peut-être pas recouverts de métal, observa Nathalie. Il existe sans doute un rocher qui perce la plaque.

— C'est idiot, jugea Corn. Ton rocher sera mouillé de toute façon, donc conducteur d'électricité...

— Alors il n'y a plus qu'à s'en remettre à la chance, conclut Sylvia qui était demeurée silencieuse. Et à prier pour que nos chers chevaux ne soient pas effrayés !

Ils se séparèrent, maussades. Une demi-heure plus tard le prêtre préposé aux harangues lança un ultime appel.

— La foudre approche ! gémissait-il hypocritement. Vous allez être pris en sandwich entre les éclairs et les courts-circuits des chevaux. Je vous en conjure, nous rentrons à la base, accompagnez-nous. Je ne peux me résoudre à vous voir périr ! Songez qu'une fois électrocutés vous ne jouirez même pas des derniers sacrements !

Corn lui cria une injure, mais les visages des enfants reflétaient un profond désarroi. Un silence pesant tomba sur le troupeau. En début d'après-midi la luminosité baissa considérablement et la nuit s'installa en plein jour. Les nuages se rabotaient la panse à la cime des arbres. Enfin les premières gouttes claquèrent sur le territoire de métal avec un fracas de verre brisé. Nathalie osait à peine respirer.

Le territoire d'acier résonnait comme un gong fusillé à la grenaille. Des flaques se formèrent très vite. L'eau que la terre ne pouvait boire stagnait en mares. La moindre dépression du terrain faisait office de cuvette.

Nathalie et ses compagnons ruisselaient de la tête aux pieds, les vêtements transpercés, collés au corps. Les grossiers sabots d'argile s'imbibaient lentement et l'humidité assombrissait leur matière poreuse. La fillette sentit bientôt quelque chose de gluant entre ses orteils. La glaise mal cuite se défaisait, retournant à la boue. Personne ne bougeait. Plantés comme des piquets, les naufragés subissaient l'averse en grimaçant. L'eau leur martelait le crâne de ses gouttes dures tandis que les ruissellements drainaient sous leurs pieds une mare aux reflets huileux.

Si une décharge électrique les surprenait maintenant elle n'épargnerait aucun d'eux. Ils en étaient tous conscients. Tous sauf les petits, naturellement, qui gambadaient entièrement nus en s'aspergeant et en sautant à pieds joints dans les flaques pour provoquer d'immenses éclaboussures.

Nathalie grelottait d'angoisse, attendant la seconde où le territoire de métal s'illuminerait dans un gigantesque flash. Il lui semblait entendre bourdonner les courts-circuits, voir les éclairs sinuer entre les mares, longs zigzags de bande dessinée se terminant par une flèche pointue.

L'averse ne finissait pas, elle déversait ses cataractes avec une conscience professionnelle de lance d'incendie. Les petits hurlaient de joie, se roulaient dans les mares. Ils avaient tous quitté leurs guenilles et la pluie les lavait sans qu'ils s'en rendent compte. Leur peau reprenait peu à peu son rose naturel.

Au bout d'une heure les gouttes s'espacèrent et la lumière revint. L'oasis de fer brillait de tous ses reflets. Les enfants, hagards dans leurs haillons aux allures d'algues pourries, échangèrent des sourires timides.

— Il n'y a pas eu de vent ! triompha Nathalie, il n'y a pas eu de vent ! Les chevaux ne se sont pas sentis menacés.

Au même moment l'averse cessa.

— Remplissez les gourdes, ordonna aussitôt Sylvia.

Les enfants bougèrent, engoncés dans leurs hardes gorgées d'eau. Ils étaient tous un peu pâles mais feignaient de n'avoir pas eu peur.

— Enlevez vos vêtements et essorez-les, commanda la monitrice, ce n'est pas le moment d'attraper la crève.

— Les filles d'abord ! gouailla l'un des gamins.

— Ouais ! La mono d'abord !

— Et la fille au chien !

L'échange fut brusquement interrompu par un cri de Michel. Nathalie fit volte-face. Le garçon aux lunettes fêlées pointait le doigt en direction de la plaine.

— Les... les curés, bégayait-il, ils sont partis !

Une lueur de stupéfaction illumina tous les regards.

Incrédule, Nathalie plissa les paupières, mais Michel avait raison. Les prêtres avaient levé le camp, emportant leurs tentes et leur marmite-piège.

— Ils ont eu peur de la tempête ! dit Sylvia. Ils ont dû croire que l'averse cachait une trombe aspirante.

— Ils se sont lassés, soupira Nathalie, le blocus s'éternisait. L'opération n'était plus rentable.

— Les caca-curés se sont tirés ! jubila Michel. Ils ont eu la trouille de l'orage.

— Ou alors c'est un piège, grinça Corn. Ces salauds sont planqués dans la forêt, sous les arbres, il faut attendre avant de quitter la plaque.

L'enthousiasme retomba. L'hypothèse évoquée par l'apprenti forgeron paraissait affreusement vraisemblable. Tous les enfants se mirent à fixer la lisière de la forêt.

— Bon sang, c'est sûr, gémit Michel, ils nous font le coup du guet-apens indien !

Les gestes se suspendirent et l'on demeura immobile, à l'affût. Après quelques minutes d'attention soutenue, les gosses se persuadèrent qu'ils voyaient bouger des ombres sous le couvert.

— Ouais ! s'exclamaient-ils, ça rampait... et puis ça bondissait en se cachant... là-bas !

Chacun désignait un point différent de la forêt, à croire que les bois abritaient une armée entière de rabatteurs aux aguets.

Cedric, lui, grognait sourdement, et de façon continue. Attitude qu'il adoptait toujours en présence d'une menace. Chose curieuse cependant, il tournait le dos à la forêt et flairait, la truffe basse. Nathalie éprouva un violent malaise. Une sensation de danger imminent l'oppressait. Elle regarda autour d'elle, s'appliquant à s'abstraire du bourdonnement des enfants occupés à localiser des silhouettes qui n'existaient que dans leur imagination.

Elle crut percevoir un grattement diffus, un raclement qu'elle ne réussissait pas à localiser. Et soudain ses yeux se posèrent sur une grande tache de rouille marbrant le sol. Elle eut la certitude que la fleur rousse s'écaillait. Des particules de métal oxydé se détachaient tandis qu'une poussière pourpre montait comme une fumée. Le phénomène était si surprenant que Nathalie n'eut même pas la présence d'esprit d'ouvrir la bouche. Elle en était encore à se demander si elle était victime d'une hallucination quand la tache de rouille creva sous l'impulsion d'un coup de pioche venu du sous-sol. Le métal friable, réduit à

l'état de dentelle, vola en éclats et un prêtre vêtu d'un ciré boueux jaillit du trou ainsi pratiqué. Seul son torse émergea du sol. On eût dit un soldat se dressant dans sa tranchée. Il tenait un lasso qu'il fit tournoyer au-dessus de sa tête, avant d'en jeter le nœud coulant en direction des enfants. Tout cela se déroula avec une incroyable rapidité. Lorsque Nathalie se résolut enfin à crier, l'un des garçons avait été happé par la corde et le prêtre le halait de la même manière qu'on tire un gros poisson sur un quai. Au même instant une seconde fleur de rouille creva à vingt mètres de la première et un autre rabatteur jaillit des entrailles de la terre comme un diable, la tête couronnée d'un lasso sifflant. Le filin frôla Nathalie et resserra sa boucle autour des pieds d'un bébé qui fut lui aussi traîné d'un mouvement vif et puissant. Les enfants comprirent ce qui arrivait. Mettant l'attente à profit, les prêtres avaient creusé des tunnels sous la plaque pour s'y déplacer comme sous une banquise. En tâtonnant ils avaient isolé les points faibles du territoire d'acier pour émerger au cœur même de l'oasis sans avoir à y poser la semelle.

Deux, trois autres taches d'oxydation éclatèrent. Ce fut la panique. Les enfants couraient en tous sens, perdant leurs sabots, piétinant les petits. Les prêtres, après avoir halé les victimes jusqu'à leur trou, leur appliquèrent sur le visage un tampon anesthésiant qui plongea aussitôt les enfants dans un coma profond. Ce travail accompli, ils disparurent à l'intérieur des souterrains, remorquant leur gibier inconscient. L'opération n'avait pas duré plus de trente secondes. Sylvia, éperdue, dénombra quatre manquants. Cedric s'avança, les crocs découverts jusqu'au bord du premier trou, mais recula vivement, comme sous l'effet d'une odeur nauséabonde. Après avoir reniflé le pourtour de la cavité il coucha les oreilles en signe d'inquiétude. Nathalie ne comprit rien à ce manège car le doberman, d'ordinaire, ne craignait pas les hommes, fussent-ils armés.

Sylvia, agissant avec efficacité, avait rassemblé les enfants en un point relativement éloigné des fleurs de rouille et s'évertuait à calmer les bébés qui braillaient d'épouvante, ou de douleur.

Plusieurs d'entre eux, piétinés au cours de la bousculade, avaient eu les mains écrasées par les sabots de leurs aînés.

Corn s'agenouilla à côté de Nathalie.

— Sacré dieu ! siffla-t-il légèrement admiratif, quel coup de maître ! Tu as vu ça ? Les mômes ficelés et traînés comme des gorets. De vrais pro' les curés !

Nathalie se pencha sur l'ouverture. Le boyau paraissait interminable. Aucun étai ne trahissait le travail humain.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, comment auraient-ils eu le temps de creuser de pareilles galeries ? Réfléchis ! Ils ont jailli en quatre points distincts, ça voudrait dire qu'ils ont foré quatre tunnels ? Nous les aurions forcément entendus. On ne charrie pas des tonnes de terre sans éveiller l'attention...

Corn réfléchit.

— Il y a peut-être une autre explication, dit-il en examinant un lambeau de peau translucide qu'il venait de prélever dans la boue.

— Laquelle ?

— Regarde ça : une mue de serpent. Tu te rappelles de l'arbre mou dont je te parlais à notre arrivée ?

— Le serpent géant ? L'arbre devenu reptile pour échapper au vent ?

— Oui. Cette taupinière c'est son domaine ! C'est lui qui en a creusé les galeries, pas les rabatteurs. C'est sa tanière qui serpente ainsi sous la plaque. Les prêtres n'ont fait que se glisser dans l'un ou l'autre des accès qui débouche dans la plaine. Les souterrains étaient déjà creusés, ils n'ont eu qu'à les emprunter pour se balader sous nos pieds. Voilà pourquoi il n'y a pas eu de bruit. Ils n'ont eu qu'à ramper en attendant de voir une tache de rouille au-dessus de leur tête.

— Mais comment...

— Parce que la rouille vient probablement du dessous ! C'est l'arbre mou qui attaque la plaque au moyen de ses sécrétions. Il a peut-être l'habitude d'attaquer les chevaux... Et puis je t'ai dit qu'il ne craignait pas les décharges !

— L'arbre mou ? répéta Nathalie interdite.

— Ça n'a rien d'étonnant, fit Corn, condescendant. Les plaines de boue sont pour lui des terrains d'élection. Il est

normal qu'il concentre son action sur le seul gibier intéressant de la région. En l'occurrence, les chevaux ! Les prêtres ont pris de sacrés risques en s'introduisant chez lui !

— Il faut prévenir Sylvia.

— Si tu veux, ça ne changera rien. Les curés vont revenir à l'assaut.

Il fronça le nez puis ajouta en ricanant.

— À l'assaut au lasso ! Ha, ha ! Elle est bonne celle-là !

Nathalie lui tourna le dos, exaspérée. À présent elle comprenait pourquoi Cedric avait refusé de descendre dans le boyau. La piste du serpent ne lui avait pas échappé. Sylvia, très pâle, achevait de rassembler les enfants.

— Quatre manquants et plusieurs bébés blessés. Tu as vu ? Ils en ont eu assez d'attendre. Maintenant ils vont nous capturer peu à peu, les uns après les autres. Tu peux être sûre que les gosses enlevés sont déjà en route vers la catapulte. Les enfants c'est moins lourd et ça vole plus haut !

— Calme-toi ! supplia Nathalie, tu vas rendre les mômes hystériques.

Sylvia se cacha le visage dans les mains. Ses épaules tressautaient sous les sanglots. Nathalie eut un mouvement vers les enfants, mais elle se heurta à un mur de regards hallucinés où la haine et la peur se livraient une guerre de territoire.

— T'as menti ! lui cria Michel, on n'est pas à l'abri ! Ton oasis de fer est trouée comme une passoire... Les caca-curés vont revenir, et tu ne pourras rien contre eux. T'es qu'une... t'es qu'une... t'es qu'une FILLE !

## CHAPITRE VIII

Les prêtres ne tardèrent pas à lancer un nouvel assaut. Comme la fois précédente, ils se faufilèrent dans les galeries creusées par l'arbre mou et jaillirent du sol au milieu d'une tache de rouille, crevant la fragile dentelle à coups de pics. Avec une extrême habileté ils concentrèrent leurs efforts sur les petits, moins lourds à tirer, et dont la force musculaire réduite était facilement maîtrisable. De plus, les très jeunes enfants, réalisant mal ce qui se passait, mettaient un temps infini à réagir. Les activités absorbantes auxquelles ils se livraient (dessiner dans la poussière du bout d'un index mouillé de bave, taper dans une flaque du plat des deux mains, pétrir les boules de crottin laissées par les chevaux...) réduisaient leur champ de conscience à un étroit cercle autarcique. Avant qu'ils aient même levé le nez, les boucles des lassos s'étaient refermées autour de leur taille et ils se sentaient tirés en arrière comme pour une partie de glissade. La plupart d'ailleurs, croyant à un jeu, commençaient par rire en se tortillant ou en faisant avec la bouche des bruits de moteur tels que « Vroum-Vroum » ou « Brroum-Bram, le train part »...

Ce n'est qu'à la dernière seconde qu'ils distinguaient enfin la silhouette du rabatteur souillé de terre, et dont seul le torse s'agitait au-dessus du sol, comme celui d'un cadavre qui lutte pour se dégager de sa gangue funéraire. Les grandes mains s'abattaient sur eux, les troussaient comme des poulets tandis que la corde leur ligotait bras et jambes.

Après c'était l'obscurité des tunnels à l'odeur fétide. Le royaume des mange-bébés. Le ventre de l'ogre. Le petit Charles-Henri, qui fit partie du second lot de victimes, eut si peur qu'il avala sa langue et mourut étouffé avant même d'avoir parcouru la moitié du chemin. Il n'émergea à l'air libre que le visage violet et les yeux emplis de veinules éclatées.

En l'espace de deux expéditions les rabatteurs du Saint-Allègement enlevèrent huit enfants, dont on ne sut jamais ce qu'ils devinrent.

Nathalie, torturée par la faim et la fatigue, succomba quant à elle aux mirages du territoire de fer. Il lui sembla que les reflets papillonnant à la surface du métal s'organisaient en ondes liquides, telles ces vagues de cercles concentriques que font naître les coups de rames sur un lac. Elle fut peu à peu gagnée par la certitude que l'oasis de fer, loin d'être un crachat d'acier solidifié, s'ouvrait sur une insondable fosse marine, un marais d'eau molle, argenté par la pollution.

Elle passa des heures à fixer le sol, persuadée que – d'une seconde à l'autre – elle allait s'enfoncer d'un bloc et couler en bredouillant quelques bulles de mercure... Les reflets dansaient, mouches de magnésium grouillant en essaim d'étoiles. Nathalie se souvenait du flou des étangs dans sa petite enfance. Cette espèce de halo, d'auréole qui flotte au-dessus des eaux lourdes de vase. Ces boues vivantes que crèvent de mystérieuses exhalaisons montant vers le ciel en cloques de gaz. Nathalie se penchait, se penchait...

L'oasis n'était qu'un miroir élastique, un miroir mou et perméable. Une psyché déguisée en armure. Des poissons y nageaient, elle les voyait !

De grosses truites de fer-blanc aux écailles rouillées. Des saumons de cuivre bons conducteurs d'électricité, et qui vivaient toujours à proximité des chevaux, tels des poissons-pilotes.

Nathalie laissait monter en elle l'appel du gouffre, la chanson des vertiges mouillés. Elle voyait des noyés dériver, loin, tout au fond. Des noyés de bronze, lourds, qui ne referaient jamais surface. Malgré leur poids, l'élément liquide leur conférait une grâce alanguie. Elle voyait des épaves de laiton cabossé. Navires-boîtes de conserve, écrasés, tordus. Poubelles des mers métalliques. Les sortilèges des reflets l'aspiraient. Le désert d'acier sécrétait des mirages sur mesure. Le grand trompe-l'œil des profondeurs faisait tourner sa toupie-maelström. La fillette perdit l'équilibre, heurta le sol du front. Corn vint la relever.

— C'est la faim, murmura-t-il, faut bouffer. Je vais descendre dans l'un des tunnels, y a toujours des trucs qui poussent, des champignons, des lichens...

— Mais... la bête ? haleta Sylvia.

— Je ne m'éloignerai pas.

Ils ne cherchèrent pas à le dissuader. Ils mouraient tous de faim et les dernières larves grignotées leur semblaient bien loin.

Corn se laissa glisser au centre d'une fleur de rouille percée lors du second raid des rabatteurs.

— Ça pue, jura-t-il, c'est gluant. C'est la bave de l'arbre mou. Il crache une sorte de mucus qui lui permet de mieux glisser et qui l'isole de l'électricité.

La tête du garçon s'abaissa et les deux filles demeurèrent immobiles, fixant la découpe noire du trou dont les bords dentelés s'émiettaient.

— J'ai peur, souffla Sylvia.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent, puis Corn réapparut tenant entre ses bras de gros champignons blêmes aux chapeaux effilochés.

— Ils n'ont pas de goût mais ça bourre l'estomac, fit-il en jetant sa récolte sur la plaque, j'y retourne.

— Fais attention, gémit Sylvia.

Nathalie n'était pas inquiète, Cedric ne grognait pas, c'est donc qu'il ne détectait aucun prédateur dans l'immédiat voisinage.

En trois voyages Corn ramena une profusion de champignons et de baies blanches, grosses comme des pommes de terre lunaires.

— Des fibres, encore des fibres, soliloqua Sylvia se remémorant des bribes de stage diététique, on est bon pour une épidémie de chiasse...

— Non, répliqua Corn, ceux-là sont des féculents. Les paysans en font une poudre qu'ils appellent la farine des morts. On s'en sert à chaque disette. T'as une marmite ?

Dans les débris du packaging on trouva un récipient cabossé et des tablettes thermiques assurant chacune une heure de combustion. Corn coupa les curieux légumes en rondelles et les mit à bouillir dans l'eau la moins sale qu'on pût puiser.

— J'aime pas la soupe ! marmonnèrent plusieurs gosses. Et en plus y a même pas de vermicelle !

La cuisson donna un brouet farineux qui ressemblait à de la bouillie trop épaisse. On la partagea au hasard des quelques écuelles qu'on possédait encore.

— C'est de la bouffe de bébé ! s'indignèrent les plus grands. Crotte ! Il nous manque plus qu' le bavoir !

Nathalie avala sa part sans se faire prier. Lors de son séjour à Almoha elle avait connu pire et les affres de la faim avaient même failli la pousser vers le cannibalisme. La soupe de Corn lui parut délicieuse. L'estomac plein, elle glissa dans la torpeur de la digestion, la tête calée sur le flanc du doberman qui venait, lui, de nettoyer consciencieusement le fond de la marmite.

Le ciel était clair, et la luminosité avivait les reflets de la plaque. Nathalie se sentit de nouveau submergée par les mirages. Les paillettes argentées frémissaient comme le brouillard sur un poste de télévision après la dernière émission. Ce grouillement cosmique abolissait la notion de distance. On ne savait si l'on se trouvait devant les gouffres immenses de galaxies à la dérive, ou face à leur simple représentation photographique punaisée sur un mur de classe.

Entre ces deux extrêmes l'œil ne pouvait choisir. Alors qu'ils glissaient tous dans une sieste cotonneuse, un grand remue-ménage fit vibrer la surface de la plaque, comme si une bataille souterraine agitait le sous-sol.

En une seconde tout le monde se dressa, prêt à fuir un nouveau raid.

La surface d'une large tache de rouille ondula brusquement avant de se gondoler jusqu'à prendre l'aspect d'un dos de tortue. Puis le métal corrodé se désagrégea dans une pluie de dentelle rouge, et une chose immonde surgit à l'air libre. C'était un énorme serpent dont la tête se ramifiait en une corolle de tentacules semblables aux branches d'un arbre. Cette ramure fouettait l'espace, se rétractant comme un poing, puis s'étalant à la façon d'un paon qui fait la roue. Lorsque le reptile se tenait droit, pseudopodes déployés, sa ressemblance avec un arbre aux branches dénudées était hallucinante. Le serpent ondula au-dessus de la plaque de métal puis replongea dans son trou.

Quand il en ressortit, tous purent voir qu'il étreignait dans le nœud de ses tentacules un rabatteur au visage convulsé d'épouvante. Le prêtre battait désespérément des jambes mais les pseudopodes se resserraient autour de son torse, lui broyant la cage thoracique. Il vomit un jet de sang et cessa de s'agiter. Tout de suite après, le reptile s'enfonça dans son terrier, tirant le cadavre derrière lui. On entendit durant quelques secondes le chuintement mouillé de sa reptation amplifié par la caisse de résonance des tunnels, puis le silence revint.

Michel courut à l'écart pour vomir.

— C'est pas pour le curé, s'excusa-t-il en s'essuyant la bouche, mais putain, la bête ! Ça m'a fichu un coup !

Nathalie hocha la tête. L'image de l'arbre mou la poursuivait, elle aussi. Malgré la fulgurance de l'attaque, elle en conservait tous les détails.

— Ils étaient en train de tenter une troisième razzia, observa Corn, manque de bol cette fois ils sont tombés sur l'arbre ! J'espère qu'il leur a tordu le cou à tous !

— En attendant ça les fera réfléchir, conclut Sylvia. Maintenant ils y regarderont peut-être à deux fois avant de se risquer dans les souterrains !

Les enfants se congratulèrent. Le serpent leur apparaissait soudain sous les traits d'un ami ! La peur oubliée, ils mimaient la scène chacun à leur tour. Gesticulant, les bras au-dessus de la tête, les doigts crochus, poussant des rugissements dont le reptile aurait été bien incapable.

Nathalie ne savait comment accueillir cette nouvelle cohabitation. Elle n'avait jamais vraiment cru à l'existence de l'arbre mou. Le réseau de galeries lui-même ne l'avait qu'à demi impressionnée. À présent elle ne pouvait plus nier la réalité du monstre. Elle jugea bon de tempérer l'enthousiasme des garçons.

— Taisez-vous ! glapit-elle. Il ne nous a sauvés que par hasard. Demain il peut tout aussi bien s'en prendre à l'un de vous !

— Elle a raison, approuva Corn, il faut plus que jamais se tenir éloignés des taches de rouille. Je crois que nous n'aurons plus longtemps à attendre. Les curés vont renoncer, c'est

inévitables. En se trimbalant dans les tunnels ils ont fini par réveiller l'arbre. C'est un bon point pour nous ! Courage, les gars !

Nathalie envia son optimisme. Elle se hissa sur un rocher métallisé pour observer le campement des prêtres mais le brouillard des réflexions l'éblouissait et elle ne distingua que des silhouettes imprécises. Sylvia devina son problème.

— Plus nous nous éloignerons du bord moins nous distinguerons la plaine, fit-elle. Lorsque nous atteindrons le centre de la plaque le brouillard lumineux nous enveloppera complètement. Il faudra se fabriquer des bandeaux pour se protéger les yeux et se noircir les joues.

Nathalie acquiesça. Elle avait hâte d'arriver au cœur du territoire de fer. Elle comptait sur le halo lumineux comme sur un écran fumigène.

Les prêtres n'oseraient sûrement pas s'aventurer aussi loin, même au moyen du réseau de galeries serpentant sous la plaque de chrome. Elle donna le signal du départ.

Les gosses maugrèrent. Sylvia entonna un refrain que personne ne reprit en chœur.

Le sol brillait comme une flaque de mercure. Pendant que la colonne piétinait en louvoyant entre les monticules chromés, Nathalie fit une constatation inquiétante : le vent se levait... Elle en percevait les petites gifles sèches sur ses mollets, et la poussée élastique au creux de ses omoplates, comme une ruade molle de bourrasque qui prend de l'élan. La brise ébouriffait les poils de Cedric. Sur Santäl, de tels symptômes prenaient immédiatement une importance démesurée. On ne pouvait s'empêcher de penser que la tempête faisait un galop d'essai.

Ils s'arrêtèrent dès que les petits réclamèrent qu'on les porte. Ils pesaient trop lourd pour qu'on le fit et d'autre part – si l'on passait outre – ils s'asseyaient tout bonnement sur la plaque et refusaient d'avancer. Quand on cherchait à les soulever pour les remettre sur pied, ils se faisaient mous, désarticulés, ou bien entraient dans d'abominables colères, criant, bavant et griffant tout ce qui passait à leur portée.

Nathalie ne voulait pas courir le risque d'impatiser Corn dont elle redoutait les éclats destructeurs. Ils formèrent donc un

cercle et s'assirent sans échanger un mot. Tout le monde pensait au vent mais personne n'osait en parler. Une heure passa. Les bébés, roulés en boule, dormaient en tétant des biberons imaginaires. Nathalie remarqua que Corn louchait sur les seins de Sylvia largement découverts par la chemise de nonne qui partait en lambeaux.

Ils étaient tous anesthésiés de fatigue et aucun d'entre eux ne sentit venir le danger. *Suspendu à un cerf-volant, le crochet sortit de la brume lumineuse comme un hameçon fendant l'eau.* C'était un grappin à trois pointes, en métal léger, terriblement acéré. On l'avait relié par un câble à un grand cerf-volant de nylon placé avec adresse dans le jeu des turbulences aériennes, toujours vives, même en période calme.

Le quadrilatère de toile renforcée filait en une trajectoire ascendante et rapide, traînant dans son sillage le gros hameçon au triple dard.

L'un des garçons, qui s'était éloigné pour faire pipi, n'aperçut le grappin qu'à la dernière seconde. Il ouvrit la bouche mais l'une des pointes le cueillit sous le sternum, l'embrochant par la cage thoracique.

Le câble accusa une saccade, le cerf-volant faseya, puis se remit à monter dans un couloir ascensionnel, soulevant doucement le petit cadavre au-dessus du sol. Tué sur le coup, l'adolescent pendait mollement, comme endormi. Malgré l'horreur de la blessure il n'y avait pas de sang. Figés par la stupeur, les naufragés virent leur camarade disparaître dans le halo lumineux émanant du sol. Il paraissait flotter avec une grâce alanguie. Accroché à la queue du cerf-volant comme les héros de ces contes un peu mièvres qu'on fabrique à l'usage des petits.

Dans la lueur rose du couchant, cette dérive prenait un aspect poétique totalement incongru. Les bébés, qui n'avaient pas compris ce qui venait d'arriver, battaient des mains en bredouillant de joie.

— Moi aussi... Moi aussi, veux voler ! criaient-ils, fascinés par l'image du garçon cramponné à la trame du losange aérien.

Puis le brouillard gomma la vision. Sylvia se cacha la tête dans les mains.

— Ils pêchent, hoqueta Corn, ces salauds de rabatteurs nous pêchent comme des poissons !

Reprenant ses esprits la première, Nathalie leur commanda de se jeter à plat ventre. Quelques minutes plus tard, trois autres grappins balayèrent l'espace suspendus à soixante centimètres du sol. C'étaient comme d'affreux hameçons tombant des nuages.

Nathalie eut fugitivement la vision d'un colosse, assis sur un tapis volant, et pêchant tranquillement à la surface de Santäl avec une canne à moulinet.

« Je deviens folle ! » pensa-t-elle.

— Maintenant il va falloir ramper ! cracha Corn, les mâchoires bloquées par la rage.

Et la nuit tomba, aveugle, sillonnée par les va-et-vient mortels des crochets volants. Alors, collés à la plaque froide, les enfants se mirent à prier.

Les petits pleuraient en reniflant, la bouche béante, le menton fripé, mais ne laissant filer aucun son. Ils voulaient la chaleur, le rose des édredons mous. Ils regrettaient l'œuf des berceaux, la boîte ripolinée des nurseries avec leurs animaux rigolos pendus au plafond : Poko le singe, Minou bleu, Martin le boa... Ils se recroquevillaient, cherchant vainement à retrouver la touffeur des draps, l'odeur du lait chaud. Et le bassin de sable... Les pelles, les seaux. Un monde étroit, un écrin. Ils ne voulaient plus faire dodo par terre, même si cela leur avait paru si bon au début. Ils ne voulaient plus habiter sur la terre des ogres où rampaient de vilaines bêtes.

C'était comme si tous les contes, jadis serinés par les nourrices des crèches, avaient soudain décidé d'habiller leurs méchants personnages de chair humaine pour les lancer dans la réalité. Non, les petits ne voulaient plus habiter entre les pages d'un livre qui faisait peur. Ils désiraient de toutes leurs forces dormir à nouveau à côté de Zouzou le nounours dont on arrachait les poils à pleines poignées, contre Didi le lapin qui n'avait plus qu'un œil...

Confusément, les contraintes du jardin d'enfants prenaient soudain des allures de paradis perdu. Les interminables stations sur le pot, l'infirmière qui s'obstine à vous nettoyer les fesses

alors qu'on est très bien comme ça ; le rot, les siestes et le gros paquet de couches entre les jambes qu'on a envie d'arracher pour avoir la joie de faire caca librement. Tout cela devenait agréable.

Oh ! la volupté de mâcher un coin d'oreiller, de s'agacer les gencives sur la semelle d'une chaussure... Et le camion rouge qu'on tète pour son merveilleux goût de métal acide.

Ici, bien sûr, c'était la liberté de la saleté. On pouvait être cracra, caca, cochon, sans craindre le fameux « panpan-cucu ». Au début cela avait été formidable de se changer en petit cochon. De se moquer des remontrances de la monitrice en faisant « groin-groin » avec le nez. Puis il y avait eu les bêtes, les ogres, les croque-bébés.

Il y avait eu toute la faune des coins d'ombre, le peuple des pièces noires, celui qui se matérialise dès que les nurses éteignent les lampes. Ces bataillons de ténèbres que les adultes ne voient jamais...

Avait-on rejoint le pays des méchants enfants ? Celui où les petits expient toutes les culottes salies, toutes les brassières tachées... Tous les jouets cassés ? Ce pays qu'on évoquait souvent dans les contes et dans les menaces des nourrices ? La terre où l'on fabrique tous les vilains qui dorment entre les pages des livres ?... Oui, les petits devinaient de sales ombres autour d'eux. De ces ombres dont on dit depuis des millénaires qu'elles ont de gros yeux, de grandes mains, de longues dents...

Ici les bêtes ne se contentaient plus de faire « ouaoua », « miaou », « cot-cot ». Non, elles mangeaient les hommes. Elles les mangeaient VRAIMENT !

La mono était méchante, elle avait perdu les bébés dans l'île du capitaine coupe-zizouille, celui dont parlaient souvent les grands. Maintenant les petits en avaient assez, le jeu n'était plus drôle. On avait mal, on avait faim, et les ogres vous attrapaient par les pieds...

À présent les bébés priaient en bavant des supplications informes. Ils égrenaient des formules magiques constituées de chapelets de mots sacrés : « Dodo, lolo, gâteau ». Comme si ces simples sons avaient le pouvoir d'abolir la réalité du monde, de

substituer à l'enfer de la plaque un univers de berceaux, de pots de chambre et de biberons joliment alignés.

« Dodo, lolo, gâteau » hoquetaient-ils en se mordillant le pouce.

Les adolescents, eux, invoquaient des héros de bandes dessinées. Le Vengeur Tatoué, le Masque Invisible, l'Homme-aux-sept-mains. Le Docteur Squelette.

Tous ces personnages avaient connu des situations bien plus dangereuses et tous s'en étaient sortis dans l'épisode suivant. Il fallait simplement attendre la fin du feuilleton. Sauter d'un « À suivre » à l'autre en gardant la tête haute, le regard fier. Attendre... Attendre le mot « Fin ».

Dans les illustrés tout s'arrangeait toujours. On en bavait, mais après on était encore plus fort. Après tout ce n'était guère qu'un jeu de rôle. Le jeu de l'oasis de fer...

« D'abord on est des mômes, se répétaient les garçons, il ne peut rien nous arriver. La mort c'est des histoires de vieux. Les pépés, les mémés meurent, pas les gosses. Ou rarement. Les adultes, eux, on les enterre souvent, à croire que c'est leur principale occupation. Mais les enfants, hein ? Y a un Bon Dieu pour les enfants, hein ? Qu'est-ce qui peut vous arriver de vraiment moche quand vous êtes un môme ? L'école ? L'école, ça oui c'est une vraie vacherie. Les punitions qui vous privent de télé... Mais à part ça ? Non, être gosse ça vaut une armure. Mais oui ! Une armure. »

Ils se mentaient en rentrant la tête dans les épaules, découpant des cases dans la réalité, y choisissant des séquences aveuglément optimistes. Et pourtant... Et pourtant la prière faisait frémir leurs lèvres. Ils voulaient le sommeil, l'ignorance. Ils enviaient la molle conscience des plus jeunes. Pour la première fois depuis longtemps ils réalisaient que quelque chose planait au-dessus de leur tête avec des battements d'ailes d'oiseau de proie. Et cette chose s'appelait « plus tard », cette chose s'appelait « futur »...

Jusqu'à présent le futur avait été contenu tout entier dans une seule et même formule : « Qu'est-ce-que-tu-feras-plus-tard-quand-tu-seras-grand ? »

Le futur c'était la terre éloignée où l'on devenait docteur, gendarme, pilote, soldat.

Le futur c'était quelque chose qui n'arrivait jamais. Un truc d'adulte. Un prétexte qui vous permettait de réclamer une panoplie à Noël.

Le futur c'était une légende, un machin si invraisemblable qu'on ne parvenait pas à l'imaginer.

Et pourtant, là, sur la plaque, le nez sur le crottin des chevaux électriques, on sentait que le futur c'était simplement demain. Que des milliers de choses pouvaient se produire, là, tout de suite, et vous empêcher de voir se lever le jour.

Des milliers de choses ? Non ! Une seule. La mort ! Pas une mort où l'on fait « Arrgh ! » en se tenant le ventre pendant qu'un copain vous met en joue avec un pistolet en plastoc. Non, une vraie mort.

Un truc insupportable à se représenter. Un trou. Le noir. La puanteur.

Un trou du cul ! Oui, la mort était un gigantesque trou du cul. Une abomination. Le trou du cul cannibale !

L'horreur. Face à ça on commençait à sentir ce qui se cachait derrière le mot futur. Des choses imprécises, des fantômes parallèles, dédoublés, des contraires : docteur ou chômeur, riche ou pauvre, heureux ou malheureux...

Des ombres, des lumières. Un bordel chiéement compliqué. Pire que le jeu vidéo du labyrinthe des cobras rouges !

« FUTUR », ça devenait vivant. Pas un mot de dictionnaire. Une suite de chiures de mouches sur une colonne, non. Quelque chose qu'on... RESSENT.

Demain... Demain... La durée. L'idée qu'on se transformera. La métamorphose, on sait un peu ce que c'est. Les nichons des filles qui poussent. Elles changent, oui. Mais pourtant on ne s'en rend pas vraiment compte parce qu'au fur et à mesure on oublie comment elles étaient avant. Si bien qu'on a toujours l'impression de n'avoir pas bougé. C'est peut-être ça devenir grand ? C'est se souvenir « d'avant » ? C'est voir quelque chose quand on regarde devant et derrière soi ?

Ne plus être arrêté, en état de grâce. En suspension...

Merde, l'angoisse !

Demain, futur... Des vilains mots. On devrait punir les adultes lorsqu'ils les prononcent devant les enfants. Ou alors, en contrepartie, permettre aux gosses de dire « Merde, bite, connard ». Le futur, ça c'est une vraie sale pensée ! Pas comme d'imaginer qu'on fourre son zizi dans la mouillette de sa cousine ! Pour injurier les adultes on devrait leur crier : « Demain ! Demain ! » ça leur ferait les pieds. Le futur c'est un vice inventé par les parents, les profs, les vieux. Un truc de malade, un tripotage cochon. Une saloperie. Devant, derrière... Lorsqu'on traverse la rue on regarde des deux côtés pour voir s'il y a un risque. C'est ça que font les adultes. Ils regardent un coup le passé, un coup le futur. Un coup d'œil sur hier, un coup d'œil sur demain, pour voir s'amener le danger. Demain... Deux mains. C'est comment qu'on disait à la colo ? « J'ai deux mains... pour te gifler les deux joues, te peloter les deux seins, te pincer les deux fesses. » Le futur c'est dur.

Ainsi monologuaient les enfants, l'oreille tendue, guettant le raclement des grappins qui volaient bas.

Nathalie, elle, s'appliquait à ne penser à rien. De derrière un rocher métallique s'élevaient, en sourdine, des gémissements rythmés.

Elle en conclut que Sylvia et Corn avaient décidé d'oublier la mort en faisant l'amour. Le jour fut long à venir...

## CHAPITRE IX

Le lendemain un grappin se coinça dans les racines d'un arbre de chrome. Prenant d'énormes risques, Corn se jeta sur cette proie, le couteau brandi, et entreprit de scier le filin qui reliait l'affreux hameçon à son cerf-volant porteur. D'autres gosses se joignirent à lui. En quelques minutes la corde s'effiloça, toron après toron. Quand le câble céda, le cerf-volant – brusquement libéré de son lest – s'éleva en tourbillonnant dans le couloir ascensionnel de l'arc-en-ciel aspirant. Les enfants poussèrent des clameurs de triomphe totalement disproportionnées. Mais cette victoire – toute symbolique – les consolait de leurs déboires passés. Ils décrochèrent le grappin et éprouvèrent du bout des doigts chacun de ses piquants. Une querelle éclata ensuite pour savoir qui porterait l'objet. Nathalie proposa un roulement. Corn accepta en maugréant. Il considérait visiblement l'hameçon comme un trophée personnel. Sylvia ne prit pas part au débat. Elle avait les yeux cernés et la mine honteuse. Probablement était-elle gênée d'avoir cédé aux avances d'un garçon beaucoup plus jeune qu'elle. Déjà les gosses se poussaient du coude en la regardant, ricanaient dans son dos ou esquissaient des gestes obscènes.

— Corn, il est pas tellement plus vieux que nous, chuchotait Michel à un groupe d'auditeurs fascinés, si on voulait, nous aussi on pourrait l'avoir la mono !

Nathalie se mordit la lèvre, agacée.

— Alors ? siffla-t-elle en arrivant à la hauteur de l'apprenti forgeron, tu as réussi à le caser ton fameux bébé de plomb ?

— Jalouse ? rigola le garçon.

— Imbécile !

— Si tu n'avais pas ton chien je te retournerais une torgnole...

Nathalie haussa les épaules, minimisant l'affaire. Elle savait cependant que Corn jouissait désormais d'un prestige inégalable aux yeux des gamins, et qu'elle aurait de plus en plus de mal à faire valoir ses idées.

— Pourquoi as-tu fait ça ? martela-t-elle en saisissant Sylvia par le bras. Tu veux nous rétrograder au rang de cuisinière et de putain ? À cause de toi nous ne ferons plus le poids en face de Corn. Il va régner en despote sur la colo, et les gosses lui obéiront au doigt et à l'œil !

La monitrice se dégagea sèchement. Deux taches rouges apparurent sur ses joues.

— Ça te va bien, grogna-t-elle, toi qui l'as supplié de te faire un bébé de plomb !

— C'est ce qu'il t'a raconté ?

— Oui. Maintenant tu vas dire que c'est faux ?

Nathalie renonça. Comme elle se détournait Sylvia la retint méchamment par le poignet.

— Et après tout, chuinta-t-elle hérissée, qu'est-ce qu'on en sait ? Ça peut être vrai l'histoire du bébé de plomb. La tempête arrive, Nathalie, c'est juste l'affaire d'un jour ou deux, alors pourquoi ne pas mettre toutes les chances de notre côté ?

— Tu crois à ce conte ?

— Je suis prête à croire à tout ce qui peut me maintenir en vie. Pourquoi n'aurions-nous aucun privilège, nous, les femmes ? On dit qu'il suffit seulement d'être fécondée pour échapper au vent. C'est... c'est magique !

— C'est surtout une astuce de coq de village !

— Tu n'es qu'une athée !

Nathalie haussa les épaules. Elle comprenait l'angoisse de Sylvia mais ne pouvait se résoudre à encourager sa volonté de crédulité.

Le passage d'un grappin coupa court à la querelle. Tout le monde fut à nouveau sur le qui-vive. Nathalie s'étonnait de la persévérance des prêtres. Leur acharnement relevait de l'entreprise d'anéantissement concertée. Généralement les hommes du Saint-Allègement perpétraient leurs forfaits sans s'attarder, soucieux de ne pas éveiller l'attention d'éventuels témoins. Ici, ils s'installaient dans un véritable siège, courant le

risque d'être tôt ou tard repérés par les gens des environs. La fillette ne comprenait pas cette pugnacité. Dans une opération classique les prêtres n'auraient pas utilisé l'astuce des cerfs-volants pêcheurs, piège particulièrement peu discret et susceptible d'être repéré à des kilomètres à la ronde. De plus ce blocus qui s'éternisait devait poser de lourds problèmes, les effectifs immobilisés ne pouvant servir à aucune autre prospection. Nathalie continuait à penser que l'opération était disproportionnée. Insolite. En temps normal les curés n'auraient pas dilapidé tant d'énergie, tant d'obstination. Ils auraient cherché une autre proie. Alors ?

Y avait-il... autre chose ? Une motivation cachée ? Un... ordre ?

La fillette fronça les sourcils. L'idée ne lui était pas agréable, et pourtant elle faisait son chemin.

— Tu rêves ? lui jeta brusquement Corn. T'as des regrets ? Tu sais, on peut s'arranger... Je ne suis pas de ces types qui épargnent leur sperme et se font payer pour couvrir les postulantes au bébé de plomb.

— La barbe ! cracha Nathalie. Rassemble plutôt les gosses. Je crois qu'il y a plus loin une dépression de la plaque. Une sorte de cuvette métallique où nous pourrions nous cacher des grappins.

— On va encore se rapprocher des chevaux, observa Corn soucieux.

Mais il obtempéra et la colonne reprit la route. Presque plus personne ne portait de sabots protecteurs. La dernière pluie ayant achevé d'émietter ces pantoufles dérisoires, les pieds nus des gosses adhéraient à la plaque mouillée avec des claquements de suction.

« Nous sommes tous bons pour le prochain court-circuit, songea tristement Nathalie, pieds nus dans l'eau c'est comme si l'on nous avait collé des électrodes aux meilleurs endroits ! »

Elle avançait mécaniquement, décrivant de larges cercles pour éviter les taches de rouille criblant la plaque. De place en place (probablement là où le métal était plus mou) on relevait des traces de sabots, des demi-lunes creusées par le galop des chevaux, et frangées de copeaux scintillants.

Le vacarme surprit totalement la fillette perdue dans ses pensées. Alors qu'elle contournait un monticule, une vision d'enfer s'offrit brusquement à ses yeux. L'arbre mou, jaillissant de l'un de ses points d'infiltration oxydés, affrontait en un combat terrible l'étalon blanc commandant la horde. Les tentacules ramifiés enveloppaient déjà le cheval, le soulevant de terre avec une facilité déconcertante. Malgré ses pattes entravées l'étalon tentait de frapper le reptile à coups de sabot, mais ses ruades mouraient en pauvres étincelles sur la peau caoutchouteuse de l'arbre mou sans paraître l'indisposer le moins du monde.

Les enfants refluèrent, épouvantés à la seule vue du serpent aux ramures grouillantes. Seule Nathalie réagit. Elle arracha des mains de Corn le grappin volé aux moines et courut sus à la bête.

Elle agissait par pure impulsion. Sans l'ombre d'une stratégie. Les bras levés au-dessus de la tête elle marcha jusqu'au bord de la tache de rouille, et, de toutes ses forces, abattit le triple dard sur le corps du serpent. Les pointes du trident – terriblement effilées – percèrent la peau de la bête pour s'enfoncer profondément dans ses muscles annelés.

Cedric, imitant sa maîtresse, avait planté ses crocs dans la chair élastique du reptile. Il eut l'impression de mordre un pneu bien gonflé mais tint bon et s'acharna jusqu'à ce que le goût du sang lui poisse les babines.

Nathalie, elle, cramponnée au grappin, fouaillait de droite et de gauche, agrandissant les blessures. Un jet écarlate lui inonda enfin le visage.

L'arbre mou gesticulait sans se résoudre à lâcher sa proie.

Corn, qui ne voulait pas être en reste, vint alors prêter main-forte. Le grappin fut à nouveau planté et secoué en tous sens lacérant épiderme et tissu musculaire. Cette fois le reptile abandonna l'étalon pour retourner son bouquet de tentacules contre ces nouveaux prédateurs qui lui déchiraient les flancs. Les deux enfants sautèrent en arrière, suivis du doberman.

Le serpent hésita, vacillant, le triple crochet planté à mi-corps, perdant son sang en abondance. Ses pseudopodes vibraient comme des branches dans un vent de tempête. À

regret, il choisit finalement de réintégrer sa tanière souterraine et de ramper à l'abri des tunnels familiers.

Le cheval était retombé sur ses pattes, étourdi. Il s'ébroua, coucha les oreilles, puis regarda longuement les enfants. Les ventouses avaient laissé de grosses marques violettes sur ses flancs.

« Il sait, songea Nathalie avec exaltation, il est assez intelligent pour comprendre que nous venons de lui sauver la vie. Il ne peut plus décemment nous attaquer. »

L'étalon blanc fit un pas, s'immobilisa, balança l'encolure puis se détourna et s'éloigna au galop.

— Il a compris ! balbutia Nathalie au bord des larmes. Tu as vu ? Il a compris que nous venons de le tirer des pattes de l'arbre mou ! Maintenant nous sommes ses amis ! Ses amis. Il va pouvoir nous aider !

Corn fit la moue, sceptique.

— En attendant on a perdu le grappin, fit-il sèchement, je me demande si ça valait la peine.

— Tu es idiot ! s'emporta la fillette. Tu ne comprends donc pas qu'au point où nous en sommes notre salut ne peut plus venir que des chevaux ?

L'apprenti forgeron cracha, la bouche de travers.

— Encore une de tes idées sublimes je suppose ? railla-t-il.

— Je sais que j'ai raison, s'entêta Nathalie.

— O.K. ! O.K. ! capitula le garçon, j'avais peur que tu ne m'expliques que le serpent était en fait notre véritable ami ! C'est vrai, quoi ! Après tout il nous a débarrassés de quelques prêtres. Peut-être qu'il gagnerait à être connu ? Mais il ne tardera sûrement pas à remonter pour nous rendre le grappin que tu lui as si obligeamment prêté...

Nathalie serra les dents pour résister aux sarcasmes.

Une heure plus tard, alors qu'ils ne s'y attendaient nullement, les enfants entendirent monter vers eux un lent martèlement de sabots. Cela roulait dans un bruit de casseroles malmenées faisant vibrer la plaque de métal comme un capot de voiture sous lequel s'emballe un moteur de compétition.

La horde sortit de la brume du halo, étirée en une seule ligne comme pour une charge de cavalerie. Il y avait bien quarante ou

cinquante bêtes massives dont les sabots étincelants soulevaient une poussière de limaille et de copeaux. Ils s'immobilisèrent, queues et crinières grouillantes de nervosité. L'étalon aux flancs meurtris se tenait le cou raidi, les naseaux évasés. Ses pattes énormes, véritables piliers aux muscles boursouflés, paraissaient fichées en terre. Inébranlables.

Il hésitait manifestement sur la conduite à tenir. Sa crinière ondulait comme un bouquet d'anémones de mer.

Les enfants tremblaient, minuscules, face à cette haie de poitrails sillonnés de veines apparentes. La vraie confrontation, celle qu'ils redoutaient tous, venait de commencer. À force de s'enfoncer au cœur de la plaque, ils avaient fini par pénétrer sur le territoire des chevaux, sur la plaine centrale et martelée, l'hippodrome secret et tabou des cavales aux sabots cuirassés.

Nathalie s'avança lentement, les bras le long du corps. Décomposant à l'infini chacun de ses pas. Il fallait que l'étalon la reconnaisse, l'accepte...

Elle marchait le plus doucement possible, levant à peine les pieds, coulant au-dessus du sol dans une démarche de fantôme. Elle se voulait immatérielle, impalpable. À peine une odeur...

Le cheval blanc fronça les naseaux et releva la lèvre supérieure. Il avait d'énormes dents rectangulaires allongées en tenaille. Une seule de ses morsures devait sectionner un câble d'acier sans grande peine. Il baissa le cou, amenant son museau au niveau du front de la fillette. Nathalie perçut un puissant relent de sueur, une odeur de suint, de bête sauvage. Les yeux énormes saillaient de part et d'autre, grosses billes de verre noir proéminentes.

Nathalie leva imperceptiblement le bras droit, paume ouverte.

Elle bougeait au ralenti comme un automate en fin de course. Le cheval l'observait, attentif. La tête légèrement tournée. D'un faux air distrait.

Après deux siècles de lente approche Nathalie posa enfin les doigts sur le muflle du cheval.

Il eut un long frémissement et la fillette ferma les yeux, attendant la décharge qui n'allait pas manquer de jaillir, lui

carbonisant les pieds, lui déchirant le corps sur son chevalet de foudre...

Mais rien ne se passa.

L'étalon tolérait le contact de la petite paume humide aux ongles rongés. Il observait cette chose minuscule et dérisoire qui osait lui toucher le nez, qui lui grattait le pelage, là, entre les narines. Cette chose fragile et rose qui n'avait pas craint d'attaquer le long serpent des tunnels, celui qui volait les poneys et étranglait les femelles gravides...

Le chef de la horde hésitait, la cervelle encombrée de données confuses. L'électricité contenue pétillait au long de ses terminaisons nerveuses, allumant une démangeaison sous sa peau. La nervosité, l'angoisse entraînaient toujours un surcroît de sécrétion. Déjà ses poils se hérissaient, sa crinière se changeait en une haie d'épines, en brosse de fer.

Il fallait prendre une décision. Il hocha sa lourde tête, allant au-devant de la caresse. L'odeur de la chose rose n'était pas désagréable. Elle ne traduisait aucune menace. Les doigts de Nathalie montèrent un peu plus haut sur le front, fourragèrent entre les poils rugueux.

L'étalon attendit encore une minute puis se détourna sans brusquerie. Le pacte était scellé.

La ligne de combat se désagrégea, les chevaux en attente avaient saisi la décision du chef, ils s'y conformeraient sans chercher à comprendre, comme de coutume. Depuis toujours le clan vivait et survivait grâce à ce principe élémentaire. Les bêtes retrouvèrent leur souplesse et vinrent au-devant des enfants. Dans leurs membres l'électricité s'évaporait en déperditions lentes. Nathalie sentit ses yeux s'embuer. Cette fois elle avait réellement réussi ! Les chevaux l'entouraient, la frôlaient, l'enveloppaient de leurs puissantes senteurs.

Les enfants, eux, restaient crispés, les yeux écarquillés. N'osant bouger lorsqu'un énorme museau se penchait pour les renifler. Seuls les petits manifestèrent leur soulagement en criant, comme on pouvait s'y attendre : « Dada ! Dada ! Veux monter sur le dada ! »

Corn fut le premier à reprendre ses esprits et à rejoindre Nathalie. Il était de mauvaise humeur. Sans doute parce que la

filles au chien s'était encore arrangée pour lui voler le rôle de vedette.

— Qu'est-ce que tu espères prouver par ce carnaval ? jeta-t-il, la bouche maussade. C'est pas un zoo ici, on n'est pas en visite !

— Tu ne prévois jamais rien, s'impacienta Nathalie, si les chevaux n'ont plus peur de nous ils ne chercheront pas à nous électrocuter préventivement. S'ils nous aiment ils nous protégeront contre les prêtres et la tempête.

Le garçon écarquilla les yeux, incrédule.

— Contre la tempête ?

— Mais oui, insista la fillette, j'ai lu un livre jadis. Tu comprends bien que ces bêtes fonctionnent de manière à ne pas s'électrocuter elles-mêmes ? C'est facile à saisir. Leur corps est en quelque sorte compartimenté, autoprotégé...

— Où veux-tu en venir ?

— Je veux t'expliquer que si tu te trouves sur le dos d'un cheval quand celui-ci lâche sa décharge tu ne cours aucun risque !

— Tu veux dire que leur cuir joue le même rôle que la gaine d'un fil électrique ? Leur peau est un isolant ?

— Exactement ! Et ce n'est pas tout. Tu sais à quoi servent les longs tentacules qui leur tiennent lieu de queue et de crinière ? À retenir les poulains trop jeunes pour sécréter leur propre aimantation. Chaque bête enveloppe ainsi son petit dans un réseau d'amarres naturelles, le préservant de l'ouragan.

Corn pâlit et se gratta la nuque avec perplexité.

— Si je pige bien, souffla-t-il, tu veux nous faire endosser le rôle de poneys ? Tu veux amener les chevaux à veiller sur nous comme sur leurs petits ? C'est dingue !

— Mais non, si le leader du troupeau montre l'exemple, les autres obéiront ! Tu as vu tout à l'heure ? Je te le répète : il faut qu'ils nous aiment ! Si nous sommes assez habiles ils nous sauveront de la prochaine tempête. Il faut avoir un peu de patience, se montrer très doux et ne rien accomplir qui puisse les agacer ou leur faire peur. Que les bébés se tiennent tranquilles surtout ! Pas de poils tirés, pas de coups de pied dans les jarrets ! Pas de claques intempestives sur la cuisse. Ces animaux sont comme des mines bourrées d'explosifs. À la

moindre sollicitation un peu brusque ils réagirent par une décharge d'un millier de volts !

Corn acquiesça, blême. Il avait perdu toute sa superbe. Les deux enfants se faisaient face. Les ombres immenses des chevaux passaient sur eux comme des nuages au parfum d'écurie.

— Ils nous sauveront, martela Nathalie, j'ai tout fait pour cela depuis le début. Je savais que c'était possible ! Maintenant nous sommes à la merci d'une fausse manœuvre. Il nous reste peut-être vingt-quatre heures avant la tempête. Lorsque le ciel deviendra noir les prêtres plieront bagage pour aller se mettre à l'abri.

« Il est certain qu'ils rentreront à la base, au camp de la catapulte. Il n'y a que là qu'ils seront en sécurité. Nous, nous resterons ici, sur le dos des chevaux, et quand l'ouragan sera loin nous quitterons l'oasis de fer pour trouver un autre refuge. Nous aurons alors une avance énorme sur les rabatteurs. Ils ne nous rattraperont pas.

— Ça paraît valable, avoua Corn. Les curés doivent être persuadés que nous fuirons la plaque au premier coup de vent pour nous jeter dans leurs filets. Je suis d'accord, je vais faire la leçon aux autres.

Il s'éloigna, Nathalie était satisfaite. Jadis, prisonnière de la maison de son père, elle avait tant rêvé des chevaux électriques qu'elle avait littéralement dévoré tout ce qu'on avait écrit à leur sujet. Aujourd'hui ces heures de lecture se révélaient payantes. Elle leur devrait peut-être la vie !

Elle bougea doucement, leva encore une fois la main et caressa le museau d'une jument noire. L'animal frémit mais ne se déroba pas, fidèle en cela à la loi instinctive de la horde. La fillette posa son front entre les naseaux humides.

— Je t'aime, murmura-t-elle en relâchant chacun de ses muscles, écoute mes vibrations. Je suis ton amie. Tu n'as rien à craindre... Rien du tout.

La jument soupira lourdement, balayant le visage de Nathalie de son souffle brûlant et aigre.

« Vingt-quatre heures, songea la petite fille, vingt-quatre heures pour se faire aimer d'un troupeau de monstres... »

C'était cela ou s'envoler au milieu des trombes aspirantes.  
Elle se jura de réussir.

## CHAPITRE X

Le ciel était noir. Pesant. La lumière, devenue parcimonieuse, n'allumait plus aucun reflet à la surface de la plaque. Les nuages roulaient bas sur l'horizon, s'entassant comme les blocs d'une avalanche. Nuée après nuée, ils avaient fini par constituer une muraille compacte, terrifiante d'obscurité. C'était comme un épanchement goudronneux, un énorme hématome marbrant la surface du ciel. Cette fois il ne s'agissait pas d'une simple averse mais bel et bien d'un troupeau offert en holocauste. Volant en altitude, les nuages subissaient chaque fois les premières velléités d'aspiration. Chaos cotonneux, ils dérivait, entraînés par d'invisibles courants. Le vent superposait ses cercles concentriques, ses maelströms, comme une pile d'assiettes sales. Lorsqu'elle était petite, Nathalie croyait toujours que les tornades étaient faites d'auréoles de saints entassées les unes sur les autres, à l'infini. Aujourd'hui elle savait que l'ouragan jouait son prélude, sautillait pour s'échauffer.

Une petite brise sèche giflait l'oasis de fer, inquiétant les chevaux qui donnaient des signes de nervosité.

Pourtant les enfants avaient été d'une sagesse inespérée. Contrairement à toutes les prévisions, ils n'avaient pas cherché à agacer les animaux. Les petits, fatigués, s'étaient résignés à ne pas monter sur « le dos des dadas » sans se mettre immédiatement à hurler à pleins poumons.

Nathalie, elle, vivait depuis vingt-quatre heures dans l'ombre de l'étalon blanc, ne perdant aucune occasion de lui caresser l'encolure ou de lui gratter le museau. Succombant à ce régime de séduction soutenue, l'animal ne présentait plus aucun symptôme d'énervement.

Les autres chevaux, calquant leur attitude sur celle du chef de clan, côtoyaient les enfants avec indifférence, se prêtant

négligemment à leurs timides caresses. Si l'étalon décidait brutalement d'électrocuter la-chose-blonde-à-deux-pieds-qui-lui-touchait-fréquemment-le-nez, ils feraient de même avec les autres représentants du groupe. Sans haine, sans réfléchir. Pour obéir, puisque tel était leur rôle.

Nathalie réalisa que les chevaux électriques étaient au demeurant des bêtes fort placides. Après s'être rempli la panse en broutant l'herbe qui poussait sur le pourtour de l'oasis, ils regagnaient leur territoire d'élection et rumaient tout le restant de la journée.

Parfois, de brèves flambées d'énergie les jetaient dans un galop ludique, mais ces moments de folie ne duraient jamais très longtemps. Trop pesants, trop lourdement ferrés, ils s'épuisaient très vite et paraissaient retrouver l'immobilité avec soulagement. Leur énorme charpente ne supportait pas les efforts prolongés. Ils couraient en poussant des soupirs douloureux, comme si on leur avait accroché une enclume à chaque patte. Leurs sabots étaient autant de boulets impossibles à traîner. Les chevaux de l'oasis métallique avaient appris la patience des pachydermes, des mastodontes. Seul le souvenir d'anciens privilèges les poussait sporadiquement à charger comme le faisaient jadis leurs ancêtres aux crinières de soie flottante. Ils avaient survécu, soit, mais au prix de dégradantes compromissions. Ils n'étaient plus que des hybrides tenant le milieu entre le yearling et l'hippopotame. Leurs jambes d'acier connaissaient toutes les subtilités de l'enracinement, pas l'ivresse du galop.

Nathalie devinait intuitivement la tristesse des chevaux prisonniers de la plaine de fer. Elle sentait leur sourde mélancolie. Leur désespoir sournois toujours prêt à se décharger en convulsions de fureur. Ils s'abêtaient pour oublier, pour refouler les images latentes aiguillonnant leur mémoire instinctive. Ils rumaient comme on s'hypnotise, meulant la bouillie stomacale dans un vertige de machine emballée et pourtant immobile.

La fillette posait sa main sur le flanc de l'étalon blanc. Elle ne lui donnerait pas de nom, c'était une coutume trop ridicule, trop réductrice. Elle le frôlait comme on frôle un monument

lourdement ancré sur ses arches. Elle goûtait sa solidité, parcourait ses cicatrices. Suivait du bout des doigts les veines de limaille incrustées dans le cuir du poitrail, les copeaux d'acier enkystés dans la chair des cuisses.

Le cheval blanc se laissait faire. Mais peut-être son épiderme, trop épais, ne percevait-il qu'un contact très atténué ? Comment savoir ?

Y avait-il complicité ou bien simple indifférence ?

Nathalie ne le saurait qu'au moment du premier coup de vent. C'est-à-dire trop tard...

Au début de l'après-midi la nuit s'installa et les bourrasques se mirent à chanter dans l'aigu. Des rafales de limaille se levèrent en poudre urticante, ponçant la peau des enfants et leur zébrant les mollets d'égratignures sanglantes. Il fallut se protéger le visage, les mains, à l'aide de bandes d'étoffe. Nathalie, comme ses compagnons d'infortune, sentait nettement les ruades élastiques de la brise entre ses omoplates. Cette impression d'être bousculée par une créature invisible, que ne tardait pas à suivre un sentiment de légèreté, de flottement. Le poids du corps semblait brusquement diminuer, fondre. Quelque chose vous appelait vers le haut. Une désagréable poussée s'emparait de votre être, une succion qui vous couronnait de sa ventouse géante.

La tempête frappait les trois coups. Nathalie prit Cedric par le collier et se colla contre le flanc de l'étalon. Sylvia ordonna aux plus grands de se répartir les bébés et de s'approcher chacun de leur cheval d'élection. C'est-à-dire celui avec lequel ils s'étaient appliqués à nouer des liens « d'amitié » au cours des dernières vingt-quatre heures. C'était l'instant de vérité. Nathalie avait longuement expliqué aux enfants qu'ils devraient donner des coups de tête dans les côtes du cheval, à la manière des poulains réclamant assistance. Si tout se passait bien les animaux sollicités accepteraient alors de les prendre en charge.

— Et si l'étalon ne veut pas de toi ? avait interrogé Michel anxieusement.

— Alors les autres feront comme lui...

Tous les gosses avaient baissé le nez. Ils n'ignoraient pas qu'aucun d'entre eux ne survivrait à la trombe. Les bébés, plus légers, s'envoleraient en premier. Puis tout le monde suivrait, chacun décollerait en battant des bras, tournant sur lui-même comme une toupie. Était-ce douloureux ? On n'en savait rien. Certains prétendaient que le couloir d'aspiration créait le vide autour de lui, et qu'on mourait rapidement d'asphyxie. D'autres assuraient que tout le sang du corps remontait vers la tête, faisant éclater le cerveau comme un ballon trop gonflé. Quoi qu'il en soit on s'élevait très vite et les mille débris arrachés çà et là par la tornade vous lapidaient.

Nathalie frissonnait. Le vent lui avait rabattu la robe sur la tête et les rafales de limaille lui étrillaient les cuisses, faisant virer sa chair au rouge écarlate. Corn criait quelque chose, la bouche dilatée, mais les ululements du vent effaçaient sa voix. La fillette se sentait environnée par quelque chose d'invisible mais de palpable. Une sorte de bain élastique, caoutchouteux, dans lequel elle flottait. Le poids de son corps ne fatiguait plus ses talons. Elle était aussi légère qu'une plume, qu'un lampion de papier huilé. Bientôt elle allait quitter le sol. Elle décida que le moment était venu. Baissant la nuque elle donna un premier coup dans le flanc de l'étalon, puis un second, et encore un troisième.

L'animal réagit lentement. Son énorme tête pivota et ses yeux trahirent l'incompréhension. Ce qu'il voyait ne s'inscrivait pas dans les schémas de son esprit. Le poulain rose et mal formé qui demandait de l'aide n'était pas un poulain. Il n'en avait pas l'odeur. Pourtant quelque chose lui commandait d'obéir. Quelque chose d'obscur qu'il aurait fallu ruminer des heures (comme une herbe indigeste) pour enfin comprendre. Oui, mais quoi ? Le poulain rose à crinière blonde tapait du crâne, debout sur ses pattes arrière (comment parvenait-il à rester si longtemps en équilibre ?). L'étalon hennit pour cacher son trouble. Il n'avait pas le temps de penser, le vent lui posait trop de problèmes. Il devait échauffer ses glandes électriques, se concentrer sur les influx qu'il allait devoir provoquer, bien positionner ses sabots sur le métal du sol, s'orienter par rapport au souffle de l'ouragan pour offrir le moins de prise possible...

Et la créature rose s'obstinait.

Le grand mâle hésita. Il lui sembla qu'un lien confus l'attachait à la petite chose gesticulante. Une histoire. Une histoire de peur, de mort... de serpent ! Maintenant il se rappelait. La créature avait mordu l'arbre mou, et l'arbre mou avait battu en retraite.

Oui, c'était bien ça. Un combat terrible dont les images lui revenaient parfois au cours des lentes ruminations.

La créature avait peur du vent. Elle tremblait comme un poulain qui se sait encore trop faible pour s'accrocher à la plaque.

L'étalon n'avait plus le temps de songer à tout cela. Par lassitude il baissa l'encolure et fit couler vers Nathalie la gerbe de tentacules qui lui servait de crinière. La fillette fut happée par cette étreinte tâtonnante, par ces tuyaux granuleux hérissés de ventouses palpitantes. Le bouquet de pseudopodes se referma sur elle et sur Cedric, les ligotant au petit bonheur, puis une forte traction les souleva pour les déposer entre les omoplates de l'étalon. Le doberman couina, terrifié. Nathalie essayait tant bien que mal de respirer. Les ventouses lui aspiraient la peau au travers des vêtements, adhéraient douloureusement à ses cuisses nues. Elle était ficelée comme par une dizaine de lassos vivants. Garrottée de serpents pâles et sans tête. Malgré l'inconfort de la position, elle eut la satisfaction de voir que les chevaux obéissaient ! Les uns après les autres les enfants quittaient le sol, capturés par les longs flagelles des crinières. La horde se conformait aux ordres du chef de clan. Elle acceptait de protéger ces poulains hideux qui s'obstinaient à se tenir en équilibre sur leurs pattes postérieures. Elle les enveloppait dans un filet musculeux et serré, elle les mettait à l'amarre, les prenait en remorque.

Corn puis Sylvia qui tenait un bébé entre ses seins furent ainsi capturés. Les petits, effrayés par les tentacules, hurlaient qu'ils voulaient descendre, et que « le dada était pas beauvilain », mais le vent réduisait leurs pleurs à des vagissements incompréhensibles. En une dizaine de minutes la horde avait adopté tous les naufragés. À présent les bourrasques se déchaînaient, et l'étalon blanc les sentait s'écraser sur son

poitrail, vague après vague. Il se raidit, figure de proue trop lourde pour n'importe quel navire, et contracta les muscles secrets assurant sa survie. Des chocs nerveux se changèrent en spasmes, des glandes se vidèrent, déclenchant de mystérieuses chimies. Et soudain l'enfer crépita sous les quatre sabots de métal, illuminant la plaque d'un grésillement de court-circuit.

Tout le troupeau fit de même. Une monstrueuse décharge électrisa la surface de la plaine de fer. Les cheveux de Nathalie se hérissèrent sur sa tête tandis qu'un horrible fourmillement lui parcourait le corps. Cedric avait l'air d'un porc-épic et roulait des yeux fous.

La fillette hurla. Les déperditions de courant la lardaient de coups d'aiguille. Il lui sembla qu'elle subissait l'assaut d'un essaim de guêpes. Elle sursautait sous les menues décharges émanant de la peau de l'étalon, encaissant des morsures de vingt, trente, ou quarante volts.

Ses muscles se tétanisaient, échappant à son contrôle. Elle se cambrait, donnait des coups de reins, mâchoires soudées. Des secousses sèches lui disloquaient les articulations, criblaient ses muscles d'impulsions douloureuses. Chacune de ses fibres était tendue à se rompre et ses tempes bourdonnaient.

Le cheval, lui, ne bougeait plus. Centrale vivante et formidable, il adhérait désormais à la plaine de fer de toute la force de ses électro-aimants. Rien ne pourrait le déloger et il attendait l'assaut de la tempête avec indifférence, sécrétant ses courts-circuits sans cesser de ruminer.

L'ouragan lacérait la plaque, poussant devant lui un nuage de terre opacifiant tout. On ne voyait plus rien, on n'entendait plus qu'une note continue et déchirante. Un hurlement de loup aux cordes vocales enrayées. Nathalie hoquetait, torturée par les pertes de courant. Chaque décharge la cassait, l'écartelait, la secouait. Ses dents claquaient en s'ébréchant, toute sa chair vibrait comme un paquet de gelée. Elle n'avait même plus conscience de la tempête qui déferlait sur les environs. Elle avait tout prévu sauf que le cuir de sa monture ne fonctionnerait pas comme un isolant parfait. Il n'y avait que de faibles fuites en regard de la puissance développée, mais ces maigres décharges suffisaient à alimenter la pire des tortures. Alors qu'elle allait

perdre connaissance, Nathalie entendit le ciel exploser au-dessus de son crâne. Le tonnerre fêla la voûte de nuages et un éclair éblouissant frappa la plaque...

Le zigzag de lumière zébra longuement la nuit avant de toucher l'oasis de fer qui se mit à briller comme une flaque au néon.

« Cette fois nous sommes perdus ! » songea confusément la fillette.

Mais elle se trompait. L'étalon blanc hocha la tête de contentement. L'explosion de lumière en magnétisant la plaque lui permettait de recharger ses batteries naturelles. Grâce à la foudre il faisait le plein, transformant le feu du ciel en carburant. Son pelage se dressa quand la formidable puissance de l'orage passa sous ses sabots, mais il tint bon. Une odeur de corne brûlée lui vint aux naseaux et il eut un goût de fer et de sang dans la bouche. Mais ce n'était pas important. Il encaissa le choc, s'imprégnant de ce flux magnétique qu'il saurait régurgiter en temps voulu, dès que ses glandes donneraient des signes de fatigue.

La surtension cabra Nathalie qui sombra dans l'inconscience en se mordant la langue. L'orage s'acharnait sur la plaine. Les trombes aspirantes bouscullaient les chevaux sans parvenir à les décoller de leur socle géant. Il y eut d'autres éclairs. L'étalon blanc poussa un hennissement de défi. Le raz de marée crépitant lui montait dans les pattes, allumant entre ses cuisses une gigantesque érection. Il bouillonnait de sang et d'humeurs contenus, énorme marmite sous pression. Des étincelles roussirent son pelage, le marbrant de larges auréoles carbonisées. Tous ses muscles vibraient d'une tension immobile proche de la dislocation générale. Son œil enregistra soudain une gerbe de flammes sur la gauche, en arrière. Il plia le col et vit un incendie couronnant quatre sabots. Une boule de feu ronflant au sommet de quatre pattes raidies. Cela se produisait parfois avec les vieux chevaux. La foudre, en suralimentant la plaque, finissait par les faire griller, les changeant en hérisson de flammes.

Il remua la tête. On ne distinguait qu'une silhouette au sein du foyer. Une silhouette tétanisée dans la brume mouvante et

dévoratrice du feu. Il reprit sa position d'attente, cou tendu. Le poitrail bandé comme un rostre.

Le ciel crachait d'autres traits de lumière, incendiant les arbres de la forêt toute proche.

Nathalie reprit conscience.

Elle avait un goût épouvantable sur la langue et tout son corps lui faisait mal. Ses articulations douloureuses lui donnaient l'impression d'avoir été rompues à coups de barre de fer. Elle bougea précautionneusement la nuque. Deux ou trois incendies brûlaient sur la plaque, ajoutant leur fumée au butin de la tornade. Elle comprit que certains chevaux avaient pris feu mais n'eut pas le temps d'épiloguer sur ce drame car déjà de nouvelles décharges lui vrillaient les reins.

Son cœur battait irrégulièrement. S'emballant puis ralentissant à l'extrême. Elle eut brusquement la certitude qu'elle allait mourir. Elle toucha Cedric. Il ne bougeait plus. Elle lui trouva les yeux révulsés et la langue pendante.

« C'est fini ! » sanglota-t-elle, oppressée par l'étreinte des tentacules.

Lorsque les éclairs cessèrent, l'obscurité presque totale lui permit de remarquer que les chevaux, saturés d'électricité, luisaient doucement dans la nuit ! Leurs silhouettes s'entouraient d'un halo phosphorescent qui leur conférait un aspect fantomatique et leur court pelage paraissait dressé comme les aiguilles d'une pelote. Le tableau dégageait une étrange beauté, toutefois la poussière lui ferma les yeux et elle dut baisser le front. Une heure passa, puis une autre. Le cœur d'une vieille jument lâcha, comme au terme d'un trop long galop. Aucun courant n'alimentant plus les sabots métalliques, le vent profita de l'aubaine pour s'emparer de la dépouille et la soulever dans les airs. Le grand corps flasque s'éleva en tourbillonnant, et sa crinière dénouée laissa échapper deux enfants qui s'envolèrent aussitôt, les bras en croix.

Un autre cheval mourut de crise cardiaque avant la fin de la tempête, entraînant dans le néant ses cavaliers de fortune. L'ouragan les emporta vers le ciel, au cœur des turbulences avides, ne laissant rien subsister.

Enfin les ténèbres s'éclaircirent, la succion diminua. La poussière retomba en pluie crépitante. Lentement l'atmosphère se réinstalla dans l'immobilité.

Nathalie poussa un soupir de gratitude et s'évanouit, abandonnant son corps aux anneaux durcis de la crinière.

La tempête était finie.

## CHAPITRE XI

Les chevaux haletaient, la tête penchée, reniflant le sol de fer encore chaud. La crinière de l'étalon, redevenue flasque, avait laissé choir Nathalie et le doberman sur ce capot brûlant torturé par les éclairs.

La fillette rampa sur les coudes pour s'approcher de Cedric. Le chien était toujours vivant mais il respirait avec difficulté. Nathalie tenta de s'asseoir. Son cœur s'affola à ce simple mouvement et un battement sourd emplît sa veine carotide.

Elle s'examina. Les ventouses lui avaient marbré la peau des cuisses de brûlures d'électrodes très sensibles. Les étincelles véhiculées par le vent avaient roussi ses cheveux et brûlé ses cils. Toute la chair de son visage, râpée par le sirocco de limaille, ne supportait plus aucun contact.

Malgré ces menus inconvénients elle était vivante. Elle avait réussi le prodige de traverser une tempête sans céder à la monstrueuse aspiration venue des airs. Mi-riant mi-pleurant, elle regarda autour d'elle. Des carcasses chevalines achevaient de se consumer en crépitant. Architectures noirâtres au précaire équilibre. Les grands squelettes goudronneux tenaient plus de la sculpture surréaliste que du cadavre, et l'on avait du mal à imaginer que ces bizarres assembléments avaient pu jadis vivre, remuer, manger, galoper.

Nathalie avait un goût de fumée sur les lèvres. Elle identifia Sylvia, assise le dos contre un rocher, un bébé dans chaque bras. Corn, qui examinait les différentes brûlures constellant ses mains et ses jambes. Les autres gosses étaient vautrés au hasard, frappés de stupeur. L'air halluciné et la bouche pendante. Quelques petits soliloquaient en dessinant dans la suie.

— L'a été méchant le dada, entendit la fillette, l'a fait mal à Jean-François. Monterai plus sur son dos ! Méchant zeval !

Nathalie se redressa, domina son vertige et marcha vers l'apprenti forgeron.

— Tu parles d'une idée ! grommela celui-ci avant qu'elle ait dit quelque chose. On a failli se faire fricasser les burettes ! C'est des vraies chaises électriques ces bestiaux !

— Sans eux tu serais mort, coupa Nathalie, nous n'avions aucune chance de survivre sur la plaque. Tu as vu les éclairs ? Tu as senti le vent ?

— O.K., O.K...

— Et les... pertes ?

— Cinq ou six gosses, Sylvia ne sait pas exactement. Elle est choquée.

Nathalie alla rejoindre la monitrice. Celle-ci saignait d'une profonde coupure au front là où l'avait probablement frappée un débris charrié par la tempête.

— Faut qu'on parte, Nat', gémit-elle, c'était horrible. Ces courts-circuits, ces brûlures... Je ne serais pas capable d'endurer ça une seconde fois. Je ne veux plus voir ces chevaux, ils sont affreux... Des monstres ! Ce sont des monstres !

— Mais ils nous ont sauvés ! plaida la fillette.

— Des monstres ! se contenta de répéter l'adolescente, les pupilles dilatées par la peur.

Nathalie caressa la tête de l'un des petits et s'éloigna. Les garçons maugréèrent à son passage.

— Quelle merde son sauvetage ! grogna quelqu'un dans son dos, j'ai cru qu'on me plantait des aiguilles à tricoter dans le derrière.

La fillette se mordit la lèvre pour ne pas fondre en larmes. Elle était à bout de nerfs, incapable d'affronter la grogne générale engendrée par l'angoisse, la fatigue et la faim.

— Maintenant faut filer d'ici, lui lança Corn, les curés ont fichu le camp, tu as dit qu'on profiterait du répit pour les semer. Alors ?

— D'accord, capitula-t-elle, allons-y. Il n'y a qu'à traverser la plaque en son milieu. On ressortira à l'opposé de notre point d'entrée.

— Ça me va, approuva Corn. Ah ! j'ai eu aussi une idée. Puisqu'on n'a plus besoin des chevaux, maintenant on devrait en tuer un, ça ferait de la viande !

Nathalie se cabra, révoltée.

— Tu es fou ! hoqueta-t-elle, mais... mais ils nous ont sauvés !

— Holà ! Arrête ton roman ! ricana le garçon. C'est des bourrins pas des hommes ! Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous condamner à mourir de faim ? Si c'est pas un cheval ce sera ton chien. À toi de choisir...

Et il tourna les talons pour souligner son ultimatum par une sortie théâtrale.

Nathalie n'avait plus le courage de faire front. Anesthésiée, elle regarda l'apprenti forgeron qui haranguait les enfants.

— On va chasser ! clamait-il. Faut bien bouffer, non ? C'est maintenant ou jamais, on va profiter que ces comes sont épuisées. Et puis elles sont habituées à nous, elles ne se méfient plus. On en isolera une et on lui fera son affaire. Après, à nous les biftecks !

— Ouais ! clamèrent les gosses couverts de suie, mais comment ?

— Faut réfléchir, lâcha Corn d'un ton pénétré.

Nathalie s'écarta, écoeurée. L'étalon blanc s'était mis en marche, entraînant le troupeau à sa suite. Comme tous les matins ils allaient brouter en bordure de la plaque. La fillette les regarda s'éloigner, le cœur serré d'appréhension. Subitement elle haïssait le monde entier. Pendant une minute elle n'aspira plus qu'à retrouver la maison de son père.

— Aide-nous, toi qu'as toujours des idées ! lui jeta Corn en lui envoyant une bourrade. Faut qu'on tue un cheval sans se faire griller, ça doit être possible...

— On peut le tuer de loin, proposa Michel, avec une fronde, à cinquante mètres on sentira pas la décharge. On le cachera pour pas que les autres le trouvent.

— Pour une fronde faut des pierres, observa l'un des garçons.

— Ça on peut en trouver dans le tunnel de l'arbre mou, fit Corn d'un air détaché.

— Vous êtes stupides ! haleta Nathalie. Vous ne pouvez pas jeûner un jour de plus ? Bientôt nous serons sur la plaine, nous finirons bien par localiser un village...

— Tu parles ! cracha Corn, l'hospitalité des paysans on connaît ! Surtout au lendemain d'une tempête ! Ils seront tous barricadés dans leurs casemates. Si nous demandons la charité ils nous conseilleront de nous adresser aux moines du Saint-Allègement ! Merci bien, on en sort !

Les gosses éclatèrent de rire, soulignant leur allégeance au nouveau chef.

— La fronde, ouais, c'est une bonne idée, décida Corn. On visera une bête isolée.

— Et comment on la fera cuire ? interrogea Michel.

— La tempête a taillé la forêt en pièces, doit fatalement y avoir des tas de branches cassées ici ou là. Sylvia a des tablettes thermiques, ça fera démarrer le bivouac.

— Ouais ! Super !

— Faut deux équipes, décida Corn, une pour le bois, une pour la chasse !

Naturellement personne ne voulait se charger de la corvée de bois décrétée « bonne pour les filles ». Tout le monde désirait « chasser » et chacun faisait valoir ses mérites de tueur, qui au lance-pierres, qui aux fléchettes. On dut tirer à la courte paille au moyen de bouts d'étoffe d'inégales longueurs.

Le groupe se fragmenta sous les yeux de Nathalie, impuissante. Elle savait Corn capable de réussir. Tenaillé par son désir de domination, l'apprenti avait besoin de reprendre l'avantage. Le sauvetage lui avait fait trop d'ombre, il lui fallait dès à présent assurer son règne, repousser au rang d'utilité la-fille-au-chien toujours en veine de trouvailles géniales.

Les enfants s'éloignèrent dans le halo de lumière qui leur faisait des silhouettes tremblotantes. Nathalie pensa aux chevaux et lutta contre l'envie de pleurer qui lui montait aux yeux. Cedric boitilla vers elle et lui lécha le visage. Elle lui noua les bras autour du cou. Brusquement elle se sentait très seule, très jeune et très faible. Elle voulait rentrer chez elle...

Elle passa la matinée à côté de Sylvia, s'évertuant à rassembler les bébés qui s'éparpillaient en courant à quatre

pattes. « Vous avez l'air de petits cochons » leur criait-elle, excédée, mais ils lui répondaient en faisant « groin-groin » avec le nez.

Elle renonça.

Elle trompa l'attente en explorant les alentours. À certains endroits la foudre avait frappé le métal en le faisant littéralement bouillonner. Ces remous, à présent solidifiés, criblaient le sol de grosses bulles semblables à des casques de pompier. On avait l'impression que des potirons de chrome avaient éclos par dizaines peuplant la plaque de végétaux immangeables.

Nathalie leva le menton pour observer le ciel. Il manquait terriblement de luminosité et l'arrière-garde des nuages s'attardait sur le champ de bataille, maraudant en vol stationnaire. C'était comme si la tempête, dans un réflexe de ruse féline, amorçait soudain un lent demi-tour. Concluant un faux départ par un retour en force. La fillette sentit une boule lui bloquer la gorge. Elle n'aimait pas ça, mais les caprices météorologiques de Santäl ne se comptaient plus. L'ouragan était tout à fait capable de revenir à l'assaut. Il suffisait d'un caprice des courants aériens, d'un tourbillon, d'un glissement des masses d'air.

Il lui sembla que la température fraîchissait mais il s'agissait sans aucun doute d'une simple autopersuasion. C'est du moins ce qu'elle s'appliqua à croire. Elle grimpa sur un rocher métallique pour découvrir les alentours. S'ils continuaient sur la même trajectoire ils quitteraient la plaque en un point diamétralement opposé à leur lieu d'entrée. Cela représentait encore deux bonnes heures de marche à vive allure, exploit que la troupe était à l'heure actuelle bien en peine de réaliser. Nathalie elle-même avait les jambes molles, et l'idée de parcourir d'une traite une dizaine de kilomètres lui paraissait digne des travaux d'Hercule. Au bout du territoire de fer, dans le flou du brouillard, on discernait la tache verte de la plaine et la bosse d'une colline. « Et après ? » songea Nathalie. Combien de jours de marche avant de trouver un village accueillant ? De quel répit disposeraient-ils avant de croiser une nouvelle patrouille de rabatteurs ? Dès qu'on les repérerait tout serait à

refaire. Elle en était découragée à l'avance mais elle ne pouvait pas passer sa vie sur l'oasis. Le territoire de fer faisait payer trop cher son droit d'asile. Elle s'assit et gratta Cedric entre les oreilles.

— Et si on rentrait à la maison ? lui murmura-t-elle, tu sais, la bicoque de papa où l'on vivait attaché, en laisse pour ne pas être aspiré par le vent... C'était une grande niche plombée dans laquelle nous étouffions tous les deux. Un gros bunker mobile que l'ouragan faisait dériver sur la plaine, le rapprochant progressivement de la mer. Il a peut-être fini par s'y enfoncer du reste. Mon Dieu ! Cela paraît si loin...

Elle posa sa joue sur le flanc couturé de cicatrices du doberman.

Un vacarme fait de clameurs et de raclements lui apprit que les garçons revenaient. Comme elle l'avait redouté, ils étaient tout couverts de sang. Gesticulant et poussant des cris de guerre, ils traînaient derrière eux de grands débris flasques tailladés à la hâte. Le vent, fouettant Nathalie, lui submergea les narines d'un relent de boucherie. Elle grimaça. Poussant, tirant, s'arc-boutant, les enfants ramenaient une énorme cuisse qu'ils avaient eu le plus grand mal à désosser. L'hémorragie les avait teint de la tête aux pieds, faisant d'eux des sacrificateurs gluants. Tous portaient des lambeaux de viande sur les épaules, comme d'horribles écharpes, et laissaient derrière eux un sillage écarlate.

— On l'a eu ! cria Michel. Formidable ! Avec une bille de chrome pleine de bouts pointus, comme une coque de châtaigne. Vlan ! avec la fronde, et paf ! Sur le front.

— Ouaa ! Le bruit ! rugit un second chasseur, on aurait cru une boule de pétanque sur un capot de voiture ! Il est tombé d'un coup, sans lâcher de décharge !

— Vos gueules ! commanda Corn, occupez-vous du feu !

Les branches glanées ici ou là par les ramasseurs furent jetées en vrac dans une dépression du métal. Sylvia arracha la goupille d'une charge thermique et lança la boîte au milieu des fagots. Le bûcher répandit d'abord une épaisse fumée, puis les flammes s'élevèrent en torsades jaunes.

Les enfants haletaient et leurs yeux brillaient d'excitation dans leurs faces rougies. Les bébés s'approchèrent pour palper les lambeaux de chair crue qu'entassaient leurs aînés.

— Bistec ! Bistec ! criaient-ils en riant.

Et ils se barbouillaient de sang coagulé.

— Ça a été facile, triompha Corn, c'était une petite jument qui traînait en boitant bas. On l'a eue du premier coup. Le plus dur c'était de prélever des quartiers. Avec nos canifs on a mis une heure !

— Les autres vous ont vus ? interrogea Sylvia.

— Idiote ! siffla l'apprenti forgeron, s'ils nous avaient repérés on serait plus là ! On a planqué la carcasse sous des branches et des morceaux d'écorce amenés par la tempête. Allez ! Assez discuté ! On bouffe ! Tout le monde au barbecue !

Ce fut la ruée. Canifs, bouts de bois, ongles, dents, tout était bon pour arracher quelques bribes aux monceaux de muscles encore revêtus de lambeaux poilus. Ces effilochures sanglantes étaient aussitôt piquées à l'extrémité d'une branche et présentées à la flamme. Cedric se rua, bousculant les petits. Crocs découverts, il préleva un énorme morceau et entreprit de le déchiqueter en poussant des grondements dissuasifs. Nathalie se sentit trahie mais la faim la tenaillait elle aussi. Avant même d'avoir compris ce qu'elle faisait, elle se retrouva au milieu des autres, au coude à coude, tiraillant sur un quartier mou à l'odeur fade.

Le sang et la graisse grésillaient dans le feu, projetant des flammèches. Mais personne ne s'en souciait. On dévorait, on mastiquait la chair carbonisée ou mal cuite. Les petits, dont on ne s'occupait pas, pleuraient et trépignaient en arrière. Comprenant enfin qu'aucune nourrice ne viendrait leur donner la becquée ils se résolurent à mâchonner des bribes de chair crue ou à laper les flaques de sang. Nathalie elle-même succombait à la folie de la faim. La douleur sourde qui lui tiraillait l'estomac depuis tant de jours s'apaisait enfin. Elle se remplissait à coups de dents pressés, mastiquant cette viande fibreuse et dure au goût horriblement fort. « Nous sommes des sauvages ! » pensa-t-elle avec désespoir. Mais elle ne cessa pas de manger.

Puis la frénésie se dissipa. Michel vomit le premier, freinant l'ardeur de ses camarades. Nathalie s'allongea sur le sol avec l'impression d'avoir ingéré un kilo de plomb. La fringale tournait à l'écœurement.

Les tempes bourdonnantes, la tête pleine de vertiges, les enfants s'éloignèrent du feu qui chauffait la plaque et leur brûlait la plante des pieds.

Nathalie regardait le ciel. Les nuages avaient fait machine arrière, ils revenaient lentement sur leurs pas, énormes rouleaux ouatés se chevauchant dans une mollesse d'explosion filmée au ralenti.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » pensa-t-elle bêtement.

Elle aurait voulu pousser un cri d'alarme mais elle était lourde, lestée par la bouillie stomacale du festin cannibale. Les événements défilaient sous son crâne telle la bande-annonce d'un film. La tempête... L'étalon acceptant de les prendre en charge. Les gosses qui tuaient la jument. Quoi encore ?

Ah ! Oui, elle oubliait le principal : l'ouragan qui revenait.

Elle se releva sur les coudes au prix d'un effort insensé. Les enfants digéraient, repus. Déjà malades pour la plupart.

Quelques bébés hoquetaient, vomissant, et Sylvia leur tapait dans le dos. Corn urinait sur les tisons du bivouac, cambré, un poing sur la hanche. Elle l'appela, il se retourna, réintroduisant sans se presser son sexe sous ses vêtements.

— Ouais ? grogna-t-il distraitement.

Elle ne dit rien, se contentant de lever l'index en direction des nuées. L'adolescent plissa le front.

— Et alors ? fit-il. Le ciel est couvert, c'est tout.

— Mais non, corrigea Nathalie, tu ne vois pas que les nuages ne vont plus dans la même direction ? Ils reviennent sur nous. Le vent a changé de sens, ça veut dire que l'ouragan court en cercle ! On appelle ça un rond de sorcière.

— Tu déconnes, dit l'apprenti forgeron, mais sa voix manquait de conviction.

Réalisant ce qui risquait d'arriver, il pâlit.

— Il sera là dans combien de temps ? bégaya-t-il.

Nathalie haussa les épaules.

— Une heure, une heure et demie, on n'aura jamais le temps de sortir de l'oasis, même en courant comme des champions !

— Merde ! s'emporta Corn, qu'est-ce qu'on va faire alors ?

Nathalie s'assit en tailleur.

— Il n'y a qu'une solution, murmura-t-elle, adopter la même tactique qu'hier soir en priant pour que l'étalon n'ait pas découvert le carnage auquel vous vous êtes livrés !

— On risque gros !

— Je ne te le fais pas dire !

À ce moment un petit qui avait écouté la conversation des deux adolescents se mit à courir en criant :

« Le vent ! Le vent méchant ! Il revient ! » Ses hurlements provoquèrent la panique des bébés qui commencèrent à pleurnicher en chœur, entrecoupant leurs plaintes de supplications du genre : « Veux plus que le vent m'donne des gifles ! » ou encore « Veux pas la fessée de la tempête ! ».

Après avoir un instant ricané, les grands se jetèrent des coups d'œil inquiets.

— Hé ! qu'est-ce qu'ils racontent ? balbutia Michel. C'est des conneries ou quoi ?

Mais déjà tous lorgnaient le ciel. Les nuages roulaient, moutonneux et funèbres. Épais, lourds, s'entassant en nappes bousculées, en strates géologiques.

— Putain c'est vrai ! gémit l'un des gosses, ça revient sur nous !

Sylvia grelottait, bras croisés sous les seins, et les bébés s'accrochaient au bas de sa robe, tiraillant le vêtement en tous sens.

— Et si on courait ? lança Corn. Chacun pour soi ! Un bon sprint...

— Imbécile, trancha Nathalie, la foudre aura frappé la plaque avant que tu n'aies fait la moitié du chemin. En admettant même que tu puisses éviter l'électrocution, comment échapperas-tu aux bourrasques ? Tu penses peut-être que ton fameux sperme de plomb te tiendra les pieds collés au sol ?

— Oh ! ça va !

Les garçons s'étaient regroupés autour de Nathalie, attendant d'elle une nouvelle solution miracle. Elle les repoussa.

— Vous êtes des idiots ! vociféra-t-elle. Il ne fallait pas toucher aux chevaux ! D'eux seuls dépendait notre sauvegarde ! Mais ça vous plaisait de « chasser » ! Ça vous amusait de tuer ! Vous êtes bien avancés maintenant !

— On avait faim, plaida Michel.

— Vous pouviez attendre un jour de plus. On aurait ramassé d'autres champignons !

— Tout ça c'est de la parlotte ! protesta l'un des garçons. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas, avoua Nathalie. Lorsque les chevaux reviendront nous nous approcherons d'eux avec précaution. S'ils n'ont pas découvert le cadavre de la jument nous appliquerons la même méthode qu'hier soir. Cachez-vous derrière les monticules et observez la horde. Si l'étalon a l'air nerveux ne vous montrez pas. J'irai seule à sa rencontre. En attendant masquez l'odeur de la viande.

— On n'a qu'à mettre du charbon de bois dessus, proposa Corn.

— Ouais, et pisser aussi ! claironna Michel. Paraît que l'odeur de la pisse ça camoufle tout.

— Ouais ! Pissons tous ensemble !

Les petits se réjouirent de cette activité éminemment ludique au point d'en oublier leurs frayeurs.

Nathalie répartit ensuite les naufragés en quatre groupes qu'elle dispersa au hasard des monticules parsemant la plaque de fer. Elle conserva avec elle Sylvia et les petits. Ils attendirent. Au début les gosses se dissimulèrent consciencieusement, puis, le temps s'écoulant, l'impatience dressa de plus en plus de têtes au-dessus des rochers.

— Cachez-vous ! ordonna la fillette.

— On s'emmerde ! protesta Michel. Si on allait les chercher ?

Nathalie crut qu'elle allait s'étrangler de rage. Il faisait à nouveau très sombre et le vent déferlait en rafales sèches porteuses de gravillons. Les chevaux apparurent enfin. La brise soufflait contre eux si bien qu'on n'entendait pas le vacarme de leurs sabots. Ils progressaient avec effort, l'encolure fléchie. L'étalon blanc menait la horde. Sa crinière grouillait comme une nichée de boas aspergée d'acide. Nathalie éprouva un mauvais

pressentiment. À la seconde même quelqu'un cria « Les voilà ! En avant ! », et un groupe de sept garçons jaillit de derrière un rocher pour se précipiter à la rencontre des animaux, faisant fi des consignes qu'on leur avait transmises.

Nathalie esquissa un geste, mais déjà l'étalon s'était dressé sur ses pattes postérieures. Ses sabots battirent l'air et frappèrent le sol dans une double gerbe d'étincelles. Le courant fusa en un déchirement soyeux, illuminant le métal sur un cercle de dix mètres de rayon. Les gosses se cabrèrent, nuque et reins cassés, les bras battant l'air. La décharge ne dura qu'une seconde mais son intensité fut telle que les malheureux s'effondrèrent, frappés de syncope mortelle, le cœur bloqué, pétrifié. Nathalie elle-même, malgré la distance, sauta sous le choc comme une grenouille d'expérimentation. Les bébés tombèrent sur les fesses, la bouche béante, les pupilles dilatées, haletant des sanglots qui demeuraient bloqués au fond de leur poitrine.

— Repliez-vous ! hurla Corn, ils chargent, ils chargent !

Effectivement la horde s'ébranlait, désireuse d'en découdre. L'étalon hennissait de colère et martelait la plaque en lançant des éclairs. Ce fut la débandade.

Nathalie cala un bébé sous chacun de ses bras, en fourra un dans la gueule de Cedric, et entreprit de courir droit devant elle, Sylvia sur les talons. Le sol tremblait sous le monstrueux galop des chevaux fous de rage. Nathalie avait l'impression de marcher sur la peau d'un tambour. Les courts-circuits, atténués par la distance, lui grillaient la plante des pieds.

Mais l'orage s'installait. Conscient de ses responsabilités, l'étalon décida d'interrompre la poursuite.

Il était inutile d'épuiser la horde alors que l'ouragan entamait son prélude. Il fit volte-face et se cala sur ses quatre sabots, adoptant sa posture d'enracinement. Après s'être ébroués les autres en firent autant. Nathalie s'effondra, l'écume aux lèvres, et les bébés roulèrent au hasard, s'écorchant le front sur les aspérités de la plaque. Corn trébucha et s'affala sur elle. Il était livide.

— À part ça vous aviez caché le cadavre de la jument ! vociféra la fillette en s'étranglant.

Elle n'eut pas le loisir d'en dire plus. Une bourrasque lui tira si violemment les cheveux que les larmes lui jaillirent des paupières.

— On est foutus ! se lamenta l'apprenti forgeron.

— Pas encore ! rugit Nathalie, il reste encore une solution, elle vaut ce qu'elle vaut, et à mon avis elle relève du suicide mais je n'en vois pas d'autre...

Corn releva la tête, une lueur folle dans le regard.

— Vite ! balbutia-t-il, dis-nous ce qu'on doit faire ! La nuit est en train de nous tomber dessus !

Nathalie se releva et se passa la main sur le visage.

— Le tunnel de l'arbre mou, lâcha-t-elle comme une sentence, c'est là qu'il faut descendre. Sous la plaque le vent ne pourra pas nous aspirer, nous échapperons à la tempête.

— À la tempête oui, dit sombrement Sylvia, mais pas au serpent !

## CHAPITRE XII

Les propos de Nathalie provoquèrent une intense stupeur et les enfants s'écartèrent instinctivement, comme pour fuir son contact, son influence ou sa mauvaise odeur.

— Ne réfléchissez pas trop longtemps ! dit-elle avec perfidie.

Les bourrasques décochaient à présent des ruades dont l'élasticité diminuait pour faire place à des chocs brefs d'autos-tamponneuses. Ces coups d'épaules invisibles frappaient avec l'efficacité d'une batte de base-ball, vous meurtrissant l'échine, les reins ou le sternum. Chaque nouvel assaut vous laissait le souffle court, comme si vous veniez de recevoir un ballon de cuir au creux de l'estomac. Les bébés, qui ne pesaient pas assez lourd, dérivèrent à la surface de la plaque comme sur un étrange toboggan horizontal ou une patinoire. Ces glissades les amusaient follement, et ils les punctuaient d'onomatopées évoquant des vrombissements de moteurs fantaisistes.

— Buum ! Buum ! l'avion s'envole ! scandaient-ils en étendant les bras pour mieux s'offrir aux trombes aspirantes qui se formaient déjà.

— Bon sang ! Réagissez ! vitupéra Nathalie. Ouvrez donc un passage dans le sol, il suffit de crever l'une des fleurs de rouille !

Les adolescents se secouèrent enfin. D'un seul élan ils se jetèrent vers la tache d'oxydation la plus proche et la martelèrent du talon. La dentelle écarlate s'émietta assez vite, laissant apparaître un trou noir aux bords déchiquetés. Corn hésita, sentant que c'était à lui de donner l'exemple. Pourtant quelque chose semblait le retenir au bord de la cavité.

— J'ai un mauvais pressentiment, avoua-t-il, on a trop tenté le diable ces derniers temps, notre réserve de chance est usée, ça va mal finir...

— Grouille-toi, implora Michel, j'ai l'impression qu'on me soulève par les aisselles ! Les chevaux vont bientôt mettre le paquet !

L'apprenti forgeron haussa les épaules avec fatalisme et se laissa choir dans le trou.

— Allez ! commanda Nathalie, vite, les autres, un à un et sans bousculade !

Pendant que les garçons s'enfonçaient dans le tunnel, Nathalie et Sylvia rassemblaient les petits.

— Non ! Non ! protestaient ceux-ci, veux jouer à l'avion ! Veux pas aller dans le trou ! C'est tout noir !

Il fallait les empoigner par la peau du dos et les pousser dans la cavité. Invariablement ils hurlaient de frayeur dès que les ténèbres du boyau se refermaient sur eux. Lorsqu'elles furent certaines de n'avoir oublié personne, les deux filles sautèrent à leur tour dans le royaume de l'arbre mou. Cedric plongea en dernier. Nathalie atterrit cul par-dessus tête dans une cohue de corps peureusement serrés les uns contre les autres. Le souterrain était plongé dans une totale obscurité et ses galeries, trop basses de plafond, ne permettaient de se déplacer qu'à quatre pattes. Les parois du terrier étaient tapissées de mucus dont les couches successives avaient fini par vitrifier les tunnels. Cela ressemblait à un tissu de fibres de verre qui craquait au moindre déplacement.

Nathalie voulut adopter une position plus confortable mais son crâne heurta tout de suite le plafond métallique. Elle jura.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea anxieusement Michel.

— Au-dessus de nous c'est la plaque, dit doucement la fillette. Lorsqu'elle sera électrisée gardez-vous bien de la toucher, ou de vous y cogner comme je viens de le faire.

— Mais le sol, la terre humide, ne risquent-ils pas d'être conducteurs ? s'enquit Sylvia d'une toute petite voix.

— Le mucus du serpent devrait normalement nous protéger, lâcha Corn, vous le sentez autour de vous, ça craque comme un emballage de cellophane. Les tramées baveuses ont fini par se solidifier en séchant. C'est comme de la barbe à papa durcie, ça colle.

— Il ne faut pas rester immobiles et tous massés à proximité du trou, intervint Nathalie, sinon à la première trombe nous serons aspirés à l'extérieur comme les passagers d'un avion dépressurisé. Nous allons nous répartir au long d'un tunnel. Si vous trouvez des pierres ou des éclats de métal, ramassez-les.

— Mais on ne voit rien ! protestèrent les gosses apeurés.

— Avancez tout de même ! s'impatienta la fillette, et taisez-vous sinon nous n'entendrons jamais le serpent approcher.

— Tu crois qu'il va venir ? gémit Michel.

— Je n'en sais rien ! La dernière fois on lui a planté un grappin dans le corps, il a peut-être succombé à l'hémorragie. Je me rappelle qu'il perdait beaucoup de sang.

— Oui, c'est vrai ! approuvèrent les enfants qui tentaient de se rassurer, ça pissait comme d'une citerne crevée. Sûr qu'il est mort ! Sûr !

Nathalie aurait aimé pouvoir être aussi affirmative, mais elle se rappelait le corps cylindrique du reptile. Cette espèce de caoutchouc sombre couturé de cicatrices et de boursouflures. Cet énorme tuyau plissé à la musculature annelée et puissante. Une telle chose pouvait-elle mourir ? Elle en doutait. L'arbre mou hantait probablement le sous-sol de l'oasis de fer depuis longtemps déjà. Les décharges des chevaux ne lui avaient causé nul préjudice. Il ne craignait ni la chaleur ni l'électricité. En ce moment même il rampait quelque part à l'intérieur de la taupinière. Se servant de ses tentacules pour progresser.

Le vent ululait, sifflant dans les fissures du plafond métallique. Un violent courant d'air emplissait le tunnel. Le trou perçant la tache de rouille ronflait comme le tuyau d'un aspirateur. Nathalie se déplaça à quatre pattes pour s'éloigner de cette dangereuse bouche de ventilation.

— Faut faire gaffe ! murmura Corn, on peut facilement s'égarer dans ce labyrinthe. Et si on perd la sortie de vue, pas question de creuser vers le haut ! C'est un sacré couvercle qu'on a sur la tête ! Autant essayer de percer une banquise avec les ongles.

— Ça suffit ! trancha la fillette, n'en rajoute pas, les gosses sont bien assez effrayés.

Le premier roulement de tonnerre lui coupa la parole.

— S'il pleut, les tunnels vont se remplir de flotte ! insista Corn. Ton plan est idiot, l'eau risque de nous brancher sur le courant des chevaux.

— Il pleut rarement au cours d'une vraie tempête, observa Nathalie.

Mais elle n'en savait rien.

La plaque vibrait au-dessus d'eux, amplifiant les bruits de l'extérieur comme la membrane d'un gigantesque haut-parleur. Et soudain les courts-circuits fusèrent, dessinant des zigzags d'étincelles sous les voûtes ténébreuses.

Cela dansait telle une meute de feux follets, illuminant toute la longueur du souterrain. L'éclat magnétique crachotait, explosait en étoiles d'une insoutenable blancheur.

— Feu d'artifice ! crièrent les petits, feu d'artifice !

Ils battaient des mains, émerveillés par ces ondulations lumineuses qui sillonnaient le plafond, amenant çà et là la plaque au bord de l'incandescence.

Nathalie eut l'impression d'être prisonnière d'un tuyau assiégé par un commando de soudeurs fous. Les palpitations éclatantes avaient au moins le mérite de dispenser un éclairage de fortune à la teinte bleuâtre, lunaire.

Elle rampa sur une dizaine de mètres, s'évertuant à fuir la pluie d'étincelles.

— Le feu d'artifice a brûlé Jean-Marc ! gémit un bébé.

— Couvrez-vous la tête avec une étoffe, ordonna Nathalie.

Une odeur de crin brûlé envahissait le boyau. Les paillettes qui tombaient du plafond mordaient la peau comme des gouttes d'huile bouillante, leur contact provoquait des cloques de la taille d'une brûlure de cigarette.

Nathalie déchira un morceau de sa robe pour improviser un fichu.

— Ça pue le cochon grillé ! lança Michel. Merde, c'est comme si on secouait des frites géantes au-dessus de nous !

L'image provoqua une bordée de rires nerveux. La banquise de métal grésillait, bleuissait à la manière d'un pot d'échappement. Il commençait à faire chaud et certaines parties de la plaque – plus minces – viraient franchement au rouge. Le tunnel se changeait en four. Nathalie sentit la désagréable

démangeaison du feu courir sur sa peau déjà irritée par les agressions du vent.

Elle se traîna sur le ventre, cherchant une section moins exposée.

— Nous sommes juste sous les chevaux, jeta-t-elle par-dessus son épaule, il faut s'éloigner ou nous allons cuire !

Au moment même où elle prononçait ces mots, un éclair frappa l'oasis. Les émanations du choc firent se dresser les cheveux des enfants, un souffle de lance-flammes passa sur eux, leur rougissant l'épiderme et leur consumant cils et sourcils. Nathalie songea que seule la gaine de mucus solidifié les protégeait des décharges. Sans elle ils auraient subi la formidable attraction magnétique du couvercle coiffant la taupinière.

— Hé ! s'écria un garçon, mon canif s'est envolé ! Il est collé au plafond !

— Mes lunettes aussi ! hurla Michel, j' vois plus rien !

— N'essayez pas de les récupérer ! commanda Nathalie, vous risqueriez...

Mais c'était trop tard. Un éclair fusa jusqu'au fond du boyau. Et le corps tétanisé de l'un des garçons se mit à briller comme un filament incandescent. Cela dura une éternité. Lorsque le cadavre tomba enfin, il était noir, charbonneux, et avait réduit de moitié. Ce fut la panique. Tout le monde courut à quatre pattes, fuyant la proximité du corps goudronneux et son épouvantable odeur de viande carbonisée.

— Ne vous dispersez pas ! sanglotait vainement Sylvia, vous allez vous perdre ! Restez groupés, je vous en prie...

Mais on ne l'écoutait pas. La horde effarée piétinait, se bousculant pour se jeter dans les galeries annexes trouant le maître-couloir. Les bébés demeurèrent sur place, recroquevillés, la tête dans les bras, paquets mous et ovoïdes qu'on ne parvenait plus à déplier.

Nathalie reçut un coup de coude qui lui fit éclater la joue. Elle roula sur le flanc, étourdie de douleur. Cedric lui lécha le visage en jappant comme un chiot. Le plafond de métal luisait telle une coulée de mercure. Les zones de faible épaisseur se déformaient, laissant pleuvoir de minuscules perles d'acier en

fusion. Les fuyards hurlaient et se contorsionnaient sous cette averse d'épouvante qui trouait les vêtements et incrustait ses gouttes dans les chairs les plus tendres. Le doberman referma ses mâchoires sur la manche de la fillette et la remorqua vers une zone moins exposée. Ils basculèrent, entremêlés, dans une galerie annexe qu'éclairaient relativement bien les fulgurances du couloir central. Corn les y rejoignit, des cloques parsemaient son front, et ses guenilles fumaient.

— Quel bordel ! jura-t-il, tout le monde s'est éparpillé.

Nathalie haussa les épaules.

— Va chercher les bébés, dit-elle au doberman, et ramène-les ici. Va !

Le chien s'exécuta, heureux d'obéir. Un à un, obstiné, il traîna les petits auprès de sa maîtresse. Les marmots, épouvantés, essayaient de lui échapper, mais il les rattrapait en plantant ses crocs dans les barboteuses en haillons. Il procédait vite et bien, apparemment indifférent aux étincelles qui roussissaient son pelage. Nathalie fut bientôt environnée d'une marmaille pleurnichante aux exigences rocambolesques.

— Le méchant chien a mordu Yves ! pleura l'un des moutards.

Nathalie lui décocha une gifle. Elle ne se contrôlait plus. Des palpitations bleues frémissaient tout au long de la voûte, éclairant une perspective de stalactites d'acier, effilées comme des pointes de lance. Il s'agissait de coulées fort anciennes datant de l'époque à laquelle le météore s'était liquéfié à la surface de la plaine. Corn leva un bras pour en éprouver la pointe.

— On croirait des clous géants ! s'extasia-t-il, ou des poignards !

— Ils sont chauds ? demanda la fillette.

— Pas trop. On est loin des chevaux.

— Peux-tu en casser quelques-uns ? Des armes nous seraient utiles en cas de rencontre avec l'arbre mou.

— Je vais essayer. Il y a des taches de rouille.

L'adolescent se dressa sur les genoux et empoigna l'une des aspérités à deux mains. On eût dit qu'il tentait d'arracher un croc de métal de la gueule d'un fauve colossal. Il dut renoncer et

choisit une nouvelle stalactite. Cette fois il parvint à déraciner la longue pointe d'acier.

Nathalie soupira d'aise. La coulée de métal formait une épée d'une cinquantaine de centimètres. L'oxydation qui en rougissait la base ne s'était pas étendue à la hampe et l'acier restait lisse jusqu'à la pointe.

— Un sacré harpon ! siffla le garçon.

— Oui. Décroches-en d'autres pendant que je bats le rappel.

Joignant le geste à la parole Nathalie passa la tête dans la galerie et lança un appel modulé.

— Par ici ! lança-t-elle ensuite, on a trouvé une cache tranquille et des armes pour repousser l'arbre mou ! Venez !

Dix minutes s'écoulèrent avant que Michel n'apparaisse, piteux, le visage hagard et boursouflé. Il reniflait.

— Sans lunettes j' vois plus rien ! se plaignit-il. J' suis brûlé partout.

— Qu'est-ce que tu veux voir ? s'impacienta Corn. De toute manière il fait noir ! Et puis l'arbre mou est si laid que tu ne perds pas grand-chose.

Nathalie intervint d'un claquement de langue.

Corn jura et retourna à son travail de cueillette. Il avait déraciné une demi-douzaine de poignards naturels quand Sylvia s'infiltra dans la cache, tirant quelques enfants derrière elle.

— J'ai perdu les autres, se lamenta-t-elle, ils se sont éparpillés au hasard, je crois même que l'un d'eux a voulu ressortir par la fleur de rouille. Le vent l'a aspiré à la verticale.

— Reposons-nous ici, proposa Nathalie, il vaut mieux ne pas se lancer dans les galeries, il y a trop de ramifications et nous ne disposons d'aucune boussole. De toute manière, même si nous en avions une, l'aimantation du plafond en fausserait sans doute les données. Autant attendre la fin de la tempête.

On approuva mollement. L'atmosphère des boyaux impressionnait désagréablement les rescapés. Le territoire souterrain avait davantage l'aspect d'un piège que celui d'un refuge, et la chaleur qui ne cessait de monter en rendait l'air irrespirable. Pour distraire les esprits Nathalie distribua les pieux de métal aux plus grands, mais cette initiative – loin

d'enchanter les enfants – ne fit qu'aviver en eux la conscience du danger.

Dehors, la tempête faisait rage mais le filtre du plafond traduisait les turbulences en longues vibrations mélodiques. Cela évoquait parfois les miaulements d'une scie musicale.

Un quart d'heure s'écoula ainsi dans la lueur tremblotante des courts-circuits lointains.

— Hé ! fit soudain l'un des gamins, y a quelque chose, là, dans le coin !

Nathalie sursauta, immédiatement en alerte. Plissant les paupières, il lui sembla distinguer trois longs paquets fibreux entassés sur le sol. Comme d'énormes cocons. Elle bougea, mal à l'aise, appréhendant ce qu'elle allait découvrir. Un éclair plus long que les autres lui révéla trois formes humaines enveloppées dans des chrysalides de mucus séché. Les sécrétions de l'arbre mou avaient entouré ces corps d'un réseau de fils de bave durcie à la façon des bandelettes enserrant une momie. Malgré sa répugnance, la fillette avança le cou. Elle réprima un hoquet en identifiant un pan de soutane rayé de jaune et de noir.

— Les rabatteurs ! souffla-t-elle. Ce sont les rabatteurs que le serpent a capturés.

— Il les a fichus en conserve ! observa Corn. Mince ! On est en plein dans le garde-manger de l'arbre mou ! Il les a collés dans des cocons, comme les araignées.

Les enfants frémirent en se serrant les uns contre les autres. L'un des bébés désigna du doigt les trois horribles larves en s'exclamant : « Barbe à papa ! » À cette évocation ses congénères approuvèrent en réclamant des bonbons, des pralines et des pommes rouges « comme à la fête » !

Nathalie posa la main sur le dos de Cedric, lui confiant le rôle d'éclaireur. Le grand chien coucha les oreilles et prit la galerie de gauche qui débouchait dans une salle plus vaste qu'éclairaient faiblement quelques courts-circuits égarés. Cette fois ils butèrent sur un énorme cocon. Une sorte de pelote fibreuse renfermant la dépouille d'un poulain.

— Ben vrai ! grogna Corn, le serpent est prévoyant, il se planque des casse-croûte un peu partout, ça c'est de l'organisation !

Il essayait de blaguer mais son ironie chevrotait d'angoisse. Nathalie était oppressée. La présence de « provisions » indiquait clairement que le tunnel dans lequel ils se déplaçaient présentement n'appartenait pas au groupe des réseaux désaffectés.

— Le mucus est humide ! observa brusquement Sylvia. On dirait qu'il est... frais !

Nathalie éprouva un pincement à l'estomac en entendant ce nouveau cri d'alerte.

— Restons ici, fit-elle d'une voix éteinte, la tempête sera finie dans une heure.

Les enfants s'installèrent à bonne distance du cheval momifié. Quelques-uns pleuraient en silence.

Une demi-heure s'écoula ainsi, puis Cedric se dressa, les crocs découverts, laissant filer un sourd grondement. La membrane sonore du plafond leur transmet l'écho d'un raclement émaillé de succions sonores, comme si de grosses ventouses claquaient en se décollant.

— C'est l'arbre mou ! bafouilla Sylvia, il nous cherche...

Nathalie ferma les yeux, la caisse de résonance des galeries interdisait toute localisation précise, le bruit semblait venir de partout à la fois. Durant une seconde elle se sentit encerclée par une horde de métros vivants et dévorateurs sinuant au sein de tunnels obscurs. Un cri de détresse fusa, quelque part dans l'une des circonvolutions de la taupinière. C'était un cri d'enfant terrifié que l'horreur fait hurler sur une note affreusement aiguë.

— Il l'a rencontré ! hoqueta Michel, il l'a rencontré.

— Prenez vos lances et tenez-vous prêts ! ordonna Nathalie. Évitez les tentacules, frappez au corps.

Ils s'agenouillèrent, brandissant leurs stalactites de chrome au risque de s'éborgner. Les petits pleurnichaient, devinant confusément le danger.

Le cri s'était cassé, après un instant de silence la bête avait repris sa reptation. Une odeur putride frappa les narines de Nathalie. Et soudain le premier tentacule apparut au seuil de la salle. Il décrivait des boucles gracieuses, explorant le pourtour du boyau en une série de délicates palpations.

Nathalie fit signe aux enfants de reculer vers un autre embranchement, mais Corn bondit pour enfoncer son pieu de chrome dans la paroi du tunnel. Le dard traversa sans difficulté la terre meuble et s'enfonça dans le corps du reptile qui se trouvait de l'autre côté de la cloison. Du sang se mêla à la boue. Subjugués, les garçons se dépêchèrent d'imiter l'apprenti forgeron, poignardant le serpent à travers le mur du tunnel.

L'animal eut une formidable convulsion et toute la paroi s'effondra. Désormais aucun rempart ne séparait plus les enfants de l'arbre mou. Stupéfaits, certains gosses lâchèrent leurs lances qui restèrent fichées comme des banderilles luisantes dans le flanc de la bête. Nathalie et Sylvia poussaient déjà les bébés vers une galerie annexe. L'arbre mou se lova en fer à cheval, encerclant les téméraires de son double bouquet de tentacules. La fillette vit que le grappin était toujours accroché à son échine et que la chair caoutchouteuse du monstre avait cicatrisé autour de l'hameçon en grosses boursouflures blanchâtres. Corn hurlait des insultes et frappait à coups redoublés, crevant la peau épaisse du reptile, vandale lilliputien s'acharnant sur un pneu géant. Mais les tentacules se refermaient en tenaille. L'un d'eux saisit Michel par les chevilles et le tira au sein du bouquet arborescent des pseudopodes. Nathalie se jeta en avant, essayant de percer le tuyau hérissé de ventouses qui s'enroulait autour de l'adolescent mais ses attaques restèrent sans effet. La chair des tentacules était inentamable. La pointe du dard métallique déviait en la touchant sans même parvenir à l'érafler. La fillette dut reculer pour éviter d'être capturée à son tour. Les pseudopodes fouettaient l'air. Corn sentit enfin le danger et battit en retraite, mais deux autres enfants restèrent prisonniers du cercle grouillant.

— En arrière ! vociféra Nathalie, il y a une autre salle dans le fond !

Les combattants se ruèrent en titubant, courbés comme des vieillards pour éviter de frôler le plafond.

Le reptile, lui, ne se souciait d'aucun risque. Son corps annelé frôlait la plaque sans souffrir des courts-circuits. À chaque attouchement sa peau noire grésillait en répandant une

fumée nauséabonde. Les événements pointillant son échine sécrétaient des flots de mucus protecteur qui moussaient en ruisselant sur ses flancs.

Les grosses ventouses claquaient sur le sol avec des bruits de baisers sonores. Cedric se cassa deux dents alors qu'il s'acharnait sur un tentacule. Les gosses refluèrent, piétinant les petits malencontreusement attardés au milieu du passage. Nathalie haletait dans l'atmosphère raréfiée du tunnel.

Le reptile hésita. Ses pseudopodes tentaient d'arracher les lances demeurées fichées dans ses côtes.

Finalement il choisit de reculer, emportant avec lui les victimes de l'affrontement autour desquelles ses « branches » s'enroulaient en nœuds mortels.

— Il va revenir, balbutia Corn, dès qu'il aura tissé ses cocons garde-manger il repartira à l'attaque. On doit sortir d'ici.

— Pour aller où ? s'emporta Nathalie. Écoute ce qui déferle au-dessus de nos têtes ! Tu veux plonger dans l'ouragan ? Il faut encore attendre, dès que l'obscurité reviendra cela voudra dire que les chevaux ont cessé d'aimer la plaque, alors seulement nous pourrons remonter à l'air libre.

— O.K., capitula Corn, mais nous allons tous y passer...

Sans même savoir ce qu'ils faisaient ils dévalèrent un couloir en pente.

— Pas par là ! supplia Nathalie qui venait d'apercevoir les nombreuses taches de rouille qui constellaient le plafond, la plaque est rongée. Si une trombe balaie la surface à cet endroit elle percera chaque point d'oxydation !

Mais les enfants ne l'écoutaient pas. La cohésion du groupe s'était dissoute sous l'effet de la peur. Chacun courait sans se préoccuper des autres. Les ordres, les conseils mouraient au seuil d'intelligences bloquées par la panique. Seule Sylvia s'obstinait encore à piloter son troupeau de bébés boueux, corrigeant leur trajectoire à grand renfort de gifles.

Alors qu'ils hésitaient au carrefour d'un embranchement une gerbe de tentacules jaillit des ténèbres pour s'épanouir en soleil palpitant. Corn eut le réflexe de jeter son épieu au centre de cette fleur rose, là où béait une bouche cornée semblable à celle d'une pieuvre. Le dard se ficha dans une zone sensible et le

reptile eut une convulsion de souffrance. Le spasme fut tel que les parois des tunnels s'écroulèrent sur plus d'une centaine de mètres, submergeant les enfants sous un flot de terre et de boue.

Aveuglée, Nathalie bascula dans la glaise et glissa sur la pente d'une galerie inclinée à 45°. Une avalanche de bébés la recouvrit alors qu'elle tentait de se dégager de la tourbe.

Corn, désarmé, se jeta à son tour sur ce toboggan naturel. La poussière de l'écroulement rendait l'atmosphère asphyxiante et tout le monde toussait à s'en arracher les bronches. Cedric referma ses crocs sur la manche de sa maîtresse et la tira vers une dépendance du terrier. Cette fois il s'agissait d'une salle au plafond hérissé d'énormes stalactites métalliques. Ces pieux dardaient leurs pointes dangereusement effilées vers le sol du souterrain.

Nathalie, en un éclair, se demanda s'il ne serait pas possible d'improviser un piège qui clouerait le reptile une fois pour toutes. Elle appela Corn pour lui faire part de son idée. Serrant les dents sous les décharges, le garçon s'arc-bouta aussitôt à l'une des coulées mais celle-ci refusa de bouger. Les autres stalactites, trop épaisses, se révélèrent elles aussi indéracinables.

— On l'aurait sciée à demi, s'obstina la fillette, ensuite on aurait attaché une corde et quand l'arbre mou...

— Tu déliras ! Arrête ! vociféra Corn. On n'a pas de scie, pas de filin. C'est dans les romans qu'on peut faire ce genre de choses, pas dans la vie ! Surveille plutôt le serpent.

Mais ce dernier avait disparu. On l'entendait ramper sans pouvoir localiser la provenance du bruit.

Les courts-circuits avaient perdu en intensité et seules quelques étincelles sporadiques éclairaient encore la rotonde. On était maintenant beaucoup trop loin des chevaux pour bénéficier de l'incandescence de la zone d'aimantation. Nathalie sentait monter la nuit des tunnels comme une sombre inondation. Le monde ne lui apparaissait plus qu'au travers des fulgurations d'un stroboscope mourant. Impatient, l'arbre mou renversait les cloisons de boue sèche, projetant des débris en tous sens. Des combats confus se déroulaient dans l'obscurité. Fous de peur, deux garçons s'empalèrent mutuellement sur

leurs lances en frappant à l'aveuglette. Cedric aboyait, arc-bouté sur ses pattes postérieures, écumant de rage. Le reptile se servait de ses tentacules comme des lanières d'un fouet. Une seule volée suffisait à pulvériser le fragile rempart d'une cloison. « Il triche, songea stupidement la fillette, il ne respecte pas le parcours du labyrinthe ! »

Elle perdait la tête. L'un des bébés, affolé, escalada sa poitrine, se suspendit à ses cheveux et lui griffa le visage en criant « Bobo ! Bobo ! », elle s'en débarrassa d'un revers du bras. Elle voulait survivre, les autres n'existaient plus. Ils n'étaient que des obstacles. Elle rampa sur les coudes, bredouillant des mots sans suite. Puis elle réalisa qu'elle n'avancait pas car la moitié inférieure de son corps était ensevelie sous les débris. Les pierres et les blocs de boue séchée l'avaient enfermée jusqu'aux hanches dans un socle qui faisait d'elle une statue couchée et gesticulante. Pendant ce temps l'arbre mou s'approchait. Personne ne s'opposait plus à lui, Corn et les autres avaient fui sans demander leur reste. Nathalie restait seule, les jambes enracinées dans un monticule de gravats. Cedric mordit dans les vêtements de la fillette pour l'arracher au piège du socle, mais les guenilles se déchirèrent, la laissant nue dans la poussière. Le reptile progressait par saccades, épanouissant et rétractant sa couronne de branchages. Il n'était plus qu'à dix mètres. Nathalie hurla, griffa la terre, luttant désespérément pour s'extraire de sa gangue de débris, mais elle était clouée. Alors qu'elle se préparait à connaître la morsure des ventouses elle prit conscience que le monstre n'avancait plus. Dans la clarté spasmodique de la voûte, elle le vit qui se contorsionnait bizarrement comme s'il essayait d'échapper à une invisible étreinte. On eût dit un ver de terre suspendu à un hameçon. C'est alors qu'elle aperçut le grappin fiché dans le flanc de la bête, ce grappin autour duquel les chairs avaient cicatrisé en boursouflures blanchâtres. L'anneau qui en terminait la hampe s'était pris dans l'une des stalactites, mettant le serpent à l'attache. L'arbre mou se convulsait, mais chacune de ses tractions faisait bouger les crocs de l'hameçon à l'intérieur de sa chair, rouvrant ses plaies. Son cerveau aux possibilités de réflexion extrêmement limitées ne lui permettait

pas de comprendre que ses soubresauts de libération le détruisaient peu à peu, et qu'en s'obstinant à vouloir aller de l'avant il se lacérait les flancs aussi sûrement qu'un samouraï qui s'ouvre l'abdomen.

Il aurait suffi qu'il recule pour que l'anneau d'amarrage du grappin se dégage du pal de la stalactite, mais une telle manœuvre dépassait son entendement. Il s'obstinait à tirer, tirer, ouvrant une plaie affreuse dans sa chair. Ses convulsions se communiquèrent au sol et aux parois qui s'écroulèrent. Nathalie sentit qu'elle était emportée par l'avalanche. Elle roula, nue et terriblement vulnérable, dans une pluie de caillasse dévalant la pente d'une dépression. Une pierre la frappa à la nuque. Elle perdit connaissance au moment même où elle s'enfonçait mollement dans une flaque de glaise.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Cedric lui léchait la figure. Il faisait noir et aucune étincelle ne crépitait plus sur la plaque. Elle perçut les coups sourds du reptile toujours occupé à s'autodétruire mais il lui sembla que leur fréquence s'espaçait. Elle se redressa, leva une main vers le plafond mais ne put l'atteindre. Il lui fallait remonter en prenant garde de ne pas tourner en rond. Si elle s'égarait elle reviendrait fatalement vers le monstre. Elle se cramponna au collier de Cedric mais le chien, sans doute choqué, se déroba en grondant.

« Je vais finir par le rendre fou, pensa-t-elle, un jour il en aura assez et me sautera à la gorge ! »

Elle l'appela une ou deux fois puis renonça. Le doberman avait très mal supporté leur séjour à Almoha. Depuis il se montrait fréquemment irritable et angoissé. Elle gravit la pente à quatre pattes, jurant lorsque ses genoux heurtaient des pierres tranchantes. En haut elle tâtonna pour palper le plafond de métal. Il était froid et ne vibrait plus. Elle en déduisit que la tempête était finie. Où se trouvaient donc Corn, Sylvia et les autres ? Probablement avaient-ils regagné la surface sans daigner l'attendre !

Par acquit de conscience elle lança un « Houhou ? » chevrotant. Les ténèbres l'oppressaient.

Ses jambes tremblaient, ne la portant plus qu'avec peine.

— Je suis au bout du rouleau, murmura-t-elle sans savoir à qui elle s'adressait vraiment, maintenant il faut que je rentre à la maison.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-elle à nouveau. C'est Nathalie. Vous êtes là ? Guidez-moi si vous m'entendez, l'arbre mou est immobilisé...

Mais il n'y eut pas de réponse. Elle se décida à avancer, les bras tendus en aveugle, cassée en deux pour ne pas se raboter les omoplates aux aspérités du plafond. Les yeux écarquillés elle cherchait désespérément à repérer le rai de lumière qui trahirait la proximité d'une fleur de rouille. Puis elle réalisa qu'à l'extérieur il faisait sans doute nuit. Elle ne savait pas combien de temps avait duré la tempête. Elle était perdue dans la taupinière et la courbe des tunnels risquait de la ramener insensiblement dans les tentacules de l'arbre mou.

Cedric grondait comme à l'approche d'un danger, elle décida de ne pas en tenir compte et de le laisser se calmer. Elle appela encore. Cette fois la voix d'un petit lui répondit. « Coucou le loup ! » gloussa l'enfant, puis il éclata d'un rire chatouillé.

— Où es-tu ? s'impativa la fillette. Tu es tout seul ?

Mais le gamin se contenta de répéter sa ritournelle :

— Coucou le hibou !

Nathalie décida d'entrer dans le jeu pour se guider sur la voix de l'enfant.

— J'arrive ! chantonna-t-elle, coucou ?

— Coucou le kangourou ! gazouilla le petit.

Cette fois Nathalie l'avait localisé. Elle s'étonna qu'ainsi perdu dans les ténèbres le gosse manifestât une telle bonne humeur. Mais n'être plus seule la rassurait. De toute manière elle ne pouvait laisser derrière elle l'un des bébés perdus par Sylvia. Elle ignora un dernier aboiement de Cedric et passa le seuil de ce qui semblait être une salle « garde-manger ».

— Tu es là ? dit-elle plus bas.

— Coucou le chou ! bégaya l'enfant.

Au même moment une poigne de fer s'abattit sur la nuque de la fillette tandis que le halo d'une puissante torche électrique la frappait en plein visage.

Elle essaya de se débattre mais on lui avait déjà retourné les bras dans le dos. Une paire de menottes claqua sur ses poignets.

— C'est elle ! dit une voix d'homme mûr.

Nathalie hoqueta, pétrifiée. Dans le halo de la torche elle aperçut Corn, Sylvia et les autres ligotés et bâillonnés sur le sol. Cinq prêtres les surveillaient. Ils étaient bottés de caoutchouc et vêtus de cirés de marin d'où dépassaient leurs soutanes. Un sixième, plus jeune, tenait un petit dans ses bras et le chatouillait en lui glissant des plaisanteries à l'oreille.

Anéantie, la fillette comprit que les rabatteurs du Saint-Allègement avaient passé toute la tempête à l'abri des souterrains. Ils n'étaient jamais rentrés à leur base, comme elle l'avait cru. Ils s'étaient obstinés, allant – pour suivre leur gibier – jusqu'à prendre le risque de côtoyer l'arbre mou ! Elle tomba à plat ventre sur le sol et son agresseur entreprit de lui lier les chevilles.

— Il y a un chien ! cria l'un des prêtres.

— Tue-le ! ordonna une voix grave.

— Non ! hurla Nathalie.

Mais le coup de feu couvrit sa voix. Glacée d'effroi elle entendit le jappement douloureux de Cedric.

— Je l'ai touché mais il a fichu le camp, grommela le tireur.

— Laisse tomber, lâcha le chef du commando, l'arbre mou se chargera de lui. Faut remonter ceux-là au camp de la catapulte.

Nathalie mordit la terre. Elle étouffait de colère et de souffrance. Si elle avait pu, elle aurait hurlé à la mort comme un loup perdu sous la lune.

## CHAPITRE XIII

Lorsqu'on hissa les enfants à la surface le jour se levait. L'oasis de fer, étrillée par le vent, brillait comme une lame. On ne voyait pas les chevaux. Nathalie, Corn, Sylvia et les garçons furent tirés du souterrain par un trou creusé dans le sol argileux de la plaine. Ainsi, empruntant le labyrinthe du reptile, les prêtres avaient réussi leur mission sans poser une seule fois le pied sur la plaque métallique. À présent une grosse carriole à ridelles les attendait, attelée à deux énormes bovidés.

Nathalie aurait voulu crier sa haine mais on lui avait collé un large morceau de toile adhésive sur la bouche, lui soudant les lèvres.

Elle jetait des regards désespérés à ses compagnons, mais ceux-ci semblaient avoir perdu tout ressort. Elle se demanda si on ne les avait pas drogués. Seuls les petits affichaient leur vitalité coutumière et riaient aux éclats dès que l'un ou l'autre des prêtres faisait mine de les chatouiller.

Corn et Sylvia avaient le regard flou et le menton sur la poitrine. Quant aux garçons, Nathalie ne dénombra que sept survivants. Dix d'entre eux étaient donc restés prisonniers des souterrains ! La fillette espéra que ceux que le serpent n'avait pas encore dévorés trouveraient le moyen de sortir une fois les prêtres partis.

— Chargez-les ! ordonna le plus âgé des rabatteurs. Ne traînez pas, vous savez bien que la catapulte ne doit jamais manquer de munitions !

Les adolescents furent jetés pêle-mêle dans la charrette. Les petits y grimpèrent de leur plein gré. Assis à côté du conducteur, ils désignaient les animaux de trait en disant : « Hou ! La vache ! Hou ! Les cornes ! »

Lorsque l'un des prêtres voulut saisir Nathalie, le chef du commando s'interposa.

— Non, pas elle, trancha-t-il, celle-là il faut la ramener au père Mock, l'Évêché s'occupera d'elle, paraît que c'est une sorcière.

Nathalie sursauta en entendant la sentence. Quel traitement de « faveur » lui réservait-on ? Et pourquoi ?

S'agissait-il des séquelles de son aventure à Almoha ? Des contacts qu'elle avait eus avec le professeur Werner, le vieux fou du muséum des sciences naturelles ? Mais tout cela paraissait si loin !

Elle regarda autour d'elle, hébétée. Déjà la charrette s'éloignait et les petits lui faisaient au revoir en agitant les mains, incapables de se rendre compte qu'on les emmenait à la mort ! Nathalie se cabra mais elle n'avait plus de forces. L'un des rabatteurs la prit par la taille, la roula dans une toile goudronnée et la jeta en travers d'un cheval sellé qui attendait à l'écart.

Après quoi il la garrotta au moyen d'une sangle de cuir. Pendue, la tête en bas, la fillette sentit ses tempes bourdonner.

— Je vais profiter de l'accalmie pour rejoindre Almoha, dit le vieux prêtre. Le père Mock sera sûrement content de nous. Nourrissez la catapulte avec les dernières prises, puis revenez aux « projectiles » habituels. À l'heure actuelle la population se terre encore, vous ne risquez rien.

Il donna quelques ordres puis monta en selle et éperonna sa monture. Le crâne de Nathalie se mit à balloter douloureusement de droite et de gauche. Le moine tourna le dos à la charrette qui s'engageait dans la forêt. La glaise du chemin collait aux sabots du cheval, alourdissant son trot. Un tournant de la route et un petit bois dissimulèrent bientôt la tâche brillante de l'oasis électrique. Nathalie pleurait en silence, mâchoires serrées pour ne pas se sectionner la langue. Sous ses paupières s'attardait l'image du chariot cahotant, avec ses passagers drogués, ses enfants boueux et somnolents... Mais le pire, c'était encore la vision des petits agitant les mains, arborant des visages lunaires fendus d'un sourire béat. L'horreur ne finirait donc jamais ?

Elle pleura longtemps, puis soudain, alors qu'elle rouvrait les yeux, elle aperçut Cedric qui courait entre les troncs, à longues

foulées élastiques. Il était couvert de sang et tirait la langue. Il se déplaçait parallèlement au cheval mais incurvait peu à peu sa trajectoire pour le rejoindre. Le lourd galop du percheron dissimulait le clapotis des pattes du chien pétrissant la boue. Enfin, d'une prodigieuse détente des cuisses Cedric s'envola et bondit à la gorge du prêtre qui ne l'avait pas vu venir. Le rabatteur poussa un glapissement rauque et vida les étriers tandis que le cheval se dressait, affolé par cette attaque surprise. La sangle qui maintenait Nathalie cassa, et la fillette tomba dans la boue du chemin. À deux mètres d'elle le doberman achevait d'égorger le rabatteur. Elle roula sur elle-même pour se dégager de la toile goudronnée. Le cheval s'éloigna en galopant droit devant lui, les étriers lui battant les flancs. Nathalie se jeta au cou de Cedric. Le grand chien noir haletait et son pelage était collé par la sueur et le sang. La balle avait tracé un profond sillon sur son poitrail sans provoquer de préjudice irréparable. Ils demeurèrent serrés l'un contre l'autre au milieu de la plaine boueuse. Elle, nue, lui grelottant de fièvre dans son pelage empourpré.

Quelque part sur l'oasis de fer, l'étalon blanc hennit pour saluer la naissance du jour.

## ÉPILOGUE

L'avis de recherche, gravé sur une lourde stèle de pierre grise, représentait une adolescente aux longs cheveux et au visage effronté. À côté d'elle, une seconde vignette reproduisait en ronde bosse l'image d'un chien. On avait colorié ces figures avec une mauvaise peinture qui s'écaillait déjà, donnant à la borne de police un curieux aspect de dalle funéraire.

Un texte sculpté à la hâte s'alignait en colonnes plus ou moins parallèles sous les deux motifs. Lorsqu'on s'y attardait on pouvait lire :

« Sexe féminin, prénom : Nathalie, patronyme inconnu. Âgée d'approximativement treize ans, circule en compagnie d'un chien extrêmement dangereux répondant au nom de Cedric.

« Soupçonnée d'avoir subi l'endoctrinement d'un universitaire hérétique. Accusée d'avoir contribué au sabotage et à la destruction du musée d'Almoha. Se trouve probablement en possession de textes sacrilèges de caractère éminemment satanique. Est peut-être envoûtée, voire susceptible de jeter des sorts.

« Doit être interceptée, si possible vivante, et livrée au représentant local de la Compagnie du Saint-Allègement afin d'être exorcisée et remise dans la voie de la rédemption.

« ... Que la divine légèreté vienne en aide au croyant et nous préserve de l'apocalypse.

« ... Que les tempêtes nous protègent des âmes mauvaises et emportent ceux qui blessent le sol de leurs pieds impurs.

« Rendons grâce à Santäl et bénissons le vent.

« CAR L'OURAGAN EST SA JUSTICE ! »

FIN